
3 1761 07977832 0

ŒUVRES

INÉDITES

DE MILLEVOYE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ŒUVRES

INÉDITES

DE MILLEVOYE.

TROISIÈME ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXVII.


LIBRARY
SEP 24 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

OEUVRES DIVERSES.

NOUVEAUX

DIALOGUES

DES MORTS.

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

LUCIEN, BOILEAU.

LUCIEN.

Salut, trois fois salut au maître en l'art d'écrire (1).

BOILEAU.

Quoi! tu n'amènes pas nos frères en satire?

LUCIEN.

C'était chose impossible, et nous y tombons mal.
Gilbert, les yeux hagards, hurle avec Juvénal;
Perse de mots précis bourre un vers laconique;
Horace rit des trois.

(1) Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.
(Volt., *Temple du Goût.*)

BOILEAU.

Et Régnier le cynique?

LUCIEN.

Il est fort occupé. Travaillant de son mieux
A rendre ses écrits dignes d'honnêtes lieux,
Il relisait Macette (1), et dès lors je soupçonne
Qu'il n'aura plus le front de la lire à personne.

BOILEAU.

Que fait Aristophane?

LUCIEN.

Il devient plus civil,
Car il insulte moins; mais il est toujours vil.
Quoi qu'il en soit, parmi ses terrestres dépouilles,
Il semble avoir laissé son fiel à ses grenouilles (2).

BOILEAU.

De l'observer de près j'aurais été jaloux.

LUCIEN.

J'aime fort les méchants tels qu'Horace et que nous:
Les autres, je les hais, et de toute mon ame.
Point de pacte entre nous et le railleur infame
Près de qui mon Ménippe (3) était un vrai mouton.
Il dénigra Socrate; et tu sais de quel ton

---

(1) Nom d'une satire de Régnier.

(2) Nom d'un drame satirique d'Aristophane.

(3) Cynique très-frondeur, souvent mis en scène dans les *Dialogues* de Lucien.

Il vouait au mépris cette Athène immortelle
Qui riait aux éclats lorsqu'il se moquait d'elle.

BOILEAU.

Quant à moi, je ne fus que l'effroi des rimeurs.

LUCIEN.

Tu parlas trop de vers, et point assez de mœurs;
Et ta critique enfin, plus maligne qu'austère,
Tomba plus sur l'esprit que sur le caractère.
Pour moi, laissant en paix sommeiller leurs écrits,
Je ne me brouillai point avec nos beaux esprits.
Plus hardi, je lançai mes vives apostrophes
Aux charlatans parés du nom de philosophes;
J'osai faire avanie à certains demi-dieux:
J'attaquai tour à tour les vices odieux,
Hypocrisie, orgueil, cupidité, bassesse;
Mes traits les plus aigus assaillirent sans cesse
Ces vautours attroupés auprès des testateurs,
Et qui du jour funèbre accusent les lenteurs.
Rabaissant les exploits de nos foudres de guerre,
Je pesai le néant des gloires de la terre;
Et, sans nuire à personne, en mes tableaux mouvants,
Sous le masque des morts je peignis les vivants.

BOILEAU.

Ton siècle fut traitable; et sur lui la critique
Pouvait à pleines mains verser le sel attique:
Le mien, un peu guindé, s'en offensait encor;
Mais celui-ci, dit-on, est le vrai siècle d'or

Pour la satire.

LUCIEN.

En grand il faudrait peindre l'homme.
Tu ménageais Paris.

BOILEAU.

Toi, tu cajolais Rome.

LUCIEN.

Du nom d'adulateur tu fus gratifié.

BOILEAU.

De juge partial tu fus qualifié.

LUCIEN.

D'Alexandre-le-Grand je raccourcis la taille.

BOILEAU.

Un jour, au grand Louis prêt à livrer bataille,
J'adressai de Pyrrhus l'épisode admiré.

LUCIEN.

Louis au fond du cœur t'en savait fort bon gré:
Il aimait peu la guerre, et bénissait, je gage,
Sa grandeur qui toujours l'attachait au rivage (1).

BOILEAU.

Un historiographe ose à peine *in petto*
Convenir...

LUCIEN.

Tu n'as point fatigué ta Clio.

---

(1) Allusion à ce vers de Boileau en parlant de Louis XIV:

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

BOILEAU.

Racine y suppléa; seul il en eut la gloire.
Du débotter royal il consignait l'histoire;
Et le peuple, certain de n'être pas trompé,
Savait juste en quel bourg son prince avait soupé.
Mais un siége fameux m'ayant remis en veine,
Monté sur le trépied, j'enfantai, non sans peine,
Une ode...

LUCIEN.

Oui, je le sais, une ode sur Namur,
Qui passe pour modèle, au moins en style dur.
Le ricaneur Gilbert me l'a souvent citée.

BOILEAU.

Racine, cependant, me l'avait fort vantée.

LUCIEN.

En louant ces vers-là, c'est aux siens qu'il songeait.
Mais, dis, n'as-tu pas eu quelquefois le projet
De prêter à des morts un piquant dialogue?

BOILEAU.

Ce genre où tu brillais de mon temps fut en vogue.
J'y consacrai ma prose.

LUCIEN.

Il fallait des vers; car
On ne va point à pied quand on possède un char.

BOILEAU.

Tu t'es borné toi-même à ta prose caustique.

LUCIEN.

Je n'eus point, par malheur, l'organe poétique,
Ni le divin talent dont le ciel t'a doté.

BOILEAU.

De te traduire en vers je fus souvent tenté.
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître...

LUCIEN.

J'entends. Ah! L'écolier vient à défaut du maître.

BOILEAU.

Qu'importe! on jugera son savoir-faire.

LUCIEN.

Eh bien!
Passe pour l'écolier, pourvu qu'il soit le tien.

DIALOGUE II.

VOLTAIRE, FRÉDÉRIC.

VOLTAIRE.

Je ne m'abuse pas; non, c'est mon Prussien:
D'un garde en faction l'immobile maintien,
Le dos voûté, l'œil fixe, et la tête engoncée;
C'est lui-même.

FRÉDÉRIC.

L'œil d'aigle, et la lèvre froncée,
Le ris sardonien; c'est Voltaire. Eh! bonjour.
Comment vous trouvez-vous dans ce nouveau séjour?

VOLTAIRE.

Fort bien, car je n'y vois Patouillet ni Nonotte,
Sabatier ni Fréron : j'en ai fait prendre note;
Ils ne troubleront point la paix qui règne ici.
Vous vous croirez toujours dans votre *Sans-Souci*.

FRÉDÉRIC.

Vous leur conservez donc un peu de haine?

VOLTAIRE.

Aucune.

Les vivants sont haineux, les morts sont sans rancune.
J'ai tout oublié, tout, jusqu'à certains débats
Qui nous ont refroidis quand nous étions là-bas.

FRÉDÉRIC.

Vous étiez quelquefois assez taquin, grand homme.

VOLTAIRE.

Grand ou non, ce n'est plus ainsi que l'on me nomme.
L'humaine gloire ici se pèse ric à ric;
Et Frédéric-le-Grand n'est plus que Frédéric.

FRÉDÉRIC.

J'en suis tout consolé. Soldat et philosophe...

VOLTAIRE.

Rapprochement heureux!

FRÉDÉRIC.

J'attendais l'apostrophe.

VOLTAIRE.

C'est au bruit du canon, dans un jour de combat,
Que le bon Frédéric, philosophe et soldat,
Philosophiquement ordonnait le carnage,
Égorgeait, massacrait, et se croyait un sage,
Flairait son makoubac avec tranquillité,
Et, tout en criant *feu*, rêvait humanité!

FRÉDÉRIC.

Vous raillez? Autrefois c'était toute autre chose:
Vous me flattiez en vers, vous me flattiez en prose.
Fécond en madrigaux, en billets familiers,
Même de temps en temps quelque peu cavaliers,

Vous déposiez pour nous le carquois satirique,
Et cajoliez enfin jusqu'à ma sœur Ulrique.

VOLTAIRE.

Ce temps n'est plus. Fût-on prélat, pontife ou roi,
Je ne flatte personne, et commence par moi.

FRÉDÉRIC.

Établissons, dès-lors, commerce de franchise;
Parlons-nous sans détour. Moi, je vous autorise
A me dire mon fait avec sincérité :
Un roi, quand il est mort, entend la vérité.
Je prendrai ma revanche.

VOLTAIRE.

Oh! j'en serai fort aise.

FRÉDÉRIC.

Poursuivez, en ce cas, reprenez votre thèse.

VOLTAIRE.

Nous parlions de combats; c'est un fort vilain goût :
La guerre de sept ans ne me plaît point du tout.
J'adore tous les arts, hormis l'art de la guerre.
En vain ces batailleurs, vrais fléaux de la terre,
De la cause des rois se disent les vengeurs :
A bon droit Bossuet les nommait ravageurs.
Eh mais! je vous y prends, monarque didactique :
Vous êtes philosophe, et rimiez la tactique,
En pauvre style encor! Quelques esprits pervers
Ont jugé votre cœur aussi dur que vos vers :
C'est votre faute : au lieu d'adopter mes maximes,

Vous n'avez emprunté que mes mauvaises rimes.
Colère au dernier point, j'étais né tolérant.
J'ai toujours abhorré le nom de conquérant.
Il en est un, un seul, qu'à genoux je révère :
Conquérant de son peuple, il en devint le père;
C'est mon grand Béarnais, le sauveur de Paris,
Avec sa poule au pot et ses ventre-saint-gris.
Des pâles assiégés soutenant l'existence,
C'est pour offrir du pain qu'il soulevait la lance.
Oui, voilà mon héros!

FRÉDÉRIC.

Moins jeune et moins pressé,
D'un pinceau plus hardi vous l'eussiez retracé.
Vous réserviez, je crois, votre verve pour Jeanne :
C'est un chef-d'œuvre; mais les amours de votre âne
Ont aux honnêtes gens fait soulever le cœur.
Avec quelque vergogne, à défaut de pudeur,
Vous auriez, sans regret, biffé telle autre scène,
Car l'on peut être gai sans devenir obscène.

VOLTAIRE.

Vous parlez en roi chaste, et pour bonne raison.

FRÉDÉRIC.

Ah! je vous valais bien dans ma jeune saison.
Si j'en crois les rapports, votre docte Uranie
N'avait à se louer que de votre génie.

VOLTAIRE.

Brisons là, s'il vous plaît. Je crains d'être insolent.

FRÉDÉRIC.

Parlons de vous; parlons de ce rare talent,
De cette renommée immense, universelle,
Que le temps consolide, accroît et renouvelle:
A la gloire d'un siècle elle seule eût suffi.

VOLTAIRE.

Eh quoi! vous me louez! serait-ce par défi?
Certes, je pourrais bien, sans trahir ma pensée,
Vanter votre raison, votre tête sensée,
Prompte à saisir au loin des rapports libéraux:
Non, vous n'étiez pas né pour n'être qu'un héros.

FRÉDÉRIC.

Je n'eus jamais d'un roi les goûts, ni les manières.
De Mars, dès mon printemps, j'escortai les bannières;
Mais la philosophie, Apollon et les arts
Ont suivi ma fortune au milieu des hasards.
Je n'ai point pris les mœurs des conquérants farouches:
Je relisais Voltaire entre deux escarmouches.
Depuis, vous le savez, on a vu tour à tour
Les talents de notre âge accueillis à ma cour.

VOLTAIRE.

Fort bien: mais quels talens choisissiez-vous encore?
Un d'Arnaud Baculard, qui fut à son aurore (1)

---

(1) Allusion à ces vers de Frédéric à d'Arnaud:

Mais Voltaire est à son déclin,
Et vous êtes à votre aurore.

Quand votre serviteur touchait à son déclin!

FRÉDÉRIC.

De grace, épargnez-moi ce souvenir malin.

VOLTAIRE.

Je suis, je l'avoûrai, friand sur la louange;
J'ai le goût dédaigneux : les mets dont chacun mange
Sont pour moi sans saveur; et, fût-il hypocras,
Je ne bois pas du vin qu'on verse à des goujats.

FRÉDÉRIC.

C'était pur compliment. Vous n'en étiez point chiche,
Vous qui frondez. Par vous, dans plus d'un hémistiche,
Comme votre héritier plus d'un sot fut nommé.
Ces messieurs sont discrets : ils n'ont rien réclamé.
Seulement quelquefois, pour témoin véridique,
Ils montrent à huis-clos la pièce juridique.

VOLTAIRE.

De ces petites gens que je comblais d'honneurs,
Avec un madrigal je faisais des prôneurs.

FRÉDÉRIC.

Votre aveu prouve au moins une franchise austère.

VOLTAIRE.

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire, »
S'écriait Cicéron dans mon Catilina.
Pourquoi cacher l'orgueil quand tout le monde en a?

FRÉDÉRIC.

Vous avez sur la gloire une belle hypothèque.
Vous formez à vous seul une bibliothèque;

Seul, vous réunissez, en prose comme en vers,
La réputation de trente auteurs divers.
Peut-être toutefois, fleuve inondant l'espace,
Qui perd en profondeur ce qu'il gagne en surface,
Prodiguant de vos flots le tribut généreux,
Avez-vous abreuvé des canaux trop nombreux.
N'abuse pas qui veut; et tel auteur vulgaire
De votre superflu ferait son nécessaire.
Mais ce que j'aime en vous, c'est ce fonds d'équité,
Ce zèle infatigable envers l'humanité:
C'est Calas défendu; c'est le jeune La Barre
Vengé d'un jugement fanatique et barbare:
C'est un peuple nouveau par vos soins rassemblé,
S'augmentant chaque jour, de vos bienfaits comblé;
Florissante peuplade, heureuse colonie,
Que fondait à Ferney le repos du génie!
Vous leur donniez les champs cultivés de leur main;
Le malade eut des soins, et l'indigent du pain.
Les vieillards secourus, les veuves assistées,
Les orphelins nourris, et les filles dotées,
Fut-il un passe-temps plus noble et plus moral?
Voltaire était un roi; j'étais un caporal.

VOLTAIRE.

Jugez-vous mieux: « sera relevé qui s'abaisse, »
Comme certain verset le dit avec sagesse.
Honneur à vous! honneur aux princes éclairés!
Le Welche n'est pas fort en monarques lettrés.

Louis le quatorzième, encor qu'en gros volumes
On vienne d'imprimer ses ouvrages posthumes,
Écrivait mal en prose et point du tout en vers,
Et s'il jugeait, parfois il jugeait de travers.
Tant d'autres souverains, d'ignorance profonde...

FRÉDÉRIC.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait au monde,
Ce que nous y ferions nous-mêmes si le sort
Obtenait pour nous deux un congé de la mort.

VOLTAIRE.

Ce que nous y faisions. Revenu sur la terre,
Vous chanteriez encor le bel art de la guerre;
Vous vous plairiez encore à battre les Pandours;
Vous iriez rimaillant et les nuits et les jours;
Vous loûriez Baculard selon votre coutume;
Vous me feriez passer volume par volume
De vos vers prussiens le fatras ennuyeux;
Je les corrigerais : ils n'en vaudraient pas mieux.

FRÉDÉRIC.

Et vous, toujours fidèle à vos humeurs quinteuses,
Vous recommenceriez vos querelles honteuses :
Vous traiteriez toujours Desfontaine et Fréron,
L'un de cuistre fieffé, l'autre d'Aliboron;
Et, du cousin Vadé prenant les termes sales,
Vous seriez de nouveau plagiaire des halles :
Vous garderiez encor les travers d'un vieillard
Qui commença trop tôt et qui finit trop tard;

Vous feriez Sophonisbe, et Minos, et les Guèbres ;
Heureux de dérober sous vos palmes célèbres
La ronce et les pavots qu'on vous a vu cueillir !
Heureux d'avoir acquis le beau droit de faillir !

Je n'en bénis pas moins le sort qui nous rassemble.
Au fleuve où tout s'oublie allons trinquer ensemble.
Nous avons été francs ; nous nous l'étions promis :
Nous voici désormais quittes et bons amis.

DIALOGUE III.

BUFFON, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN.

Hommage au grand Buffon ! Puis-je le méconnaître ?
Mon céleste homonyme a renié son maître :
Le Saint-Pierre mortel n'aura point pareil tort.

BUFFON.

Quoi ! c'est vous !... Oh ! parbleu, je m'en réjouis fort.
J'aime votre *Chaumière* et votre *Virginie :*
Talent, esprit, raison, grace, force, harmonie,
Tout est là. Vous m'avez long-temps étudié.

BERNARDIN.

Assez d'imitateurs vous ont parodié.
J'en sais plus d'un encor dont l'esprit s'alambique
Pour faire d'un mémoire un chant dithyrambique.

BUFFON.

Justesse et vérité, c'est le secret de l'art ;
Ce fut le mien.

BERNARDIN, à part.

Toujours ici comme à Montbard !

BUFFON.

Mais le style avant tout! Le style, c'est tout l'homme.
Dans mes divers écrits qu'est-ce que l'on renomme?
Le style. Ma science était légère au fond.
J'étais un ignorant.

BERNARDIN.

Tous vos savants le sont:
J'entends ceux d'autrefois. Ils ont passé de mode;
La méthode nouvelle a tué leur méthode.
Leurs systêmes vieillis ne sont que préjugés;
Les définitions, les termes sont changés;
Et pour comprendre un mot au moindre protocole,
Il leur faudrait, six mois, retourner à l'école.
Delambre, l'autre jour, avec beaucoup de mal,
Enseignait à Bossut le calcul décimal;
Brisson, déja fort vieux, laissant son vieux systême,
Rapprenait à Nollet ce qu'il rapprit lui-même;
Le modeste Bichat aux progrès de son art,
Richerand à la main, initiait Bouvard;
Guibert sur Jomini raccommodait son œuvre,
Et d'Auvergne à Vauban démontrait la manœuvre.

BUFFON.

Avant moi, les savants n'écrivaient pas trop bien;
Leur science n'est plus : que leur reste-t-il? Rien.
Leur renom passager fut gravé sur le sable.

Le style, Bernardin ! il est impérissable.

. . . .

Une nuit je dormais tranquille en mon château :
J'eus un songe, et jamais songe ne fut plus beau ;
Il faut à vous rêveur que je vous le raconte :
La Gloire m'apparut, et dit : « Monsieur le comte... »
Quoi ! vous riez !

BERNARDIN.

Je ris, peut-être avec raison,
D'ouïr parler la Gloire en termes de blason.

BUFFON.

Elle parlait au mieux. « Pour vous, ajouta-t-elle,
Je descends tout exprès de la voûte immortelle :
Je viens vous proposer le choix de vos destins,
La palme hasardeuse, ou les lauriers certains.
Dans son prudent essor escortez Uranie,
Ou parcourez les cieux sur le char du génie. »
Le dernier fut choisi.

BERNARDIN.

Vous nous l'avez prouvé.

BUFFON.

Je me suis de ce choix passablement trouvé.

BERNARDIN.

Vous étiez du bon siècle. On avait des libraires,
Des lecteurs : mais les temps ne sont plus littéraires ;
On ne lit vers ni prose.

BUFFON.

Ah! pour les vers, d'accord.

BERNARDIN.

Vous les détestiez.

BUFFON.

Non : même ils m'enchantaient fort
Quand ils me célébraient. Un jour, dans son délire,
Le Brun prit un crayon, qu'il appelait sa lyre,
Et fit en mon honneur une ode qui me plut.
Hors de là pour les vers chez moi point de salut.
Sans en pouvoir faire un j'ai vu la cinquantaine.

BERNARDIN.

Voilà ce qui peut-être allume votre haine.
Fénélon les fit mal, Bossuet pis encor;
Montesquieu vainement voulut prendre l'essor;
Rousseau rangea des mots sous sa douce musique;
Et Massillon, je crois, fit un couplet bachique.
Moi-même j'ai rimé des vers assez mauvais;
Mais je les aime, alors qu'ils sont bons et bien faits.
D'éléments variés le talent se compose :
Tel auteur pense en vers, tel auteur pense en prose,
Tel autre point du tout. La nature a ses lots :
Elle n'a du partage excepté que les sots,
Et dote également de sa flamme divine
Et Buffon et Voltaire, et Newton et Racine.

BUFFON.

Vous plaidez cette cause avec trop de chaleur.

Du langage rimé quelle est donc la valeur?
Symétriser sa phrase un peu plus cadencée,
Et dans six pieds d'espace enfermer sa pensée;
Balancer en deux parts un sens assujetti,
Chargé d'un double son dont on est averti.
Non, des vers, j'en conviens, je ne suis point l'apôtre;
Parlez-moi de la prose, et surtout de la nôtre.

DIALOGUE IV.

FABRE D'ÉGLANTINE, COLLIN-D'HARLEVILLE, CAILHAVA.

COLLIN.

Eh! c'est ce pauvre Fabre! Il m'a bien maltraité;
Mais il fut malheureux, et j'ai bu du Léthé.
Sans rancune, confrère.

FABRE.

Enfin, viens-tu me rendre
Mes *Châteaux en Espagne*(1)! ou comptes-tu me prendre
Quelque nouveau sujet, quelque plan?

COLLIN.

Mon dieu, non.
Je n'ai jamais rien pris, pas même à du Buisson(2).

---

(1) Fabre prétendait, sans aucune preuve, que Collin lui avait dérobé ce sujet.

(2) Auteur d'une comédie intitulée *le Vieux Garçon*.

Mais je n'osais compter sur ce tendre langage :
Tutoiement d'amitié !

FABRE.

Ce n'en est pas le gage.

COLLIN.

Pour vous cette formule est, à ce que j'entends,
Un heureux souvenir, un reste du bon temps.

FABRE.

Du moins, à moi tout seul, j'ai fait des comédies
Écrites chaudement, chaudement applaudies ;
Je n'ai point d'Andrieux emprunté les secours.

COLLIN.

Ah ! vous me rappelez les plus beaux de mes jours.
Commerce utile et doux ! Souvent son redevable,
Je cherchais à ne point demeurer insolvable.
Cher Andrieux !... Jamais le reproche jaloux
Que vous m'adressez là ne tombera sur vous,
D'Églantine.

FABRE.

Eh bien donc, qu'est-ce que tu m'allègues?

COLLIN.

Vous n'eûtes point d'amis : vous aviez des collègues.

FABRE.

J'ai fait *le Philinte*.

COLLIN.

Oh ! parlez-moi de cela.

FABRE.

Les Précepteurs.

COLLIN.

Encor.

FABRE.

L'Intrigue.

COLLIN.

Halte-là.

Il faut la renvoyer avec *Être et paraître* (1)
Dans le petit castel dont *de Crac* (2) est le maître.
Votre Sancho femelle est un rôle calqué,
Et votre barbouilleur n'est qu'un Pierrot manqué.

FABRE.

Je veux bien me réduire aux deux autres chefs-d'œuvres:
Ceux-là vous auront fait avaler des couleuvres,
Convenez...

COLLIN.

Point du tout. Charmé de vos succès,
Comme si vous m'aimiez je vous applaudissais.

FABRE.

Le trait est généreux.

COLLIN.

Cependant votre plume,
Répandant contre moi des torrents d'amertume,

---

(1) Pièce de Collin-d'Harleville.

(2) Autre pièce du même auteur.

Informait le public de vos secrets dépits.
Je vous rends grace encor : vous pouviez faire pis.

FABRE.

Vous m'accordez un point : c'est que ma dictature
Ne s'étendit jamais sur la littérature.
Pour mes délassements, je n'eus le temps au plus
Que de débaptiser les enfants de Janus.

COLLIN.

N'est-ce pas vous aussi qui, frondant nos coutumes,
Changiez le nom des saints en celui des légumes?

FABRE.

J'y suis pour quelque chose. Où je fus sans égal,
C'est dans le nom des mois en *ose*, en *or*, en *al*.

COLLIN.

Voilà pourquoi vos vers ont si peu d'harmonie :
Vous gardiez pour les mois toute votre euphonie.

FABRE.

Ne préférez-vous pas vos vers mal agencés,
Et vos enjambements l'un sur l'autre entassés,
Et votre poésie à la prose pareille?

COLLIN.

Cette prose du moins ne blesse pas l'oreille.
Mais, tenez, j'aperçois Cailhava d'Estandoux :
Il est homme de l'art; qu'il décide entre nous.

FABRE.

Soit en brumaire an neuf, soit en vendémiaire,
Ne publia-t-il pas un livre sur Molière?

Le style lapidaire y domine, je crois:
Le lecteur y retrouve à plus de vingt endroits
Ces mots: LISEZ MOLIÈRE, en grandes majuscules.

COLLIN.

Eh! chacun n'a-t-il pas ses petits ridicules?
Il est bon juge au fond. Voulez-vous le choisir?

FABRE.

Soit.

COLLIN.

Avez-vous, confrère, un instant de loisir?

CAILHAVA.

Tout à vous. Mais à quoi puis-je vous être utile?

COLLIN.

A nous juger. Lequel préférez-vous d'un style
Ou diffus, mais coulant, ou ferme et rocailleux?

CAILHAVA.

Je voudrais qu'il fût ferme et fût harmonieux,
Que Collin prît à Fabre un peu de sa rudesse,
Et parfois lui prêtât son aimable mollesse.
Tout serait pour le mieux.

FABRE.

Tout est déja fort bien.

CAILHAVA, à part.

Il est modeste : on voit qu'il fut comédien.

FABRE.

Je m'en tiens à mon lot. Chacun a sa manière.

CAILHAVA.

Oui, monsieur, et la bonne est celle de Molière.

COLLIN.

Il dit vrai. Quelques dons nous furent départis,
Mais nous ne sommes grands qu'au milieu des petits.
Enfin, quelles que soient là-bas nos renommées,
Auprès de ce géant nous semblons des pygmées.

FABRE.

Ne parlez, s'il vous plaît, que pour vous seulement.
Vous faites les honneurs un peu trop largement.
Souvent la modestie en abus dégénère.

COLLIN.

Non pas chez vous, vraiment, très-honoré confrère.

FABRE.

Je m'estime à mon prix. Mais qui se dit un sot
Court un petit danger, c'est d'être pris au mot.

CAILHAVA.

Seriez-vous du pays? vous méritez d'en être.
De l'églantine d'or qui vous y fit connaître
Vous avez pris le nom : il est mélodieux ;
Vous l'eussiez composé, qu'il ne serait pas mieux.

FABRE.

Je l'ai rendu célèbre.

CAILHAVA.

En plus d'une carrière.

FABRE.

Et vous, qu'avez-vous fait ?

CAILHAVA.

Moi ? j'ai relu Molière.

DIALOGUE V.

LA FONTAINE, L'ABBÉ AUBERT.

(L'Abbé Aubert regarde venir La Fontaine, qui le heurte sans l'avoir aperçu.)

LA FONTAINE.

Je ne vous voyais point. Pardon, je vous supplie.

AUBERT.

Il arrive parfois qu'un grand homme s'oublie.

LA FONTAINE.

Moi, grand homme!

AUBERT.

Eh mais, oui: c'est votre nom chez nou

LA FONTAINE.

Tenez, je ne suis pas plus grand homme que vous.
Je suis Jean La Fontaine, et c'est toute l'histoire.

AUBERT.

Vous n'avez donc jamais travaillé pour la gloire?

LA FONTAINE.

Pour la gloire? Pas trop, je pense. Oh! ma foi, si:

J'ai fait un opéra, qui n'a point réussi.
Ça, nous nous sommes vus. N'ai-je pas d'aventure
Avec vous certain jour causé littérature ?

AUBERT.

Il est vrai.

LA FONTAINE.

J'eus toujours le malheur d'oublier.
Fûtes-vous fabuliste ?

AUBERT.

Oui, divin fablier.
De plus, je fus abbé ; c'est Aubert qu'on me nomme.

LA FONTAINE.

J'en suis ravi. De vous il parut plus d'un tome,
Dont Voltaire parlait hier, et pas plus tard.

AUBERT.

Me donne-t-il encore à souper chez Moutard (1)?

LA FONTAINE.

Allons, vous vous moquez. Est-ce qu'une ombre soupe ?
Il citait, vous disais-je, à la rimante troupe
Vos fables, et surtout Colas avec Fanfan.
Nous avions là Dorat, La Mothe, Florian,
Imbert et Le Monnier, encore quelques autres :
Ils préféraient les leurs, mais ils vantaient les vôtres.

---

(1) Allez, Aubert, et soupez chez Moutard.

(VOLT.)

AUBERT.

Pour moi le meilleur juge est celui que voilà.

LA FONTAINE.

Oh! je lirai vos vers, je finirai par là.

AUBERT.

Ces messieurs voudraient tous être Jean La Fontaine.

LA FONTAINE.

Quelques-uns y perdraient, et la chose est certaine.
Florian me vaut bien.

AUBERT.

Si vous étiez là-bas,
A l'envers aujourd'hui vous auriez mis vos bas,
Bon homme.

LA FONTAINE.

Vous croyez? Vous me flattez peut-être.

AUBERT.

Non. Je hais tout flatteur : qui dit flatteur dit traître.
Vrai, quoique journaliste, et hardi comme abbé,
Dans ce vice odieux je ne suis point tombé;
Et jamais la faveur, payant mes sacrifices,
Ne déploya pour moi la feuille aux bénéfices.

LA FONTAINE.

C'est penser comme il faut. J'aime les bons esprits,
Les bons cœurs.

AUBERT.

Vous devez en sentir tout le prix:
De Fouquet défendu nous gardons la mémoire.

LA FONTAINE.

Est-ce qu'on parle encor de cette vieille histoire ?

AUBERT.

On fait plus, on l'admire.

LA FONTAINE.

Hélas ! j'en suis fâché.
Votre siècle s'est-il à ce point relâché !
Pour un simple devoir, quoi ! l'on vous y renomme !
On est donc bien surpris de voir un honnête homme ?

AUBERT.

L'honnête homme, c'est vous.

LA FONTAINE.

J'eus aussi mes défauts.
Je n'étais envieux, ni médisant, ni faux ;
N'ayant rien, je n'étais avare, ni prodigue ;
Je détestais surtout le mensonge et l'intrigue :
Voilà mon beau côté. Voici l'autre : je fus
Paresseux et gourmand (vous m'en voyez confus),
Insipide à l'excès ; mais ce dont je me blâme,
C'est d'avoir oublié que j'avais une femme.
Étiez-vous marié ?

AUBERT.

Mon cher maître, avez-vous
Connu de votre temps beaucoup d'abbés époux ?

LA FONTAINE.

Mon dieu ! non. J'ai vraiment la plus pauvre des têtes ;
Sans doute j'ai gardé mon esprit pour mes bêtes.

Bonne La Sablière ! ah ! quand tu me mettais
Au niveau de ton chien, d'honneur, tu me flattais.
J'allais mettre en oubli ma faute capitale,
Mes contes, qui, dit-on, firent certain scandale.

AUBERT.

Je prendrais bien sur moi les hasards du péché.

LA FONTAINE.

Je crois qu'au demeurant j'aime mieux ma Psyché.

AUBERT.

Je l'ai traduite en vers ou du moins imitée.

LA FONTAINE.

A quoi bon ? Parions que vous l'avez gâtée.

AUBERT.

C'est possible. Au surplus, vous en jugerez mieux
En lisant l'ouvrage.

LA FONTAINE.

Oui, s'il n'est trop ennuyeux;
Car mon attention est bientôt endormie.
Vous étiez, je suppose, un de l'Académie ?

AUBERT.

Je n'eus pas cet honneur.

LA FONTAINE.

Pourquoi ? J'en étais bien.

AUBERT.

Allez-vous comparer votre esprit et le mien ?
L'artiste, et l'ouvrier qui vernit un carrosse,
Tous deux ont des pinceaux : l'un peint, et l'autre brosse.

LA FONTAINE.

Ce docte corps est donc d'un difficile accès ?

AUBERT.

Point du tout. Il s'agit d'arranger son succès.
J'en ai vu quelques-uns obtenir plein suffrage,
A qui l'on ne pouvait reprocher un ouvrage.
A défaut de talent, l'intrigue les secourt :
Vous preniez le plus long, ils prennent le plus court.

LA FONTAINE.

Si nous pouvions quitter cet éternel empire,
Quels sujets pour la fable !...

AUBERT.

Et la haute satire.

LA FONTAINE.

Non. La fable vaut mieux ; c'est un genre plus gai :
On rit du trait malin qui n'est pas prodigué.

AUBERT.

Ne saurions-nous rimer ici de compagnie ?

LA FONTAINE.

Pour mon compte, des vers j'ai perdu la manie.
On ne les lirait pas d'ailleurs, fussent-ils bons.

AUBERT.

C'est comme sur la terre à l'heure où nous parlons.

DIALOGUE VI.

DAGOBERT, ÉLOI, CHARLEMAGNE, ÉGINARD.

CHARLEMAGNE.

Eginard, fais ranger. Que librement je passe.

DAGOBERT.

Quelque grand que tu sois, tiens-tu donc tant d'espace?
La route est assez large.

CHARLEMAGNE.

Allons, cède le pas.

DAGOBERT.

Je suis ton doyen d'âge, et je ne bouge pas.

CHARLEMAGNE.

(s'approchant.)

Audacieux !... Eh mais, c'est, si je ne me trompe,
Le bon roi Dagobert ! je reconnais sa trompe,
Et sa veste de chasse, et son ministre Éloi.
Touchez là, mon féal.

DAGOBERT.

D'accord ; mais promets-moi

De quitter ces grands airs et ce ton de conquête.
C'est peu que l'on soit mort, il faut qu'on soit honnête.
Tu ne dois pas ici, fils de Pepin le bref,
Des leudes et des preux te croire encor le chef;
Tu dois te souvenir que ton sort est le nôtre :
Un empereur et roi n'est qu'un mort comme un autre.

CHARLEMAGNE.

Mais, mon vieux devancier, je vous fais compliment;
Vous vous êtes formé prodigieusement :
Je ne vous aurais pas supposé tant d'étoffe.
Vous voici de piqueur devenu philosophe;
Qui s'en serait douté, lorsqu'à défaut des siens
Dagobert racontait les exploits de ses chiens ?

DAGOBERT, soupirant.

J'ai laissé sur la terre une meute si rare :
Si bons amis qu'on soit, il faut qu'on se sépare.

CHARLEMAGNE.

De touchants souvenirs vous suivent chez les morts.

DAGOBERT.

Mes souvenirs du moins ne sont pas des remords.
Au domaine des bois j'ai borné mes conquêtes :
Tu fis la guerre aux gens, je ne la fis qu'aux bêtes;
J'ai tué des chevreuils, et non pas des Saxons.

CHARLEMAGNE.

On gagne de l'esprit à battre les buissons;
Je le vois.

DAGOBERT.

J'eus l'esprit de ne nuire à personne.
N'était que je n'ai pas la mémoire très-bonne,
Je voudrais à loisir dénombrer tous tes faits.

CHARLEMAGNE.

Peut-être aimez-vous mieux mes travaux dans la paix?

DAGOBERT.

Prends la parole, Éloi.

ÉLOI.

Vous avez eu la gloire
De donner au lutrin le plain-chant de Grégoire.
Sous votre règne, encor tout grossier que l'on fût,
Vous eûtes des savants et même un Institut.
Éginard que voici fut nommé secrétaire
Perpétuel. On croit que d'un dictionnaire
Vous possédiez déja le plan tout détaillé,
Lorsque, las du fauteuil, vous avez bataillé :
Le président parti pour rejoindre l'armée,
La lettre A seulement ne fut pas entamée.
Eh ! que ne restiez-vous académicien?
Mais vous aimiez le sang, monarque très-chrétien.
Des Germains par trois fois désolant la patrie,
Vous avez des Saxons fait une boucherie.
Le farouche Irmensul, le plus sanglant des dieux,
Semblait auprès de vous miséricordieux :
Il ne demandait pas trente mille victimes.

CHARLEMAGNE.

De semblables rigueurs sont parfois légitimes.

DAGOBERT.

Jamais. Je m'en rapporte à votre historien.

CHARLEMAGNE.

Et qu'en pense Éginard ?

ÉGINARD.

Moi ! je n'en pense rien.

CHARLEMAGNE.

Pensez : je le permets, je l'ordonne.

ÉGINARD.

Eh bien, sire,
Je n'estime pas trop, puisqu'il faut vous le dire,
Ces monceaux de lauriers dans le sang moissonnés :
J'ai menti quelquefois quand je les ai prônés.
La plume trop souvent fléchit devant l'épée.
Mais je vais me servir d'une prosopopée :
Si l'austère équité, souveraine des rois,
Des nôtres, quelque jour, venait peser les droits,
Et gardait à l'un d'eux une palme immortelle,
Dites-moi, je vous prie, à qui l'offrirait-elle ?
Serait-ce au conquérant, terreur des nations,
Qui traîne après son char les malédictions ?
« Non, dirait-elle, il faut qu'en un règne plus calme
J'aille chercher un roi plus digne de ma palme,
Un roi qui pour agir daigne me consulter,
Un roi qui, sans avoir l'orgueil de tout dompter,

N'attaque point, mais sache à propos se défendre... »

CHARLEMAGNE.

Votre équité ne sait ce qu'elle dit, mon gendre.
(montrant Dagobert.)
Je vois qu'entre nous deux le concours est ouvert,
Et que vous destinez la palme à Dagobert.
C'est un grand roi. Dormir, chasser, manger et boire :
En quatre mots tel est le fond de son histoire.

DAGOBERT.

En moins de mots encor je pourrais te montrer
La tienne toute entière : envahir, massacrer,
Voilà tout.

ÉLOI.

Éginard s'est piqué de franchise.
Avec la liberté que mon roi m'a permise
Je vais parler de lui : c'est un digne seigneur,
Un cœur du bon vieux temps, plein de foi, plein d'honneu
Franc, juste, et valeureux sans que cela paraisse.
Son unique péché fut péché de paresse.
Ce tort chez le vulgaire est pardonnable en soi ;
Mais le tort d'un sujet est le crime d'un roi.
Le repos est fort bon dans les lieux où nous sommes,
Mais il faut du travail pour gouverner les hommes.
Défions-nous d'un roi courant toujours les bois :
Quand le cerf est forcé, le peuple est aux abois.

DAGOBERT.

L'arrêt est rigoureux : établissant pour règle

Qu'un prince fainéant n'est pas toujours un aigle,
On ne fait point le mal alors qu'on ne fait rien.

ÉLOI.

Cela n'est point assez; il faut faire le bien.

DAGOBERT.

Je te trouve aujourd'hui bien dur dans tes reproches.
Hélas! on n'est jamais trahi que par ses proches.
Quel roi te faut-il donc? En est-il de parfaits?

ÉLOI.

Je le veux courageux, capable de hauts faits,
Mais avare de sang, affable, populaire;
L'appui des malheureux, leur ange tutélaire;
L'ami de la justice et de la vérité,
Unissant la clémence à la sévérité;
L'ennemi du mensonge et de la basse intrigue...
(à part.)
J'aperçois justement le vainqueur de la Ligue.

CHARLEMAGNE.

Sur terre il est un roi qui ressemble à cela (1),
Dit-on; mais en ces lieux, néant.

ÉLOI, montrant Henri IV.

Et celui-là?

---

(1) Il est visible que Millevoye venait de terminer ces dialogues peu de temps après les événements de 1814.

FIN DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

TRAGÉDIES.

CORÉSUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

CORÉSUS, grand-prêtre de Bacchus, issu de la race royale.

AGÉNOR, jeune prince du même sang.

CALLIRHOÉ, fille du roi de Calydon.

ARCAMÈNE, premier prêtre du temple.

DEUX SUIVANTES de Callirhoé.

PRÊTRES.

PEUPLE.

SOLDATS.

La scène est à Calydon, ville d'Étolie, dans le temple de Bacchus.

Pausanias dans ses *Achaïques*, Vigénère dans ses *Annotations* sur Philostrate, et Spon dans son voyage en Grèce, rapportent l'histoire de Corésus et de Callirhoé. Le Guarini en a employé le fond et plusieurs détails au commencement du *Pastor fido;* seulement il a transporté la scène de l'Étolie en Arcadie, théâtre de son poëme.

Pausanias n'indique point l'époque de cette intéressante aventure.

CORÉSUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCAMÈNE, LES PRÊTRES.

ARCAMÈNE.

DANS ce temple où du jour brillent les feux naissants,
Prêtres de Calydon, renouvelez l'encens;
Arrosez d'un vin pur l'offrande préparée.
La suprême faveur de nous s'est retirée;
Des champs de Calydon l'immortel protecteur,
Bacchus nous abandonne : un souffle destructeur
Dessèche les moissons, flétrit les pâturages;
La terre est sans verdure, et les bois sans ombrages;
Tout meurt : le pampre même à Bacchus consacré
Sur le penchant des monts languit décoloré.

C'est peu : jusqu'en nos murs un monstre épouvantable
Exerce incessamment sa rage inévitable :
Les enfants, les vieillards, les femmes, les guerriers,
Expirent à la fois de ses coups meurtriers.
Ceux qu'en vain lui dérobe une obscure retraite,
Succombent, accablés d'une langueur secrète;
Leur vie est un flambeau qui lentement s'éteint.
Du fléau dévorant le roi même est atteint.
Ce fléau, parmi nous, déja semble apparaître :
Corésus, le front ceint des bandeaux du grand-prêtre,
Corésus, cher au dieu dans ce temple adoré,
D'un inquiet tourment est déja dévoré.
Il ne sait où porter son ennui solitaire.
Moi, qui de ses secrets fus le dépositaire,
Moi, son ami fidèle, il m'évite, il me fuit;
Il veut se fuir lui-même. On l'a vu cette nuit
Errer, pâle et tremblant, sous les portiques sombres,
Tel qu'un spectre sorti de l'empire des ombres...
Qu'un dieu rappelle enfin le calme dans son cœur!
Il vient. Éloignez-vous; respectez sa douleur.

SCÈNE II.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

CORÉSUS, *sans voir Arcamène.*

Puissant dieu de Naxos, entends mes vœux suprêmes!

Reprends ces attributs, religieux emblêmes :
Le thyrse et les bandeaux ne sont plus faits pour moi.
Qui me l'eût dit, qu'un jour, jour de deuil et d'effroi,
Je devrais t'accuser de ta bonté propice!
Reçois du moins, reçois mon dernier sacrifice;
Et s'il faut à ce prix obtenir le pardon,
J'y consens, prends mes jours, mais sauve Calydon.

(Après un silence.) (Apercevant Arcamène.)

Malheureux! qu'ai-je fait? C'est toi, cher Arcamène!
Quelle divinité dans mes bras te ramène?
Oh! que de te revoir mon cœur avait besoin!
Cruel ami, pourquoi me fuyais-tu si loin?

ARCAMÈNE.

Je ne t'ai point quitté. Toi seul...

CORÉSUS.

Ami, pardonne,
Ma raison, par moment, se trouble et m'abandonne.

ARCAMÈNE.

Au sein de l'amitié dépose tes chagrins.

CORÉSUS.

Je ne sais, mais deux fois, près de ces souterrains,
Vers l'infernal séjour, j'ai crû voir l'Euménide
Du roi de Calydon guider l'ombre livide;
Et tout à l'heure même, après un court sommeil,
J'ai vu des traits de sang sur le front du soleil.

ARCAMÈNE.

Ces traits de sang, cette ombre aux noirs enfers guidée,

S'offrent comme un vain songe à ton ame obsédée;
Par la réalité le prestige est détruit :
Le monarque est vivant; et le jour qui nous luit
Amènera, sans doute, un changement prospère.

CORÉSUS.

Arcamène, dis-moi, m'aimes-tu?

ARCAMÈNE.

Plus qu'un frère.

CORÉSUS.

Tu vois ces ornements, ces voiles, ces bandeaux :
Ils ne sont plus, pour moi, que d'importuns fardeaux.
Songe à m'en affranchir.

ARCAMÈNE.

Quoi!...

CORÉSUS.

Je n'en suis plus digne,
Et pour me succéder, c'est toi que je désigne.

ARCAMÈNE.

De faiblesse et d'erreur nul ne peut t'accuser.

CORÉSUS.

Oh! ne me force pas à te désabuser.

ARCAMÈNE.

Qu'entends-je? Qu'as-tu dit?

CORÉSUS.

Ce qu'en vain je veux taire,
Opprobre de ma vie, exécrable mystère,
Ne peux-tu demeurer entre les dieux et moi?

ARCAMÈNE.

Parle : de ton ami soupçonnes-tu la foi ?
Ce silence...

CORÉSUS.

Est cruel autant que légitime.
Il m'en eût trop coûté de perdre ton estime,
Ton amitié peut-être.

ARCAMÈNE.

Injuste Corésus !
Fusses-tu criminel, je t'en aimerais plus.

CORÉSUS.

Aime-moi ; je le suis. Apprends quel sort m'accable.
Calydon succombant sous un mal implacable ;
Ce peuple au seuil du temple en foule réuni,
Et se jugeant coupable en se voyant puni ;
Les troupeaux infectés ; les champs au loin stériles,
Privant de leurs tributs la disette des villes ;
Un monstre furieux qui dépeuple nos bords ;
Un monarque mourant qui règne sur des morts :
De tels maux sont affreux... Eh bien ! c'est mon ouvrage

ARCAMÈNE.

Grands dieux !

CORÉSUS.

Par un forfait j'ai vengé mon outrage.
De la destruction contemple les horreurs,
Et reconnais l'amour à ses noires fureurs.
Issu du sang des rois, je fus, dès ma naissance,

Marqué du sceau des dieux, pour la toute-puissance.
Le roi de Calydon songeait à me laisser
Un sceptre dont le poids commence à le lasser.
Callirhoé, sa fille, à mes vœux fut promise.
D'abord aux lois d'un père elle parut soumise :
Trop heureux, j'unissais dans mon cœur enflammé
Au plaisir de l'aimer l'espoir d'en être aimé.
Même au pied des autels j'emportais son image.
D'un rival cependant elle acceptait l'hommage;
Agénor... O fureur!... Pardonne à mes transports,
Je perds à ce nom seul jusques à mes remords.
Indigne rejeton de la tige royale,
Cet Agénor, objet de ma haine fatale,
Par on ne sait quel art devint en un instant
L'amour d'un roi crédule et d'un peuple inconstant.
Je jurai de punir leur projet téméraire.
Je dérobai ma rage au sein du sanctuaire :
Là, seul, durant la nuit, impie avec ferveur,
J'implorais de Bacchus la funeste faveur,
Attestant tour à tour le nom de son grand-prêtre,
L'inviolable droit du sang qui me fit naître,
L'assurance du roi, les vœux d'un peuple entier
Qui du trône, long-temps, me nomma l'héritier,
L'audace d'un refus qui m'insulte et me blesse,
Et les dieux démentis dans leur sainte promesse.
Mes vœux, pour mon malheur, furent trop entendus.
Tous les maux des enfers sont ici répandus :

Bacchus n'est plus le dieu des vendanges fleuries;
Son hymne, désormais, est le chant des furies ;
La vengeance et la mort sont ses jeux les plus doux.
En vain j'implore un terme à son mortel courroux;
En vain, pour l'apaiser, ma voix se fait entendre :
Affreux bienfaits, le dieu ne veut pas vous reprendre!
Tu n'es plus étonné si par de noirs chemins
Je vais cacher mon trouble aux regards des humains:
De l'autel, sans terreur, jamais je ne m'approche,
Et pour moi chaque offrande est un sanglant reproche.
De quel front recevoir, à la face des cieux,
Ces pâles suppliants qui, la mort dans les yeux,
Viendraient, à mes genoux prosternant leur misère,
D'avance m'appeler leur sauveur et leur père?
Moi, justes dieux!

ARCAMÈNE.

Ton crime, il est vrai, fait horreur:
Mais, hélas! tout mortel est sujet à l'erreur;
Les dieux seuls ont gardé l'immuable sagesse.
Prions Bacchus, calmons sa fureur vengeresse:
Que l'encens monte aux cieux avec ton repentir.

CORÉSUS.

Non. L'abyme est creusé, je n'en puis plus sortir.

ARCAMÈNE.

La vertu dans ton sein n'a pas éteint sa flamme.

CORÉSUS.

Si tu savais quels vœux s'échappent de mon ame!

ARCAMÈNE.

Au joug de la raison soumets un fol amour.

CORÉSUS.

Tu n'as donc point aimé?

ARCAMÈNE.

L'oracle, dès ce jour,
Peut terminer tes maux et ceux de la contrée.

CORÉSUS.

Il peut les redoubler.

ARCAMÈNE, regardant au fond du théâtre.

De l'enceinte sacrée,
Aux pas des suppliants les parvis sont ouverts.
Le front baissé, les traits d'un long voile couverts,
La princesse, à pas lents, sous ces voûtes s'avance.

CORÉSUS.

Fuyons, je ne saurais supporter sa présence.
Recueille cependant jusqu'aux moindres discours,
Et de cet entretien reprenant tout le cours...
Tu m'entends.

SCÈNE III.

ARCAMÈNE, CALLIRHOÉ, DEUX SUIVANTES, PRÊTRES.

CALLIRHOÉ, aux suivantes.

Approchez, déposez mon offrande.
Tu sais, divin Bacchus, quel bien je te demande:

Le haut rang qui m'appelle est pour moi sans attraits;
Je céderais le trône avec peu de regrets,
Heureuse d'obtenir, par un retour prospère,
Le salut de ce peuple et les jours de mon père.
Un autre vœu... Pourquoi n'osé-je l'exprimer?
Dieu du Gange, à tes yeux, est-ce un crime d'aimer?
Prier pour Agénor, c'est prier pour moi-même.
Conserve ce héros à la cité qui l'aime;
Écarte loin de lui l'homicide fléau,
Et ne m'oblige pas à le suivre au tombeau.

ARCAMÈNE.

Le ciel connaît vos vœux, c'en est assez, madame;
Gardez un nom chéri dans le fond de votre ame;
Croyez-moi, sous ces murs ne le répétez pas,
Ou forcez votre bouche à le dire tout bas.
Le jaloux Corésus peut l'entendre.

CALLIRHOÉ.

Ah! qu'importe!

ARCAMÈNE.

Savez-vous les excès où sa fureur l'emporte?
De son égarement j'ai trop souvent frémi.
Épargnez, par pitié, mon malheureux ami.
Prêtres, portez ces dons dans la dernière enceinte
Où descend l'immortel en sa majesté sainte.
Suivez leurs pas; Bacchus entendra vos accents,
Madame : vos vertus sont le plus pur encens.

(Plusieurs prêtres conduisent Callirhoé et les deux suivantes; les autres restent.)

SCÈNE IV.

ARCAMÈNE, PRÊTRES au fond du théâtre.

ARCAMÈNE.

De Corésus long-temps j'accusai la faiblesse;
Depuis, connaissant mieux l'objet de sa tendresse,
J'ai conçu le tourment que son cœur a souffert:
Eh! qui ne le plaindrait en voyant ce qu'il perd?

SCÈNE V.

ARCAMÈNE, AGÉNOR, PRÊTRES.

AGÉNOR.

Prêtre auguste, puissé-je, au pied de ces images,
Rapporter, avant peu, mes lauriers pour hommages!
Puissent mes javelots, à l'autel suspendus,
Dédier ma victoire au vainqueur de l'Indus!
Assez l'horrible monstre effroi de nos murailles
A fait de Calydon un champ de funérailles:
Il est temps que le fer en son flanc déchiré
Aille chercher le sang qui l'a désaltéré.
Résolu de tenter cette grande entreprise,
Je veux savoir, d'abord, si le ciel l'autorise;
Et je viens, franchissant le seuil de vos parvis,

Consulter sur mon sort les célestes avis.

ARCAMÈNE.

Valeureux Agénor, j'admire votre audace :
Mais du grand-prêtre en vain j'occupe ici la place ;
D'obéir à sa loi je ne suis point exempt.
Il peut tout ; il commande, invisible ou présent ;
Et, transmise à lui seul, la volonté sacrée,
Par lui seul, en ce jour, vous sera déclarée.

AGÉNOR.

Corésus!... Quoi! c'est lui!... Bannissons mon effroi;
Je l'estime encor trop pour douter de sa foi :
Qu'il parle, j'y consens, et j'attends sa réponse.

ARCAMÈNE.

Je vais savoir de lui ce que le dieu prononce.
Demeurez.

SCÈNE VI.

AGÉNOR, PRÊTRES.

AGÉNOR.

Quelle voix, ô dieux, choisissez-vous?...
Aux passions de l'homme, asservi comme nous,
De l'amour dédaigné vengerait-il l'injure?
Oserait-il descendre au mensonge, au parjure?
Abusant de son nom, de son autorité...
Mais non, le dieu qu'il sert chérit la vérité.

Corésus à ce point ne se peut méconnaître.
Si je hais le rival, j'honore le grand-prêtre;
De ses ressentiments je ne crains point le fiel,
Mon rival n'est ici qu'un ministre du ciel.
O toi, sujet trop cher de sa fureur jalouse,
Toi, que déja mon cœur nommait du nom d'épouse,
Callirhoé! faut-il renoncer à te voir!...
(Après un silence.)
Si la fatalité doit trahir mon espoir;
Si le prêtre imposteur, outrageant les symboles,
Doit prononcer sur moi de trompeuses paroles;
S'il faut périr loin d'elle, ah! qu'une fois encor
Elle entende les vœux du fidèle Agénor!
Ménageons, toutefois, une ame faible et tendre;
Cachons-lui mes périls...

SCÈNE VII.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, PRÊTRES.

AGÉNOR, à part.

Mais que va-t-on m'apprendre?

ARCAMÈNE.

Prince, Bacchus approuve un glorieux effort;
Bacchus, le thyrse en main, veille sur votre sort.
Allez, et triomphez : tel est l'arrêt suprême.
Corésus a voulu le confirmer lui-même;

Il me suit.

(S'éloignant d'Agénor et s'adressant aux prêtres dans l'enfoncement.)

Pénétrez au fond de ce séjour;
De la fille du roi suspendez le retour.

(Apercevant Callirhoé.)

Dieux! c'est elle!

SCÈNE VIII.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, CALLIRHOÉ, PRÊTRES, LES DEUX SUIVANTES.

AGÉNOR.

O bonheur! ô favorable augure!
Callirhoé!

ARCAMÈNE.

Fuyez; ma voix vous en conjure.
Corésus va paraître; il vient, j'entends ses pas.

AGÉNOR.

Le courroux d'un rival ne m'épouvante pas.
Je l'attendrai.

SCÈNE IX.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, CALLIRHOÉ, CORÉSUS, PRÊTRES, LES DEUX SUIVANTES.

CORÉSUS.

Que vois-je? Agénor auprès d'elle!
De ma raison perdue est-ce une erreur nouvelle?
Eux, sous mes yeux! ensemble! et le ciel irrité
Ne les a point punis de leur témérité!
Malheureux! vous osez affronter ma présence!
Arcamène, est-il vrai? ta lâche complaisance...

ARCAMÈNE.

Le prince fut, par moi, laissé seul en ces lieux.

CALLIRHOÉ.

Je venais d'invoquer la clémence des cieux,
De prier pour mon père...

CORÉSUS.

Et pour quelqu'autre encore!

AGÉNOR.

Qu'importe à Corésus la faveur qu'elle implore?
Des vœux formés, sans lui, sont-ils moins innocents,
Et lui seul vers les dieux dirige-t-il l'encens?...
Non, vous n'étiez pas né pour ce devoir austère.
Vous, parler aux cieux, vous, l'esclave de la terre!
Vous, dont le cœur jaloux, inflexible, odieux,

En les représentant ferait haïr les dieux !

CORÉSUS.

De ce temple outragé si tu ne crains le maître,
Crains au moins ma fureur et sache me connaître ;
J'unis au sang des rois le pur sang des guerriers.
Si les bandeaux du prêtre ont couvert les lauriers,
Corésus n'est pas moins ton égal par l'épée.
Ne nous vante donc plus ta gloire anticipée :
Avant que sur nos bords on eût redit ton nom,
Le mien était déja fameux dans Calydon.

AGÉNOR.

Il faudra l'attester par des preuves plus sûres.
Tu n'es pas enchaîné sous ces voûtes obscures,
Et du temple au palais tu passes tour à tour :
Nous pourrons à l'écart nous rencontrer un jour,
Corésus !

CORÉSUS.

C'était là ma plus secrète envie.

CALLIRHOÉ.

Ah ! s'il vous faut du sang, cruels, prenez ma vie ;
Mais ne transformez pas ces parvis protecteurs
En cirque préparé pour des gladiateurs.

AGÉNOR.

Ne vous alarmez pas, madame ; qui vous aime
Apprit à respecter et les dieux et vous-même.
Si Corésus l'oublie, excusez son erreur.
Ce qu'il appelle amour n'est que haine et fureur :

Malheureux, il ignore, en sa toute-puissance,
Le charme du respect et de l'obéissance.

CALLIRHOÉ.

Au nom de ce respect, seigneur, ne tardez plus,
Sortez.

AGÉNOR.

Que je vous laisse auprès de Corésus
Subir de ses discours l'injure humiliante !

CALLIRHOÉ.

S'il osait oublier les droits de suppliante,
Ma fierté sans effort l'en ferait souvenir.
Bientôt je vous suivrai.

CORÉSUS, à Arcamène.

Songe à la retenir.

AGÉNOR.

De ma soumission j'ai déja le salaire,
C'est me venger de lui que ne pas vous déplaire.

(Agénor s'éloigne. Arcamène conduit les prêtres au fond du théâtre et se retire.)

SCÈNE X.

CORÉSUS, CALLIRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES, PRÊTRES dans l'enfoncement.

CORÉSUS.

Cet Agénor, madame, heureux de votre amour,
S'il vous devait beaucoup, vous doit tout en ce jour :

Le respect, dont lui seul me prétend incapable,
A pourtant obtenu la grace d'un coupable.
Sans vous, sans ce respect, alors que, sous vos yeux,
Dans leur ministre saint, il insultait les dieux,
A tout blasphémateur le livrant pour exemple,
Je l'eusse fait traîner jusqu'aux portes du temple;
Et voué par ma bouche au destin des proscrits,
Il eût dans les déserts emporté nos mépris.

CALLIRHOÉ.

Ce n'est pas Agénor que d'un mot on exile.
Si vous régnez au temple, il règne dans la ville:
Mon père a déposé le sceptre dans ses mains.
Cessez donc d'offenser, par vos reproches vains,
Celui que votre roi pare du diadême,
Seigneur; et gardez-vous d'oublier que je l'aime.

CORÉSUS.

Je ne vous retiens pas pour l'entendre vanter.

CALLIRHOÉ.

Et moi, resté-je ici pour l'entendre insulter?

CORÉSUS.

Abrégeons les discours. Je n'irai point, madame,
Vous occuper encor des troubles de mon ame;
Je vous en ai lassée, et depuis trop long-temps.
Les entretiens d'amour sont pour les cœurs contents:
A l'heureux Agénor réservez tous leurs charmes.
Ce jour peut toutefois essuyer bien des larmes;
Ainsi que mes tourments il peut finir vos maux.

Le ciel est en courroux. Cet hydre, ces fléaux
Vengent de notre hymen la pompe retardée ;
Car enfin par le ciel vous m'étiez accordée :
D'un injuste refus votre père est puni ;
Son peuple même expire, à ses destins uni.
Madame, voulez-vous les sauver l'un et l'autre ?
Prononcez mon bonheur, et peut-être le vôtre ;
Oubliez Agénor pour un père et pour vous,
Et dans l'ami des dieux acceptez un époux.

(Aux prêtres.)

Je ne vous retiens plus. Jusqu'au pied des portiques,
Escortez la princesse. A vos dieux domestiques
Confiez-vous, madame, et les interrogez.
Dans une heure, en ces lieux, je vous attends : songez
Que ce dernier instant de notre sort décide ;
Songez que le refus serait un parricide.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

ARCAMÈNE.

En croirai-je mes yeux ? De ton front plus serein
S'éloignent par degrés les ombres du chagrin ;
Tu ne sens plus l'horreur qui t'obsédait sans cesse.
Ce dernier entretien, l'aspect de la princesse,
Ont calmé les accès d'un désespoir jaloux ;
A tes remords succède un repentir plus doux...

CORÉSUS.

Penses-tu qu'Agénor au combat se prépare ?

ARCAMÈNE.

Quand pour lui du destin la faveur se déclare,
Qui retiendrait ses pas ?

CORÉSUS.

Oh ! qu'il me tarde !...

ARCAMÈNE.

Eh! quoi!
Quel intérêt...?

CORÉSUS.

Écoute, et frémis avec moi.
J'ai fait parler du dieu la volonté muette;
Ta voix même, ta voix, me servant d'interprète,
A flatté mon rival d'un favorable sort:
Il va chercher la gloire, il trouvera la mort.

ARCAMÈNE.

O profanation! ô sacrilége audace!
Ah! tout mon sang d'horreur dans mes veines se glace.
Malheureux! et le tien est encore épargné!
Tu ne craignais donc pas que Bacchus, indigné,
Fît crouler sur ton front ses voûtes solennelles,
Ou déchaînât sur toi les Bacchantes cruelles?
C'est ainsi, Corésus, qu'implorant le pardon,
Tu prétends adoucir les maux de Calydon!
Dieux! j'avais un ami, dont la sagesse austère
Était l'amour du ciel, et l'orgueil de la terre;
Je l'ai perdu: pourquoi me l'aviez-vous donné?

CORÉSUS.

Arcamène, à son tour, m'a-t-il abandonné?

ARCAMÈNE.

A de tristes adieux ton forfait me condamne.

CORÉSUS.

Que dis-tu?

ARCAMÈNE.

Dès demain de ce séjour profane...

CORÉSUS.

Toi, me fuir, Arcamène ! Oh ! ne me quitte pas.
Serre-moi sur ton cœur, presse-moi dans tes bras ;
Et que puissent, forçant le ciel même à m'absoudre,
Tes vertus m'entourer et détourner la foudre !
Promets-moi...

ARCAMÈNE.

Je promets de te chérir toujours,
De racheter ta vie aux dépens de mes jours...
En vain de te quitter je formais la pensée ;
Entre deux sentiments mon ame balancée
En vain à ce départ eût voulut consentir,
Jamais sans Corésus je n'aurais pu partir.

CORÉSUS.

Le ciel ne veut donc point accabler un coupable,
Puisqu'il me laisse encore un ami véritable.
Digne ami ! que les dieux de l'Olympe habitants
Aux respects des humains te conservent long-temps !
Sois long-temps des vertus l'irréprochable exemple,
La gloire de nos murs et l'ornement du temple.

(Il retombe dans sa rêverie.)

ARCAMÈNE.

D'où vient que ton esprit encor préoccupé... ?

CORÉSUS.

Que dira cependant le peuple détrompé,

En voyant mon rival percé du coup funeste
Démentir par sa mort la parole céleste ?
O fatale colère ! ô justice ! ô terreur !
Où fuir ? où me cacher, quand ce peuple en fureur,
Dévoilant à la fois et mon crime et ma honte,
Viendra du sang versé me redemander compte,
Et venger dans le mien...

ARCAMÈNE.

Non, cher Corésus, non ;
Tu vivras : je dirai qu'à l'abri de ton nom,
De ce séjour divin prostituant l'enceinte,
J'ai trahi mes devoirs et la vérité sainte.

CORÉSUS.

Et tu crois qu'à ce prix, de la mort préservé...
Ah ! ce dernier affront m'était-il réservé ?
Je le vois, j'ai perdu jusques à ton estime :
Je te l'avais bien dit.

ARCAMÈNE.

En m'offrant pour victime,
Qu'ai-je à perdre ? Sans biens, sans pays, sans parents,
J'abandonne au trépas des jours indifférents.
Je vivais pour toi seul ; toi seul charmais ma vie.

CORÉSUS.

Que la mienne déja ne m'est-elle ravie !
Ne me dispute pas ce bonheur douloureux.

ARCAMÈNE.

Je meurs si tu péris.

CORÉSUS.

Tes jours sont trop heureux.
Affranchi des tourments où mon ame est livrée,
Tu peux voir du soleil la lumière sacrée;
L'Euménide jamais ne te réveille au bruit
De ces funestes chars qui roulent dans la nuit;
Et jusqu'à ton réveil, Némésis irritée
Ne te présente pas la coupe ensanglantée.
Innocent tu dois vivre, et coupable je meurs.

ARCAMÈNE.

As-tu donc oublié les supplices vengeurs
Qu'au-delà du tombeau?... Par une mort prochaine
Veux-tu de tes forfaits éterniser la peine?
Ils sont grands; le temps seul saura les expier:
C'est au plus criminel à mourir le dernier.
Mais nos prêtres déja le long de ce portique
Attendent que, des bois traversant l'ombre antique,
Nous allions consulter, sous le chêne vieilli,
L'oracle solitaire en son sein recueilli.
Suis-nous, cher Corésus, ta tristesse secrète
Ne fait que s'augmenter au fond de la retraite.
Six fois l'astre du jour a disparu des cieux,
Depuis que sous tes mains l'encens religieux
N'a parfumé l'autel où notre dieu réside:
A nos solennités c'est moi seul qui préside,
Moi qui, les yeux en pleurs et le deuil sur les traits,
N'y porte qu'un cœur triste et que des vœux distraits.

CORÉSUS.

Eh bien! je t'en croirai. Viens, fidèle Arcamène...
Mais quel trouble nouveau me saisit et m'enchaîne?
Je frissonne, sous moi je sens fléchir mes pas.

ARCAMÈNE.

Reprends courage.

CORÉSUS.

Non, je ne te suivrai pas.

ARCAMÈNE.

Marchons.

CORÉSUS.

Je ne le puis.

ARCAMÈNE.

Quel obstacle t'arrête?

CORÉSUS.

Une invisible main qui pèse sur ma tête;
Une secrète voix qui me dit: « Corésus!
Si tu sors de ces murs, tu n'y rentreras plus. »
L'amour aussi m'arrête. Oui, je te le confie,
Voici l'heure où j'attends le destin de ma vie;
Ami, Callirhoé décide en ce moment
Entre les jours d'un père et le sort d'un amant.
Prêtres accompagnez dans la pompe suprême
Cet ami, désormais l'image de moi-même:
Aimé des immortels, cher à nos citoyens,
Qu'il marche mon égal à vos yeux comme aux miens.
Allez; rapportez-nous des paroles propices.

SCÈNE II.

CORÉSUS, seul.

Ce jour s'est-il levé sous de meilleurs auspices?
Toi qui dans nos forêts as daigné te cacher,
Saint oracle! aux malheurs vas-tu nous arracher!
Si du plus criminel la mort est réclamée,
Le sacrifice est prêt, la victime est nommée,
Je péris : au couteau j'offre mes jours impurs :
Calydon n'aura plus qu'un seul monstre en ses murs.
Cependant le temps fuit; verrai-je la princesse?
J'ose y croire, sa crainte assure sa promesse.
Un peuple consterné redemandant son roi,
Un père au lit de mort, lui parleront pour moi...
La voici. Contraignons le trouble de mon ame.

SCÈNE III.

CORÉSUS, CALLIRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES.

CORÉSUS.

J'attends de vous mon sort, expliquez-vous, madame.
Terminez mes tourments, ou comblez mon malheur.

CALLIRHOÉ.

Pour vous est l'espérance, et pour moi la douleur.

Je me résigne aux maux où je suis condamnée;
Mais, seigneur, la victime à vos pieds amenée
Tremble moins à l'aspect du couteau suspendu.
De sacrificateur le nom vous est bien dû;
Je n'en puis plus douter. Un amant noble et tendre
Mériterait mon choix, saurait du moins l'attendre;
On ne le verrait pas, me vendant son appui,
Se payer d'un bienfait en m'enchaînant à lui.
Qui peut tout, rarement sait borner sa puissance.
Je n'exige qu'un prix de mon obéissance;
C'est qu'un père, au trépas arraché dès demain,
De sa fille, à l'autel, vous présente la main.

CORÉSUS.

L'ai-je bien entendu? Quel espoir plein de charmes
Succède tout à coup à mes longues alarmes!
Dieux plus doux! tant de maux vous ont-ils apaisés?

CALLIRHOÉ.

Prince, n'insultez pas à ceux que vous causez;
Quand la fatalité sur mon front se déploie,
Daignez à mes chagrins épargner votre joie.

CORÉSUS.

Vos chagrins vont finir. Oui, madame: ce soir
Je reprendrai pour vous le thyrse et l'encensoir;
Les marches de l'autel, trop long-temps négligées,
Disparaîtront aux yeux, de victimes chargées;
Et l'oiseau vigilant, avant-coureur des jours,
D'Esculape invoqué m'assurant le secours,

Immolé, par mes mains, au sein du sanctuaire,
Sauvera le vieillard qui doit être mon père.

CALLIRHOÉ.

Ah! s'il était trop tard! Hâtez-vous; je frémis.

CORÉSUS.

D'Épidaure à nos vœux les secrets sont promis.
Trois Persans, arrivés des lieux où naît l'Aurore,
De sucs réparateurs que leur ciel fait éclore
S'empressant de m'offrir les trésors bienfaisants,
Uniront à l'envi leurs soins à leurs présents.

CALLIRHOÉ.

Je n'ose l'espérer.

CORÉSUS.

Rassurez-vous, madame:
Un fortuné présage a passé dans mon ame;
Je ne sais, mais le ciel semble, dès ce moment,
Vous accorder le prix d'un noble dévoûment.
Ainsi que les discours, il entend la pensée.
D'avance ma prière est peut-être exaucée;
Et délivré du coup d'heure en heure attendu,
Peut-être le monarque à la vie est rendu.

CALLIRHOÉ.

S'il est vrai, Corésus, que par vous il respire,
Héritez de mes droits, régnez sur cet empire,
Que lui-même, Agénor, vive sous votre loi.
Mais soyez généreux: par pitié laissez-moi
Consacrer ma jeunesse aux autels de Diane.

CORÉSUS.

Non ; j'atteste mes feux et l'amant d'Ariane,
Et les dieux de l'Olympe, et les dieux des Enfers,
Et tous les maux enfin que par vous j'ai soufferts !
Nul pouvoir n'éteindra l'ardeur qui me possède.
Aux autels de Diane il faut que je vous cède !
Périssent ces autels, renversés par mes coups,
Avant que je renonce à mourir votre époux.

CALLIRHOÉ.

Prince, de vos transports quelle est la frénésie !
Ah ! lorsqu'après l'hymen la sombre jalousie
Renaîtra plus terrible en vos sens éperdus,
Agénor...

CORÉSUS.

Agénor ! je ne le craindrai plus.

CALLIRHOÉ.

A respecter ses jours vous saurez vous contraindre ?

CORÉSUS.

Votre Agénor, bientôt, n'aura plus à me craindre.

CALLIRHOÉ.

Me le promettez-vous ?

CORÉSUS.

Si ce n'est pas assez,
Je le jure.

CALLIRHOÉ.

Et pourtant, seigneur, vous pâlissez !

CORÉSUS.

Mon trouble ne rend pas mes promesses moins sûres ;
La jalousie est lente à guérir ses blessures,
Madame.

CALLIRHOÉ.

Je le sais. Adieu, seigneur.

CORÉSUS.

Eh quoi !
Vous comptez les instants que vous perdez pour moi !
Attendez le retour du fidèle Arcamène.
L'oracle consulté, dans la forêt prochaine,
Bientôt d'un nouveau jour saura nous éclairer.
Mais au parvis du temple on vient de pénétrer.
J'aperçois Arcamène. Hélas ! quelle tristesse
Voile ses traits !

SCÈNE IV.

CORÉSUS, CALLIRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES, ARCAMÈNE, PRÊTRES.

ARCAMÈNE.

Du temple éloignez la princesse.

CORÉSUS.

Ses destins...

ARCAMÈNE.

Assez tôt lui seront révélés.
Éloignez-la, vous dis-je.

CALLIRHOÉ.

Arcamène, parlez ;
Dois-je pleurer mon père ?

ARCAMÈNE.

Il vivra.

CALLIRHOÉ.

Je respire.
Quel est donc le secret que vous n'osez me dire ?
Ah ! serait-ce Agénor de qui l'arrêt mortel..?

ARCAMÈNE.

Si son sang doit couler, ce n'est pas à l'autel :
Du moins ce n'est pas lui que l'oracle demande.

CALLIRHOÉ.

Quel autre sang enfin, destiné pour l'offrande..?

ARCAMÈNE.

Un sang royal, madame.

CALLIRHOÉ.

Achevez. Quel espoir !
Croirai-je à l'heureux sort que je viens d'entrevoir ?
Est-ce moi, que le ciel, pour victime a choisie ?

CORÉSUS.

Je succombe à l'effroi dont mon ame est saisie.
Arcamène, instruis-nous.

ARCAMÈNE.

Mon silence a parlé.

CORÉSUS.

Mon bonheur est détruit...

CALLIRHOÉ.

Et le mien est comblé.

Quel jour fixé...?

ARCAMÈNE.

Ce jour.

CORÉSUS.

O vengeance suprême!

CALLIRHOÉ.

Où doit-on m'immoler?

ARCAMÈNE.

Devant cet autel même.

CALLIRHOÉ.

Quelle main frappera?

ARCAMÈNE.

Celle de Corésus.

CORÉSUS.

A mon égarement je ne résiste plus.
De son sang adoré ma main serait rougie!
O dieu, terrible dieu de l'effroyable orgie!
De ta coupe, où la treille épanche ses trésors,
Une lèvre infernale a donc touché les bords!
Ta divine raison se change en noir délire.
Retiens, il en est temps, la rage qui m'inspire;
Ou crains que, sous tes yeux, ton sacrificateur,
En l'espace d'un jour deux fois profanateur,
N'arme son désespoir des feux du sanctuaire...
Il me manque en effet le nom d'incendiaire.

ARCAMÈNE.

Arrête, Corésus, et me laisse achever.
Qu'un rejeton des rois meure pour vous sauver,
Madame : le destin l'accepte à votre place.

CALLIRHOÉ, à part.

Je tremble qu'Agénor... Ah! Corésus, de grace,
Frappez.

CORÉSUS.

Au coup mortel j'irai plutôt m'offrir.

CALLIRHOÉ.

Non. Je crois déja voir Agénor accourir...
L'arrêt est prononcé, que l'arrêt s'accomplisse,
Et qu'on ne vienne point usurper mon supplice!

CORÉSUS.

Toujours cet Agénor! détrompez-vous enfin,
Madame; cette fois, vous l'attendez en vain.

CALLIRHOÉ.

Il n'est donc plus!

CORÉSUS.

Au monstre il est sans doute en proie.

CALLIRHOÉ.

J'ai dû le pressentir à votre horrible joie.
Mes compagnes, venez, et soutenez mes pas.
Au malheur d'Agénor je ne survivrai pas:
N'importe! du combat pénétrons le mystère,
Et qu'une fois encor j'embrasse mon vieux père.

SCÈNE V.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

CORÉSUS.

Mon déplorable sort s'accomplit tout entier.
Agénor, de nos rois comme moi l'héritier,
Eût brûlé d'accomplir l'auguste délivrance.
Je me suis dérobé ma dernière espérance.
Mais du moins, en mourant, sera-t-il informé
Qu'il perd, avec le jour, ce qu'il a tant aimé!

ARCAMÈNE.

Agénor est vivant, il triomphe.

CORÉSUS.

O surprise!

ARCAMÈNE.

Tu regrettais ses jours; le sort te favorise.
Son sang pour la princesse est tout prêt à couler.

CORÉSUS.

Serait-il vrai? pour elle il voudrait s'immoler!
Elle vivrait, ô ciel! et pour moi réservée,
Par mon propre rival me serait conservée!
Je ne sais que résoudre, et si je dois encor
Redouter ou bénir le trépas d'Agénor.
Les promesses des dieux sont souvent des menaces;
Tu l'as vu : chaque fois qu'ils m'accordent leurs graces,

Le bienfait se transforme en châtiment affreux ;
Comme pour me punir ils exaucent mes vœux.
Les dévorants fléaux dont la ville est remplie,
Grace à moi répandus sur toute l'Étolie,
Rempliront les mortels de douleur et d'effroi;
Et cependant les dieux auront tout fait pour moi!
Trop heureux Agénor, tu peux mourir pour elle :
Et dans ma jalousie implacable et cruelle,
Je ne suis même plus le maître de mon sort ;
M'immoler ce serait subir cent fois la mort.
Faut-il que je périsse et la laisse survivre?
Faut-il qu'à mon rival moi-même je la livre ?
Ah! de cette terreur je me sens accabler ;
L'enfer n'a point de maux qui puissent l'égaler.
Que faire cependant ? et rival et grand-prêtre,
Quand des jours d'Agénor son amour me rend maître,
Je crois voir devant moi la princesse en courroux ;
Mon cœur frémit, ma main n'ose frapper les coups.
Eh ! comment espérer que jamais une amante
Accepte cette main de sang toute fumante?
Et de quel sang! Non, non. Il n'y faut pas penser.
Que seulement les dieux me daignent dispenser
De tenir en ce jour le fer du sacrifice :
Du reste, quel que soit le sang que l'on choisisse,
Dût la princesse même à l'oracle obéir,
J'aime mieux la pleurer, ami, que la haïr.
N'ai-je pas entendu quelque bruit?... Non ; personne

N'approche de ces lieux... Et pourtant je frissonne.
Agénor est toujours présent à mon regard...
Et je sens de ma main s'échapper le poignard !
Serait-ce la vertu ? C'est le remords peut-être?
Un ascendant secret dont je ne suis plus maître
Me force à l'épargner... Oui, ce nom de rival,
Ce nom qui devrait seul hâter l'instant fatal,
Tient mon bras suspendu, tient mon ame incertaine.

ARCAMÈNE.

J'en rends graces aux dieux. S'il se ferme à la haine,
Ton cœur à la vertu va bientôt se rouvrir;
Que la voix d'un ami parvienne à t'attendrir,
Qu'il te retrouve, ainsi qu'en un temps plus prospère,
Quand, d'un accent si doux, tu le nommais ton frère ;
Et lorsque, libre encor de tes funestes nœuds,
Entre le temple et lui tu partageais tes vœux.
Puisque l'amitié sainte unit nos destinées,
De tes jours consolés embellis nos journées;
Épargne-moi tes maux, ils me sont trop amers.
Il me reste un espoir au sein de nos revers :
Un secret fut long-temps renfermé dans mon ame;
Il y serait resté, mais ce jour le réclame.
Détourné de vos fronts, le coup sera porté
Sur un front inconnu, mais du ciel accepté.
Je te quitte, je vais, par un message utile,
Éclairer, d'un seul mot, les chefs de cette ville,
Parmi nos citoyens faire parler vos droits,

Et m'unir avec eux, pour vous sauver tous trois.
(Il sort.)

CORÉSUS.

On vient. C'est Agénor!

SCÈNE VI.

CORÉSUS, AGÉNOR.

CORÉSUS.

Quoi, seigneur! puis-je croire
Que déja de retour...!

AGÉNOR.

Je vous dois ma victoire.

CORÉSUS.

A moi!

AGÉNOR.

Le monstre est mort.

CORÉSUS.

Je demeure interdit.

AGÉNOR.

Seigneur, n'est-ce pas vous qui me l'aviez prédit?
Je l'avoûrai pourtant, mon courage regrette
D'avoir connu du sort la volonté secrète:
L'assurance de vaincre, affermissant mon cœur,
A peut-être affaibli la gloire du vainqueur.
La dépouille du monstre, à l'autel attendue,

Sur le pavé sanglant fume encore étendue;
J'ai laissé dans son sein mes javelots mortels;
Mais bientôt sa dépouille ornera vos autels.
Aujourd'hui se dispose une plus triste fête;
Il est une autre offrande... Ordonnez, elle est prête:
J'attends la mort.

CORÉSUS.

Qui? vous, seigneur!

AGÉNOR.

J'ai tout appris.
Je connais la victime, et je sais à quel prix
L'oracle interrogé du trépas la délivre.
Pour elle, dès long-temps, j'avais juré de vivre;
Pour elle aussi je meurs. De nos débats cruels,
Corésus, oublions les excès mutuels;
Du sang qui nous unit resserrons l'alliance.
Reprenez de mon cœur l'entière confiance.
Cessez de me haïr: dans la nuit des tombeaux,
Comme il n'est plus d'espoir, il n'est plus de rivaux.
Trop heureux Corésus! la céleste vengeance
Avec vos intérêts semble d'intelligence:
Vous pourrez à loisir sanctifier vos coups,
Immoler Agénor sans paraître jaloux;
Et sauvant du soupçon votre vertu rigide,
L'ordre des immortels vous servira d'égide.

CORÉSUS.

Oui, prince, j'ai souvent souhaité votre mort.

On m'aurait vu peut-être, en un jaloux transport,
Acheter votre sang, pour assouvir ma rage.
Mais, lorsque vous venez, sans plainte, sans outrage,
Vous offrir de vous-même au couteau préparé...
Malheureux plus que vous, plus que vous égaré,
Je tremble malgré moi, je détourne la vue;
Je voudrais que du ciel la clémence imprévue
Délivrât tout ensemble et la princesse et vous,
Et n'accablât que moi du funeste courroux.

AGÉNOR.

Vous régnez dans un temple où Bacchus vous protége.

CORÉSUS.

Vous ne connaissez pas l'horreur du sacrilége?
Je la traîne après moi. Votre cœur, Agénor,
Encor pur, au soupçon ne s'ouvre point encor:
Adorateur d'une ame, à la vertu fidèle,
Vous jugez tout le reste et par vous et par elle.
Jeune homme!... Corésus doit vous désabuser,
Et, coupable envers vous, devant vous s'accuser.
De la victoire acquise à votre seule audace
Savez-vous tout à l'heure à qui vous rendiez grace?

AGÉNOR.

A vous, de qui la voix, oracle du destin,
Me réservait l'honneur d'un triomphe certain.

CORÉSUS.

A moi, de qui la voix, s'érigeant en oracle,
Vous gardait un trépas détourné par miracle.

Vous ne voyez le jour qu'en dépit d'un forfait.

AGÉNOR.

Bacchus...

CORÉSUS.

N'a rien prédit.

AGÉNOR.

Mon courage a tout fait!
Et j'emporte au cercueil ce dernier avantage,
Que ma dernière gloire est à moi sans partage.

CORÉSUS.

Quoi! seigneur, mon aveu vous laisse sans courroux!

AGÉNOR.

De la fatalité je reconnais les coups,
Et vous plains seulement d'avoir conçu le crime.
Je veux garder au ciel une pure victime:
Le ciel, à qui tous deux nous devons obéir,
M'accorde peu d'instants; ce n'est pas pour haïr.

CORÉSUS.

Quel est donc ce rival dont le pouvoir m'enchaîne?
Par quel charme inconnu conjure-t-il ma haine?
Ma haine devant lui n'ose se déclarer;
Que dis-je? sa vertu me force à l'admirer.
Oh! que ne vois-je encor, comme en cette journée,
Ta fureur contre moi tout entière tournée,
Attestant les héros que ton bras a vaincus,
Défier au combat le prêtre de Bacchus!
J'aimais à recevoir outrage pour outrage;

Ma rage en liberté répondait à ta rage;
Je ne te craignais pas. Tout a changé pour moi :
J'éprouve à ton aspect un invincible effroi;
Mon cœur, qui vainement veut encor se contraindre,
Te craint sans te haïr.

AGÉNOR.

Aime-moi sans me craindre,
Corésus : Agénor ne te trahira pas.

CORÉSUS.

Non : mais je t'ai trahi; mais je sais trop, hélas!
Qu'entre nous, c'en est fait, il n'est plus d'alliance.
J'ai banni loin de toi la douce confiance;
Je me suis interdit le pardon des humains.
Mes mains en te touchant profaneraient tes mains.

AGÉNOR.

Vaine erreur! Mais voici l'instant du sacrifice;
Embrassons-nous, et frappe.

CORÉSUS.

A cet horrible office
Je prêterais mon bras! Non, par tous les dieux, non!
Ah! déja trop de sang aura souillé mon nom,
Sans que le tien encor me poursuive sans cesse.

AGÉNOR.

Cruel, préfères-tu celui de la princesse?

CORÉSUS.

Le mien...

AGÉNOR.

Le fer sacré dans tes mains fut remis.
Ce n'est qu'entre elle et moi que le choix est permis.
Tu dois vivre. Le sort qui déja se révèle,
D'heure en heure, te rend une vertu nouvelle;
Le sort aux maux humains se plaît à compatir;
Je laisse aux criminels les jours du repentir.
Tu dois vivre. Faut-il promettre plus encore?
Faut-il, pour obtenir le trépas que j'implore,
Te céder à jamais...? Corésus, tu m'entends;
Les pleurs coupent ma voix... En ces derniers instants,
C'est à toi seul, à toi, qu'Agénor la confie.
Adieu! je n'ai plus rien à perdre que la vie.

CORÉSUS.

Tu déchires mon cœur.

AGÉNOR.

Faut-il qu'à tes genoux...?

CORÉSUS.

Malheureux! lève-toi. Grands dieux, m'inspirez-vous?
Rendez-vous Corésus à sa vertu première?
Immortelle clarté! je marche à ta lumière.
Viens, Agénor, fuyons loin des profanes yeux,
Viens: je te remettrai sous la garde des dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLIRHOÉ, SUIVANTES.

CALLIRHOÉ.

Je crois le voir encor; j'entends encor sa voix :
« Ma fille, disait-il, ô combien je te dois!
Par toi des immortels la bonté nous seconde;
C'est toi, c'est ta ferveur qui me rappelle au monde. »
Et pour cacher mes pleurs, baisant ses cheveux blancs,
Je restais immobile entre ses bras tremblants.
J'employais l'imposture, à ma bouche étrangère;
Pour la première fois, j'osai tromper mon père.
Devais-je l'avertir d'un éternel départ?
Il le saura. N'importe : il le saura plus tard.
(A ses suivantes.)
Adieu, vous que j'aimais, à regret je vous quitte.
Mais d'un devoir funeste il faut que je m'acquitte;
Il faut mourir : mourir, hélas! en quels moments!

Quand le ciel rend un père à mes embrassements;
Quand le peuple, affranchi de l'hydre furieuse,
Prépare d'Agénor la pompe glorieuse,
Et, l'honorant d'un choix du roi même approuvé,
L'appelle à gouverner l'état qu'il a sauvé!
Mourir! et, de mon sort plus cruelle misère!
Sans connaître le nom d'épouse ni de mère!...
Qu'une autre affecte un cœur qui ne sait pas frémir;
Je meurs sans balancer, mais non pas sans gémir.
Agénor! Oh! combien mon ame est déchirée!
Il n'est donc point sorti de l'enceinte sacrée?

SCÈNE II.

AGÉNOR, CALLIRHOÉ, SUIVANTES.

AGÉNOR.

C'est elle!

CALLIRHOÉ.

Quel dessein, que je ne connais pas,
Seigneur, au fond du temple a retenu vos pas?

AGÉNOR.

De mes moindres desseins je ne suis plus le maître;
Je n'ai fait qu'obéir à la voix du grand-prêtre:
Au fond du sanctuaire et loin de tous les yeux,
Corésus m'a remis sous la garde des dieux.

CALLIRHOÉ.

Cher prince, j'en conçois une heureuse espérance.
Il n'ose plus douter de ma persévérance,
Et, me vouant au sort qui m'attend aujourd'hui,
Il vous confie aux dieux pour nous sauver de lui.
Mais, avant que vos mains abaissent ma paupière,
Je dois vous consoler; oui, ma franchise entière,
Par un dernier aveu, doit calmer vos regrets;
Je renonçais à vous, et je m'en séparais.
Cet oracle...

AGÉNOR.

Est affreux...

CALLIRHOÉ.

Dites plutôt propice.
Sans lui se préparait un autre sacrifice
Mille fois plus cruel et pour vous et pour moi.
La volonté des cieux, disposant de ma foi,
M'avait à Corésus promise dès l'enfance:
Les cieux désobéis ont vengé leur offense.
Et moi, pour obtenir l'inestimable don
De sauver à la fois mon père et Calydon,
J'épousais Corésus.

AGÉNOR.

O vertu trop austère!

CALLIRHOÉ.

Où donc est la vertu de qui sauve son père?

AGÉNOR.

Moi-même, vous cédant à l'amour d'un rival,
J'allais vous échanger contre le coup fatal.
J'avais des suppliants pris le maintien timide;
Mes pleurs mouillaient les bords de la sainte chlamyde;
Corésus tout à coup a semblé s'attendrir.
On eût dit que ses yeux venaient de se rouvrir.
Je l'ai suivi. Bientôt des libations pures
De nos mains tour à tour ont lavé les souillures.
« Que cette onde, pour nous, soit celle de l'oubli, »
Ajoute Corésus, d'un accent affaibli;
Et m'embrassant alors, sans trouble et sans contrainte,
Parmi les profondeurs d'un sombre labyrinthe,
Au centre de la terre il se fraie un chemin:
Comme si dans ce lieu, des enfers plus voisin,
Il voulait, pour répondre au choix qu'on sollicite,
Consulter de plus près le juge du Cocyte.
Je ne sais quel présage enchante mes esprits,
Mais vos jours délivrés...

CALLIRHOÉ.

Qui vous l'aurait appris?

AGÉNOR.

Corésus. Ce n'est point par une forme vaine
Qu'il m'a purifié dans la source prochaine.

CALLIRHOÉ.

Arrêtez, Agénor. Reprenez, en ce jour,
Votre raison, ou moi je reprends mon amour.

Le don que vous m'offrez, pour être légitime,
A besoin d'obtenir l'aveu de la victime :
N'y comptez pas, seigneur; et, las de m'irriter,
Ne m'adoucissez pas l'horreur de vous quitter.

AGÉNOR.

Madame, quel arrêt sorti de votre bouche !

CALLIRHOÉ.

Il est irrévocable.

AGÉNOR.

Ah! de l'hydre farouche
Que tout mon sang n'a-t-il adouci le courroux !
Je n'aurais pas vécu presque maudit de vous.

SCÈNE III.

CALLIRHOÉ, AGÉNOR, ARCAMÈNE, SUIVANTES.

ARCAMÈNE, accourant avec empressement.

Couple aimable, à jamais oubliez vos misères;
Je viens vous annoncer des destins plus prospères.
Vos généreux combats de ce jour sont finis;
Vous vivrez, par l'hymen à jamais réunis.
Une jeune victime, offerte par miracle,
Détourne tout ensemble et satisfait l'oracle.
Pour vous sauver tous deux un autre va mourir.

CALLIRHOÉ.

Quel autre?

ARCAMÈNE.

Le monarque en secret fit nourrir
Un enfant inconnu, l'orphelin de son frère :
Depuis, à tous les yeux il prit soin de soustraire
Cet obscur héritier, d'un sang royal issu,
Prince qu'une captive en son sein a conçu.

AGÉNOR.

De vos soins empressés je reconnais le gage;
Mais trop loin quelquefois le zèle nous engage.
Consultez la princesse : à ce fatal moyen
Voudra-t-elle devoir son bonheur et le mien?

CALLIRHOÉ.

Agénor, en effet, a lu dans ma pensée.
De ce jeune orphelin quand l'ardeur insensée
Viendrait se dévouer aux rigueurs de son sort,
Je le refuserais.

ARCAMÈNE.

Eh! madame! la mort
N'est peut-être pour lui qu'un bien dont on le prive.

CALLIRHOÉ.

Sur quoi le jugez-vous?

ARCAMÈNE.

Le fils d'une captive,
Né d'un roi, sans oser rentrer dans Calydon,
Et seul, parmi les bois errant à l'abandon,
N'a pas de longs regrets à laisser sur la terre.

AGÉNOR.

Il peut se rapprocher du trône héréditaire,
Car enfin il est prince, il sort de notre sang.

ARCAMÈNE.

Il n'a justifié ni son nom, ni son rang.

CALLIRHOÉ.

A peine échappe-t-il à la débile enfance.
D'ailleurs il est absent : je prendrai sa défense.
L'arrachant dès demain à ses destins obscurs,
Si j'y restais vivante, il serait dans nos murs.

ARCAMÈNE.

Madame, et vous, seigneur, le ciel, qui nous écoute,
De livrer l'innocent sait combien il m'en coûte.
Mais, après tout, vos jours sont-ils d'un moindre prix?
De tous vos citoyens n'êtes-vous pas chéris?
Et est-il un, un seul, qui pour vous ne se livre?
Vous régnez.

AGÉNOR.

Ne parlons de régner, ni de vivre.
Mais les vœux des mourants sont sacrés ici-bas :
Consacrez un hymen précurseur du trépas;
Que vos mains, lentement sur nos fronts imposées,
Attestent nos vertus du ciel favorisées;
Et que Bacchus lui-même, avec ravissement,
Contemple à son autel ce bonheur d'un moment!

CALLIRHOÉ.

Nous allons accomplir nos diverses fortunes.

Envié si long-temps à nos douleurs communes,
Titre charmant d'époux, tu nous manquais encor.
Nom de Callirhoé, nom plus doux d'Agénor!
Si l'hymen, si Bacchus, dieu du joyeux délire,
Ne vous entendent pas éclater sur la lyre,
Quelques larmes un jour baigneront nos tombeaux;
L'autel sera pour nous sans pompe, sans flambeaux;
Nous n'avons pas besoin de ces honneurs frivoles.
Prêtre saint! de l'hymen prononcez les paroles.

ARCAMÈNE.

Au grand-prêtre appartient le droit de vous unir:
Un seul me reste encor, celui de vous bénir.
Divin consolateur: dieu des vignes pourprées!
Veux-tu qu'un couple aimable, amour de nos contrées,
Si jeune, sous tes yeux, tombe pâle et flétri,
Comme la jeune treille et le pampre fleuri?
Permets que ces amants, délivrés sans obstacle,
Se dérobent sans crime aux rigueurs de l'oracle.

(à part.)

Non, vous ne mourrez point, trop généreux époux!
Je saurai, s'il le faut, vous sauver malgré vous.

SCÈNE IV.

CALLIRHOÉ, ARCAMENE, AGÉNOR, CORÉSUS, SUIVANTES.

AGÉNOR.

C'est Corésus !

ARCAMÈNE.

Quel est le dessein qui l'amène ?

CALLIRHOÉ.

Quelle sombre pâleur !

CORÉSUS.

Qu'on nous laisse !... Arcamène...

SCÈNE V.

CORÉSUS, ARCAMENE.

ARCAMÈNE.

Eh bien, cher Corésus, apaisé par nos vœux,
Bacchus nous promet-il un changement heureux ?

CORÉSUS.

Il se peut : mais de toi je réclame une grace,
Arcamène : à l'autel prends aujourd'hui ma place ;
Ceins mes bandeaux, saisis ce sceptre révéré,
Et qu'à l'instant ta main s'arme du fer sacré.

ARCAMÈNE.

La tienne, cependant, pourrait frapper sans crainte.
Un autre sang, dit-on, doit rougir cette enceinte.

CORÉSUS.

Je le sais.

ARCAMÈNE.

Cet enfant, fruit d'un amour secret,
Comme il vit sans bonheur, périra sans regret.

CORÉSUS.

S'il est ainsi, d'où vient que ton ame obstinée,
Refusant d'accomplir sa haute destinée,
Dédaigne encore un rang qui rapproche des dieux,
Et qui ferait envie aux moins ambitieux?

ARCAMÈNE.

Ton ministère auguste est à toi sans partage.
Mon cœur n'est point jaloux d'un si bel héritage;
Il t'est bien dû, ce jour t'en assure les droits.

CORÉSUS.

Ami, tu l'obtiendras plus tôt que tu ne crois.

ARCAMÈNE.

Sois digne, tout entier, du devoir qui t'enchaîne.
Redeviens Corésus.

CORÉSUS.

Je le suis, Arcamène.

SCÈNE VI.

CORÉSUS, ARCAMENE, PRÊTRES, SUITE, PEUPLE au fond du théâtre.

CORÉSUS.

Prêtres saints, à l'autel allez vous réunir.
(Aux serviteurs du temple.)
Les victimes sont là; qu'on les fasse venir.

ARCAMÈNE, bas à Corésus.

Que ne diffères-tu? Dans une heure, peut-être,
Pour racheter leurs jours, l'orphelin va paraître.

CORÉSUS.

Rassure-toi, le choix est encore incertain;
Il suffit d'un moment pour changer leur destin.

SCÈNE VII.

CORÉSUS, ARCAMÈNE, AGÉNOR, CALLIRHOÉ, tous deux à genoux devant l'autel; PRÊTRE, SUITE, PEUPLE.

CORÉSUS.

Brave Agénor, et vous, vertueuse princesse,
Vous le voyez, les dieux, prévenant leur promesse,
Ramènent quelque espoir dans vos cœurs désolés;
Leurs bienfaits, toutefois, de douleurs sont mêlés.

D'un père, d'un vieillard, ils vous rendent la vie;
Et déja sa présence à vos yeux est ravie!
Votre amant se dérobe à de perfides coups;
C'est pour vous voir mourir, ou mourir avant vous!

CALLIRHOÉ.

Non, je n'accepte pas son dévoûment funeste.

CORÉSUS.

Résignez-vous; le ciel disposera du reste.
Ce fer dont sur vos fronts éclate la lueur,
Choisissant de lui-même...

CALLIRHOÉ.

Ah! s'il est vrai, seigneur,
Sollicitez du dieu la rapide influence.

CORÉSUS.

De moment en moment je sens que sa présence
Par degrés se révèle à mes yeux satisfaits;
Soyez heureux : Bacchus apporte ses bienfaits.
Je le vois, mais non plus en ses fureurs cruelles,
Terrible et comme armé des foudres paternelles.
Je le vois à travers un nuage doré,
La coupe en main, le front de pampre décoré.
Il rit au bruit joyeux des chars de la vendange.
Est-ce un dieu qui pardonne, est-ce un dieu qui se venge?
N'en doutez plus, Bacchus dépose sa fureur:
De choisir entre vous il m'épargne l'horreur;
Il fait plus; sa bonté, qui tous deux vous délivre,
Veut encor que ma voix vous ordonne de vivre.

Vivez, couple fidèle, et soyez de mes mains
Unis devant les dieux et devant les humains:
Vivez, régnez. Hélas! votre ville appauvrie
Maudira plus d'un jour ma jalouse furie.
Mais je sens la vertu, qui m'a fui si long-temps,
Se rapprocher de moi depuis quelques instants.
Mon esprit, moins mortel, s'épure, se ranime...
Et l'oracle apaisé m'accepte pour victime.

(Il se frappe.)

ARCAMÈNE.

Il expire!

CALLIRHOÉ.

O destin!

AGÉNOR, à Arcamène.

Grand-prêtre de Bacchus!
Trois jours, voilez l'autel; trois jours à Corésus
Offrons, en soupirant, les tributs funéraires.
Ah! ne vous privez pas de vos larmes sincères,
Arcamène; je sens que, prêtes à couler,
Les miennes vont peut-être aux vôtres se mêler.

(à Callirhoé.)

Honorons son courage, oublions sa faiblesse;
Et, pour prix du bonheur que son trépas nous laisse,
Qu'à l'estime, à l'honneur, lui rendant tous ses droits,
On dépose son urne aux tombeaux de nos rois.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

CONRADIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CONRADIN, héritier du royaume de Naples.
PROCIDA, noble de Salerne.
CHARLES D'ANJOU, roi de Naples.
ERNANCE, fille de Procida.
ADIMAR, seigneur napolitain, favori de Charles d'Anjou.
JUGES, formant le conseil.
MAGISTRATS du peuple.
SEIGNEURS de la cour.
OFFICIERS du palais.
SUITE, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Naples.

(Le théâtre représente au premier, au quatrième et au cinquième acte, une salle du palais de Charles d'Anjou; au second et au troisième l'intérieur du palais de Procida.)

CONRADIN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR.

CHARLES.

Eh bien, cher Adimar, puis-je espérer enfin
D'attacher l'infamie au nom de Conradin?
Les juges voudront-ils condamner sa mémoire?

ADIMAR.

Les juges sont à nous.

CHARLES.

Faudra-t-il les en croire?
Dis.

ADIMAR.

Aux vœux du monarque ils sauront obéir;
J'ai reçu leurs serments.

CHARLES.

Qui se vend peut trahir.
Quels gages de leur foi?...

ADIMAR.

La crainte, l'espérance.
Ils savent quels bienfaits paîront leur déférence;
Ils savent qu'un regard les ferait tous rentrer
Dans l'ombre d'où leur maître a daigné les tirer.
Pour eux des magistrats dont ils prennent la place
La chute est un avis, l'exemple une menace.
Choisis par vous au sein de vos principautés,
Par vous rendus garants du sort de leurs cités,
Tous, dévoués, seigneur, à vos ordres suprêmes,
Vous serviront, certains de se servir eux-mêmes.
« Il faut, leur ai-je dit, qu'un arrêt solennel
Jusque dans le passé cherche le criminel;
Et la tombe, pour lui cessant d'être sacrée,
Doit rendre à l'échafaud sa dépouille exécrée:
Tout l'ordonne. Le roi, qui vous remet ce soin,
Compte sur votre zèle, et n'aura pas besoin
De rappeler sans cesse à votre vigilance
Que les lois ont leur glaive, ainsi que leur balance.
Sachez punir: ce roi, que vous représentez,
Saura sur vos rigueurs mesurer ses bontés. »

CHARLES.

Dois-je long-temps encor ménager qui m'outrage,
D'insolens plébéiens mendier le suffrage,

Abandonner le soin de mes vastes projets,
Et consumer ma vie à flatter mes sujets?
Un dangereux parti, jaloux de la puissance,
Pour me la dérober n'attend qu'un jour d'absence;
Et, sans cesse livrée à des complots obscurs,
Naples comme un captif me retient dans ses murs.
En quel moment encor?... lorsque ma politique
D'armes et de vaisseaux couvrait l'Adriatique;
Quand, de Paléologue enviant les destins,
J'allais porter la guerre aux murs des Constantins;
Quand, des Grecs révoltés secondant l'hérésie,
Je songeais à m'ouvrir les portes de l'Asie!
Ma sécurité feinte abuse tous les yeux,
Et cette confiance impose aux factieux.
Dès long-temps, tu le sais, une secrète étude
D'un calme simulé m'a donné l'habitude:
Joie et douleur, mon front sait tout dissimuler;
Nul ne m'a vu jamais sourire ni trembler.
Le dirai-je pourtant? Mon ame intimidée
Veut s'affranchir en vain d'une importune idée:
Pourras-tu bien le croire, Adimar? chaque nuit,
De Conradin vivant l'image me poursuit.

ADIMAR.

N'est-il pas tout sanglant tombé dans la mêlée?
N'a-t-on pas reconnu sa tête mutilée?
Il ne doit plus, seigneur, exciter votre effroi:
Il a rejoint Conrad, Frédéric et Mainfroi.

CHARLES.

S'il n'est plus, Adimar, sa mémoire est vivante;
L'empire de son nom malgré moi m'épouvante.
Je ne sais, mais ce nom répété chaque jour,
Mais d'un peuple inconstant l'inviolable amour,
Mais ces proscrits nombreux, dont la troupe hardie,
Cette nuit, vers nos murs apportait l'incendie,
Tout m'étonne à la fois, et semble m'avertir
Que le bruit de sa mort a pu se démentir.
Crois-tu que ses amis auraient, sans espérance,
Montré dans leurs projets cette persévérance?
Non: plus sûrs de sa perte, ils le défendraient moins.
A me les asservir j'emploîrai tous mes soins.
Que de déguisements j'empruntai pour leur plaire!
Tantôt grave, tantôt facile et populaire,
Je les ai ménagés par de nobles égards.
Mesurant mes discours, composant mes regards,
Pour les divers états j'ai pris divers langages:
Brave avec les guerriers, prudent avec les sages,
La même heure m'a vu, politique et soldat,
Assembler un conseil, soutenir un combat.
J'ai su m'envelopper d'un utile mystère,
Affecter les rigueurs du cénobite austère;
Toujours actif, j'ai su multiplier le temps:
Le sommeil à ma vie enlève peu d'instants;
Durant le jour j'observe, ou médite en silence:
J'ai banni loin de moi les jeux et l'indolence,

Ces mimes, ces chanteurs, ces errants troubadours
Dont la foule entretient la mollesse des cours.
Pour mériter le nom de prince légitime,
Pour inspirer l'amour, pour obtenir l'estime,
J'ai tout mis en usage. Eh bien! ces vains essais
De mes sujets ingrats redoublent les excès:
Tout de moi les irrite, et rien ne les apaise;
A leurs cœurs prévenus mon autorité pèse;
Et de ces obstinés les plus séditieux
Sont ceux dont la fureur se déguise le mieux.
L'un d'eux surtout, l'un d'eux m'inquiète et me gêne;
C'est Procida. Je hais sa franchise hautaine,
Son masque de vertu, sa naissance, ses biens,
Son crédit sur les grands et sur les citoyens.
Jadis, non loin du Phare, il gouverna cette île
Qui semble rattacher la Grèce à la Sicile;
Il lui donna des lois, la nomma de son nom:
Dans Salerne illustré, plus d'une fois, dit-on,
Il alla, de Salerne à la cour de Castille,
Du jeune Conradin protéger la famille.
N'importe; il est puissant; il le faut ménager;
D'un imprudent éclat je connais le danger:
Retenons la vengeance, et par des sacrifices
Sachons de qui peut nuire acheter les services.
Quand prononceront-ils?

ADIMAR.

Avant la fin du jour.

SCÈNE II.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR,
UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER.

Seigneur, vos magistrats et les grands de la cour
Ont réclamé l'honneur d'être admis chez leur maître.

CHARLES.

Je les avais mandés : qu'on les laisse paraître.
(A part.)
A des juges vendus nous parlons sans détours;
A d'autres magistrats il faut d'autres discours!
Pour rendre ma vengeance encore plus certaine,
D'un voile plus épais enveloppons ma haine.

SCÈNE III.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR, PROCIDA,
L'OFFICIER, LES GRANDS DE LA COUR, LES
MAGISTRATS DU PEUPLE.

CHARLES.

Grands et nobles seigneurs, dont les noms glorieux
S'unissent avec gloire aux noms de vos aïeux;
Et vous tous, magistrats, gardiens de la patrie!

L'hydre des factions a repris sa furie;
Un renaissant péril attend des soins nouveaux.
J'aurais voulu, tranquille après de longs travaux,
Régner par les bienfaits sur un peuple fidèle;
Ce bonheur m'est ravi : la discorde cruelle
De ses poisons secrets infecte les esprits.
Cette nuit même encore, un ramas de proscrits
Portait dans nos remparts la torche incendiaire;
Et cette nuit pour nous eût été la dernière,
Si des avis certains, prompts à me parvenir,
N'avaient armé mon bras pour frapper et punir.
De ces séditieux les perfides vengeances
Dans Naples, je le sais, ont des intelligences;
A nos coups échappé dans l'ombre de la nuit,
Dans Naples sur nos pas plus d'un s'est introduit.
De plus d'un citoyen la pitié téméraire,
Le dirai-je? au supplice est prête à les soustraire.
Un édit, prévenant ce nouvel attentat,
Menace de la mort qui trahirait l'état.
Je viens de le dicter : que le coupable tremble!

PROCIDA.

Au suprême conseil lorsqu'un roi nous rassemble,
Chacun de nous, pour prix de cet insigne honneur,
Lui doit la vérité : je la dirai, seigneur.
Ne redoutez-vous pas qu'une telle sentence
A de faibles dangers donne trop d'importance?
Que peuvent en effet quelques proscrits épars,

Jetés par leur détresse au sein de nos remparts?
Certes, ces malheureux, sans refuge et sans armes,
Doivent s'enorgueillir d'inspirer tant d'alarmes.
S'ils viennent parmi nous chercher des protecteurs,
Faut-il nous transformer en lâches délateurs?...
Estimez-nous assez pour nous croire incapables
D'oublier nos devoirs, même envers des coupables.
Non : les plus saints devoirs ne seront point trahis :
Les armes à la main servons notre pays,
Et, fidèles aux lois que lui-même a prescrites,
Soyons ses défenseurs, et non ses satellites.

ADIMAR.

Il n'est point, Procida, de faibles ennemis.
Si quelques factieux dans nos murs sont admis,
Plus de repos : leur nombre, augmenté d'heure en heur
S'étendra tout à coup de demeure en demeure.
Avant peu ces ingrats, envahissant nos biens,
De Naples à leur tour seront les citoyens;
Bientôt, foulant aux pieds les droits du diadême,
Ils sauront nous punir de notre pitié même.
Il serait, dites-vous, honteux de les livrer?
Le mépris des devoirs peut seul déshonorer.
Ah! s'il faut raffermir nos ames abattues,

(Il montre des bustes au fond du théâtre.)

De ces mâles Romains contemplons les statues.
De Mars inexorable ils embrassaient l'autel,
Et, détournant les yeux, livraient au coup mortel,

Non des proscrits, rebut des terres étrangères,
Mais leurs concitoyens, mais leurs fils, mais leurs frères.
C'est par les dévoûments sans cesse prodigués
Qu'ils traînaient à leur char les peuples subjugués,
Et que Rome, à jamais revivant après elle,
A conservé le nom de la ville éternelle.

CHARLES.

Aux yeux de Procida ces exemples sont vains;
Ses vertus ne sont pas les vertus des Romains.
Votre voix jusqu'à lui ne peut se faire entendre:
Il paraît occupé d'un intérêt plus tendre.
A le voir protéger ces proscrits malheureux,
D'autres soupçonneraient que déja l'un d'entre eux...
Mais je connais trop bien vos principes austères,
Procida. Toutefois je fais des vœux sincères
Pour que votre pitié, si prompte à s'émouvoir,
N'ait point à s'immoler aux rigueurs du devoir.

PROCIDA.

Heureux, seigneur, qui sait les accorder sans cesse,
Qui, libre sans révolte, et soumis sans bassesse,
Pour les droits de l'honneur a toujours combattu,
Et croit servir son prince en servant la vertu!

CHARLES.

A la rébellion touche l'indépendance.
Je vous ai vu souvent, malgré votre prudence,
Trahir vos vœux secrets par un trouble soudain,
Et changer de couleur au nom de Conradin.

PROCIDA.

Permettez les regrets que son malheur inspire;
Les morts ne viennent pas réclamer un empire.

CHARLES.

L'accusé semble en vain absous par le trépas;
Avec le criminel le crime ne meurt pas:
Des princes factieux trop souvent les images
D'un vulgaire crédule usurpent les hommages,
Et provoquent dans l'ombre à des combats nouveaux
Les partis ralliés autour de leurs tombeaux:
De là les feux couverts des discordes civiles,
Les longs déchirements des états et des villes,
Les attentats sans nombre et les malheurs sans fin...
Parler de ces fléaux, c'est nommer Conradin.
Son nom, signal affreux de toutes nos misères,
Est devenu l'horreur des veuves et des mères.
Peut-être parmi vous des pères désolés
Pleurent encor leurs fils pour sa cause immolés.
Milan, Noto, Mazare, et Pavie, et Vérone,
L'ont vu, pour m'arracher la vie et la couronne,
Mendier des soldats, des armes, des vaisseaux,
Des princes abusés se former des vassaux,
Et, fougueux conducteur d'une horde en furie,
Descendre tout armé des monts de Ligurie.
Faut-il vous dénombrer ses crimes impunis:
Les peuples de Sicile à ses Germains unis;
Ses drapeaux arborés sur chaque citadelle,

Et la seule Palerme à ma cause fidèle;
Les proscrits de Tunis par ses soins rappelés,
Et non loin de Gibel sous ses lois rassemblés;
Les habitants de Pise, à sa voix trop dociles,
Couvrant de pavillons les mers des Deux-Siciles;
Les remparts de Mola jonchés de nos débris,
De Syracuse en deuil les coteaux appauvris;
Et les feux, déchaînés sur ma flotte en ruine,
Éclairant le rivage et le port de Messine?
Ne vous indignez pas : tant d'odieux succès
N'étaient de ses fureurs que les faibles essais;
Il porta bien plus loin l'audace et la licence :
Pour lui de tels forfaits sont encor l'innocence.
L'impie osa planter au pied du Vatican
La lance castillane et l'étendard toscan;
Il osa, du pontife insultant les domaines,
Traverser en brigand les campagnes romaines.
Vainement dans Viterbe, en des jours révérés (1),
Clément le dévouait à ses foudres sacrés,
Et de ce front marqué du sceau de l'anathême
Arrachait de Sion le pieux diadême (2);
Dans Rome, de l'église égorgeant les soutiens,
Il guidait l'infidèle aux temples des chrétiens,

(1) Les fêtes de Pâques.

(2) Conradin avait le titre de roi de Jérusalem.

Des profanations étalait le spectacle,
Et dotait ses soldats de l'or du tabernacle.
Ce n'était point assez. Dans un vil sénateur
Il lui restait encore un digne protecteur.
Il vint nous attaquer sur ce beau territoire :
Le nombre était pour lui, pour nous fut la victoire.
De ses soldats sans doute il partagea le sort;
Enfin je respirais sur la foi de sa mort :
Mais son nom lui survit; mais avec son fantôme
La désolation rentre dans ce royaume.
Il fallait que, chargé d'un reproche éternel,
Il fût, même au cercueil, encore criminel!
Qu'une peine tardive enfin soit ordonnée;
Qu'une vaine effigie, aux bourreaux condamnée,
Livre au public affront l'aspect de Conradin;
Et que, l'abandonnant à son fatal destin,
Cette foule, à son joug trop long-temps asservie,
Rende à sa mort l'horreur que méritait sa vie!

PROCIDA.

Les juges dans ces murs viennent d'être appelés.
Un zèle prévoyant les a renouvelés :
Rien ne peut altérer leur équité suprême.
Adimar les connaît; j'en appelle à lui-même.

ADIMAR.

Leur pays, Procida, les connaît mieux que moi.
En daignant les nommer, la sagesse du roi,
D'une foule, déja par ses malheurs troublée,

A voulu prévenir l'orageuse assemblée ;
Son choix, sans intérêt, comme sans passion,
A sauvé les abus de la prévention.
La balance du peuple est souvent indécise :
Mille séditieux, abusant sa franchise,
Vils flatteurs, dans son sein cherchent des partisans ;
Et, comme le monarque, il a ses courtisans.
Ces juges, convoqués du fond de nos provinces,
Ne se sont point vendus aux querelles des princes ;
De la seule équité reconnaissant les lois,
A la publique estime ils ont acquis des droits
Que devrait respecter celui qui m'interroge ;
Et le choix du monarque est déja leur éloge.

CHARLES.

S'il s'élève une voix prête à les accuser,
Il en est temps encore, il les faut récuser.

PROCIDA.

Les récuser, seigneur ! je suis loin d'y prétendre.
De leurs vertus sans doute on peut beaucoup attendre,
Je m'en tiens convaincu : pardonnez seulement
Si j'ose témoigner un peu d'étonnement
De voir un tribunal poursuivre une ombre vaine
Au-delà de ce terme où s'arrête la haine.
Sommes-nous sur les bords où l'Égypte autrefois
Citait, pour les juger, les mânes de ses rois?
Ah ! s'il en est ainsi, Naples doit, d'âge en âge,
De cette austère loi perpétuer l'usage.

CHARLES.

Il suffit... Magistrats, vous m'avez entendu.
Que l'édit, par vos soins, dans Naples répandu,
Apprenne aux habitants, effrayés du supplice,
(Regardant Procida.)
Que plaindre un criminel, c'est être son complice.

SCÈNE IV.

PROCIDA, seul.

Je vois tous les périls sur moi se rassembler.
Mais ce n'est pas encor ce qui me fait trembler.
O jugement inique! ô sentence inhumaine!
Affreuse invention de vengeance et de haine!
S'ils savaient... Ah! fuyons de cette horrible cour;
Allons chercher la paix dans un autre séjour,
Et retrouver enfin, sous mon toit solitaire,
Ma fille, si long-temps mon seul bien sur la terre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA, CONRADIN.

(Ils sortent ensemble d'un pavillon tenant au palais.)

PROCIDA.

O mon roi légitime! ô mon souverain maître!

CONRADIN.

Nommez-moi votre ami, votre fils! je veux l'être,
Je le serai toujours. Mais rassurez mon cœur :
Ernance...

PROCIDA.

Partageant ma constante douleur,
Dans sa seule tristesse elle trouve des charmes;
Votre nom prononcé renouvelle ses larmes.

CONRADIN.

Ernance, le croirai-je! a pu me regretter!
Le sort s'est donc lassé de me persécuter.

PROCIDA.

Hélas! plus que jamais il vous poursuit encore.
La longue inimitié du tyran que j'abhorre
Par des crimes nouveaux songe à se déclarer.

CONRADIN.

De ses jours odieux j'allais me délivrer.
Sans les aveux secrets d'un perfide transfuge,
Je régnerais aux murs où je cherche un refuge.
Que de travaux perdus, depuis le jour fatal
Où cinq mille guerriers, vengeurs du nom royal,
Arrivés avec moi des cités de l'Abruzze,
Furent vers Aquila terrassés par la ruse!
Les intrépides chefs, les soldats valeureux,
Tout périt, tout : et moi, cent fois plus malheureux,
Sous des monceaux de morts enseveli moi-même,
Je crus enfin toucher à mon heure suprême.
Il me fallut, sanglant, défiguré, meurtri,
Demeurer jusqu'au soir sous ce hideux abri.
Plus pâle que les morts qui couvraient mon passage,
J'en sortis dès que l'ombre eut noirci le rivage,
Et me retrouvai seul sur un sauvage bord.
Protégé seulement par le bruit de ma mort,
Interrogeant de près les discordes civiles,
Revêtu de lambeaux, j'ai traversé les villes.
J'ai subi les refus, j'ai supporté l'affront;
La pitié dédaigneuse a fait rougir mon front :
Tous les maux à la fois me déclaraient la guerre;

Et d'exil en exil je parcourais la terre.
Sans espoir, sans secours, sans vengeance surtout,
Je pris le jour en haine et la vie en dégoût :
J'allais m'en délivrer... Mais d'une mère en larmes
Le triste isolement et les longues alarmes,
Mais ses vœux pour un fils si long-temps attendu
Retinrent dans ma main le poignard suspendu.
Bientôt je retrouvai sur la rive étrangère
Ces Germains qui juraient par l'ombre de mon père.
Je sentis dès l'instant mes vœux encouragés.
Un faux nom, cette voix et ces traits si changés,
Que même Procida ne pouvait reconnaître,
Tout cachait à leurs yeux l'héritier de leur maître.
De nos malheurs présents, de ceux de l'avenir,
Je me plaisais surtout à les entretenir :
Et quand ils se troublaient, sur leur ame attendrie
J'essayais quelquefois le saint nom de patrie,
Celui de mes aïeux, le mien... Un jour enfin,
Ils me dirent : « Partons! » et, suivant mon destin,
De Naples avec moi prirent soudain la route :
Hélas! qui m'aurait vu m'eût pris plutôt sans doute
Pour un chef d'assassins, fléau du voyageur,
Que pour un roi banni de qui le bras vengeur
S'apprête à ressaisir sa couronne usurpée,
Et qui remet sa vie au destin de l'épée.
Errant la nuit, le jour dans les bois retranchés,
Loin des regards humains nous nous tenions cachés.

A la brute parfois disputant son repaire,
Nourris de mets grossiers arrachés à la terre,
Le seul espoir de vaincre encourageait nos pas :
Notre espoir fut trahi. De Naples sans soldats
On disait qu'à nos vœux l'enceinte était ouverte ;
Ce récit mensonger décida notre perte.
Une troupe inquiète avait gardé les murs ;
La mort nous attendait dans leurs détours obscurs.
Dès lors on n'entendit au milieu des ténèbres
Que des cris d'épouvante et des sanglots funèbres :
Et moi, si près de vous et si près du trépas,
J'ai voulu vous revoir, vous presser dans mes bras,
Et, prêt à terminer mes jours et ma misère,
Une dernière fois vous appeler mon père.

(Ils se tiennent quelque temps embrassés.)

PROCIDA.

Charles plus que jamais nous menace aujourd'hui :
Sachons qui doit périr ou de nous ou de lui.

CONRADIN.

Nous le saurons dans peu. Mais d'une longue absence
Il me tarde...

PROCIDA.

Bientôt vous reverrez Ernance.

CONRADIN.

Surtout ne craignez pas que mon cœur affaibli
Laisse tomber la gloire en un honteux oubli.
L'amour sera pour moi l'aiguillon du courage.

Mes valeureux Saxons survivent au naufrage,
Peu nombreux, il est vrai; n'importe! des soldats
Il faut compter les cœurs encor plus que les bras.
Aimé d'Ernance, aidé de votre noble zèle,
Que ne ferai-je pas? Je combattrai pour elle.

PROCIDA.

Vers l'asyle voisin retournez un instant;
Je cours la préparer au bonheur qui l'attend.
Elle vient : hâtez-vous.

SCÈNE II.

PROCIDA, ERNANCE.

ERNANCE.

O terreur imprévue!
Quel est-il ce soldat qui se cache à ma vue?
Il n'en faut plus douter, c'est un de nos proscrits
Qui cherchent un refuge il n'importe à quel prix;
Qui, d'eux seuls occupés, et trop heureux de vivre,
Exposent à la mort celui qui les délivre.
Quoi! pour un inconnu courir l'affreux danger...!

PROCIDA.

Aucun infortuné ne nous est étranger.
Si je sauve un proscrit, je puis l'être moi-même.
Dis, voudrais-tu qu'alors une prudence extrême
Me repoussât du seuil de l'hospitalité?

Qui, dans ces jours de trouble et de calamité,
Ne doit offrir, tandis qu'il en est encor maître,
Des bienfaits que demain il recevra peut-être!

ERNANCE.

N'accusez pas mon cœur : il a trop bien appris
A plaindre, à déplorer le destin des proscrits.
Mon père, il en fut un... Son image adorée
Sera toujours présente à mon ame ulcérée;
Vous savez que de pleurs pour lui j'ai répandus!
Je l'attendis long-temps... mais je ne l'attends plus!

PROCIDA.

S'il respirait encore, et si de ville en ville
Poursuivi, fugitif, il cherchait un asile!
Si chacun lui disait : « Vous espérez en vain;
Une sévère loi me défend d'être humain! »

ERNANCE.

Je sens trop la pitié que le malheur inspire;
Mais la nature encore a sur moi plus d'empire.
Pour Ernance vos jours sont le plus grand des biens.

PROCIDA.

Mais, ma fille, il en est de plus chers que les miens.

ERNANCE.

Non pas pour moi, mon père. Ah! c'est vous seul que j'aim
Mon cœur vous préférait à Conradin lui-même.
Ce cœur, dites-le-moi, peut-il se partager
Entre les jours d'un père et ceux d'un étranger,
D'un soldat inconnu?...

PROCIDA.

Qui peut cesser de l'être.
Son nom n'est point vulgaire; il me l'a fait connaître.

ERNANCE.

Ce nom?...

PROCIDA.

Tu le saurais sans ton excès d'effroi.
Tu l'apprendras de lui, ma fille, et non de moi.

ERNANCE.

D'une juste terreur pouvais-je me défendre?
Des fureurs d'un tyran vous devez tout attendre.
Qui sait s'il n'a point fait, par un art ténébreux,
Proclamer à dessein cet édit rigoureux,
Afin de provoquer la désobéissance
De ceux qui, comme vous, affrontent sa puissance?
Mais ne pourrions-nous point par d'utiles secours
Éloigner ce proscrit en veillant sur ses jours?
Il est vers les remparts une route secrète,
Et vos amis sauraient protéger sa retraite.
A l'austère devoir nous aurions satisfait.
Un bienfait sans péril est toujours un bienfait.

PROCIDA.

Quoi! ma fille, tu veux qu'il me fasse l'injure
D'aller chercher ailleurs une enceinte plus sûre;
Qu'il dise : « Procida, timide, irrésolu,
Aurait pu me sauver; il ne l'a pas voulu! »

ERNANCE.

Je réponds de son sort si vous hâtez sa fuite.
Mais de nos oppresseurs s'il attend la poursuite,
C'en est fait; tout son sang coule dès aujourd'hui :
Vous le perdez, seigneur : et vous-même avec lui.
Si votre effort est grand, mes craintes sont plus grandes.

PROCIDA.

Hélas! si tu savais ce que tu me demandes!

ERNANCE.

O mon père, à genoux faut-il vous implorer?

PROCIDA.

Sois satisfaite enfin : je vais te le livrer.

ERNANCE.

A quoi m'obligez-vous?

SCÈNE III.

ERNANCE, *seule.*

Il ne veut pas m'entendre.
Mais quel trouble soudain, quel intérêt si tendre
M'inspire l'inconnu que je voulais bannir!
Je tremble de le voir et de l'entretenir.
Sans doute qu'au récit d'une longue misère
Il va me rappeler une image bien chère.
S'il est noble et vaillant, mais triste et sans espoir,
Malheureux Conradin! je croirai te revoir.

SCÈNE IV.

ERNANCE, CONRADIN, PROCIDA.

CONRADIN, à part.

Mon nom n'est point encore effacé de son ame!

PROCIDA, à Ernance.

Tiens, voilà l'inconnu que ta frayeur réclame.

ERNANCE.

Ciel! Conradin!... Mon père, est-ce lui que je vois?
Je crains de m'abuser.

CONRADIN.

Reconnaissez sa voix:
C'est lui, c'est Conradin, c'est un ami fidèle,
Qui vécut pour Ernance, et qui mourrait pour elle.

ERNANCE.

Je sens fléchir mes pas et défaillir mon cœur.
J'ai supporté les maux, je succombe au bonheur.
(A Procida.) (Après un instant.)
Soutenez-moi... Je sens ma force ranimée.
Je puis jouir enfin du charme d'être aimée.
Oh! quel prodige heureux vous rend à nos transports,
Cher prince?

CONRADIN.

Des malheurs, de stériles efforts.
Mais est-il un revers que ce moment n'efface?

ERNANCE.

Et j'allais vous livrer au coup qui vous menace!
Tremblante pour mon père...

CONRADIN.

Eh quoi! qu'avez-vous dit?
Ses jours sont exposés?...

ERNANCE.

Aux rigueurs d'un édit:
Qui sauve un fugitif au supplice s'apprête.

PROCIDA.

Je ne le cache plus, le glaive est sur ma tête;
Je le brave.

CONRADIN.

Grand Dieu!

PROCIDA.

Qui peut vous étonner?

CONRADIN.

Et j'étais revenu pour vous assassiner!
Procida, sous ces murs nous sommes seuls: personne
Au sein de ce palais encor ne me soupçonne:
Et mon déguisement abuse les regards.
Il faut nous séparer: embrassons-nous; je pars.
Adieu, mon père! Ernance, adieu...

PROCIDA.

Qu'osez-vous dire?
Restez...

CONRADIN.

Non ; pour vous perdre un instant peut suffire.
Adieu.

PROCIDA.

Restez. Sur vous mes droits sont absolus;
Votre sort désormais ne vous appartient plus.
Vous n'accomplirez pas votre dessein funeste;
C'est le ciel, c'est l'honneur, c'est vous que j'en atteste.
Je le répète encor, votre vie est à moi.
Permettez qu'à genoux je commande à mon roi.

CONRADIN.

Non, non, c'est à moi seul de mourir.

PROCIDA.

Il faut vivre;
Il faut qu'un coup hardi vous venge et nous délivre.
J'ai des amis : le peuple à nos vœux doit s'unir;
Le peuple, armé déja pour votre souvenir,
S'armera pour vous-même, et dès demain peut-être
Les murs où nous vivons auront changé de maître.

ERNANCE.

Le sort ne peut-il pas trahir votre valeur?
Trop souvent la vengeance est un nouveau malheur.
Ah! plutôt regagnons une rive plus chère:
Dans cette belle Asie où repose ma mère,
Cherchons, loin des humains, un modeste réduit
Où d'effrayants réveils ne troublent point la nuit,
Où je n'entendrai plus ni le fracas des armes,

Ni le nocturne airain qui tinte les alarmes....
Comme si désormais dans leurs vœux furibonds
Les jours pour les combats n'étaient pas assez longs!
Élisabeth respire... allons vivre auprès d'elle :
Si je ne revois pas la cendre maternelle,
Je verrai votre mère et chérirai ses lois.
Pour prix de mon amour, peut-être quelquefois,
Oubliant les grandeurs d'une auguste famille,
Elle m'appellera du doux nom de sa fille.

CONRADIN.

Vous l'êtes.

ERNANCE.

Pardonnez mes refus obstinés.
Mais pour moi de tels nœuds ne sont pas destinés.

CONRADIN.

Trop long-temps vos refus à ma persévérance
Ont opposé des rangs la vaine différence.
Jadis à votre main lorsque ma main s'offrit,
J'étais prince; en ce jour je ne suis qu'un proscrit.
Eh! que dis-je? Entre vous et la tige royale
Les revers ont assez rapproché l'intervalle;
Et votre cœur encor serait trop généreux
D'accepter pour époux Conradin malheureux.

ERNANCE.

Par ce noble détour, ainsi votre tendresse
Pour m'élever à vous jusques à moi s'abaisse :
Mais le devoir m'impose une sévère loi;

Conradin détrôné sera toujours mon roi.

CONRADIN.

J'entends. Ce vain respect sert de voile à la crainte.
Expliquez-vous, Ernance, et parlez sans contrainte;
Dites que vous tremblez (j'en serais peu surpris)
D'associer vos jours à des jours mis à prix;
Dites que, redoutant ma tendresse importune,
Vous n'osez faire un pacte avec mon infortune,
Que vous m'abandonnez à l'horreur de mon sort,
Et que mon seul espoir est l'espoir de la mort.

PROCIDA.

Vous la calomniez, prince; daignez m'en croire:
Sa vertu dans son cœur combat pour votre gloire;
Un inégal hymen a de tristes retours:
Eh! qui peut en aimant jurer d'aimer toujours!
Sur un front moins obscur posez le diadême.
Vous devez cet effort à l'empire, à vous-même,
Tout l'exige; et déja, reconnaissant vos droits,
L'Orient vous réserve une fille des rois.

CONRADIN.

Les rois peuvent garder leur auguste héritière.
Seule Ernance remplit mon ame tout entière:
Depuis cinq ans d'absence, en mon adversité
Son image me suit et ne m'a point quitté.
A toute heure, en tous lieux, présente à ma mémoire,
Ernance m'occupait encor plus que ma gloire.
Me rapprocher d'Ernance; heureux entre elle et vous,

Porter avec orgueil le nom de son époux ;
Reconquérir mes droits, et monter avec elle
Les marches de ce trône où sa vertu l'appelle...
C'étaient là tous mes vœux ! je perds tout en un jour :
La gloire et l'amitié, la fortune et l'amour,
Tout fuit, tout m'abandonne, et tout me désespère.

PROCIDA.

J'ai pour vous, je le sens, la tendresse d'un père ;
Oui, malgré mes refus cet hymen, j'en conviens,
S'il eût charmé vos jours eût embelli les miens :
Mais aussi j'aurais vu, prompt à me méconnaître,
Ce peuple m'accuser d'avoir séduit mon maître,
Et de l'avoir servi dans le coupable espoir
De lui faire oublier son rang et son devoir.
Eh ! dites-moi, comment attendre quelques charmes
D'un hymen commencé dans le sang et les larmes ?
Où prononcerez-vous vos serments immortels ?
La mort seule en nos murs garde encor des autels.

CONRADIN.

Nous les répéterons dans un temps plus prospère
Ces serments prononcés devant le front d'un père !
Le ciel, qui nous entend, promet de les bénir.
Confirmez sa promesse en daignant nous unir.

PROCIDA, *joignant la main d'Ernance à celle de Conradin.*

Eh bien ! soyez mon fils. — Élisabeth, pardonne !
C'est l'ami qui me prie, et le roi qui m'ordonne...
Voici ta fille. Au moins, humble dans sa grandeur,

Tu trouveras en elle un cœur selon ton cœur.
Ma fille, de ton rang contemple la noblesse,
Et bannis désormais une indigne faiblesse.
N'oppose point tes pleurs aux desseins d'un époux.
Fais plus : quand les dangers l'appelleront aux coups,
Donne-lui son épée, enflamme son courage,
Et jouis des exploits qui seront ton ouvrage.
Sans être reine encor songe dès à présent
Qu'un futur diadême est un fardeau pesant.
En nos jours de malheur aux périls éprouvée,
Apprends à quels devoirs le sort t'a réservée.
Et toi, ciel protecteur, daigne veiller sur nous;
Épargne l'infortune à ces jeunes époux;
Que pour eux les destins devenus plus propices
N'osent briser des nœuds formés sous tes auspices.

CONRADIN.

Mon père, vous verrez tous vos vœux s'accomplir.
Perfide usurpateur ! c'est à toi de pâlir.
Je n'ai plus seulement un trône à te reprendre,
J'ai mon père à sauver, mon épouse à défendre.

PROCIDA.

Mes appuis sont nombreux. Par de nouveaux liens
J'enchaîne à nos projets ces fiers Siciliens,
Comme vous, indignés contre la tyrannie.
De leurs chefs en ces lieux l'élite réunie
Devant vous avant peu doit venir prononcer
Les serments qu'à votre ombre ils croyaient adresser.

Jugez de leurs transports en vous voyant paraître.
A peine leurs regards sauront vous reconnaître,
Et vous pourrez jouir, parmi nous confondu,
De ce pur dévoûment, qui vous est si bien dû!

CONRADIN.

De vos soins paternels mon ame est attendrie.
Que de biens obtenus ! une épouse chérie,
Un père, des amis, et d'utiles secours...
Mes malheurs seraient-ils au terme de leur cours?
Un moment a changé toute ma destinée.
Il semble que déja notre heureux hyménée
Ait pénétré mon cœur de sentiments nouveaux ;
Il semble que ce jour doive finir mes maux.

PROCIDA.

Nos braves conjurés paraîtront dans une heure.
Venez en attendant, au fond de ma demeure,
Goûter quelque repos sous ce toit isolé
Où pour vous si long-temps nos larmes ont coulé!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA, CONRADIN.

PROCIDA.

Ils ne tarderont pas. O mon maître! ô mon fils!
Verrai-je après dix ans mes vœux enfin remplis?
Après dix ans, passés au fond de la Castille
A servir, à sauver votre auguste famille,
Après tant de combats pour elle soutenus,
D'ennemis renversés, de complots prévenus,
De chances tour à tour funestes ou propices,
De périlleux projets, d'onéreux sacrifices,
De ma persévérance obtiendrai-je le prix?
O mânes de mes rois, mânes chers et proscrits!
Le sort me garde-t-il ce bonheur en partage
De rendre à votre fils son illustre héritage?
Quand pourra cette épée, au gré de mes souhaits,
Précipiter du trône un tyran que je hais,

En délivrer nos murs et l'Italie entière,
Dût-il frapper en moi sa victime dernière!

CONRADIN.

Arrêtez, Procida : j'accepte vos secours,
Mais ne veux point du trône aux dépens de vos jours :
Que le père d'Ernance avant tout se souvienne
Qu'en dévouant sa vie il expose la mienne.

PROCIDA.

Tout mon sang...

CONRADIN.

Est-ce ainsi que vous me rassurez?
Mais on vient.

PROCIDA.

Ce sont eux.

SCÈNE II.

PROCIDA, CONRADIN, LES CONJURÉS.

PROCIDA.

Fidèles conjurés,
Non sans un juste orgueil près de moi je rallie
Ces héros dont les noms remplissent l'Italie,
Dont les bras pour l'honneur ont souvent combattu,
Princes par la naissance, et rois par la vertu :
Vous que Mainfroi mourant invoqua pour sa fille,
Magnanime Henri, l'espoir de la Castille;

Vous, courageux Raymond, notre plus ferme appui,
Qui, blessé pour Conrad, vouliez mourir pour lui;
Vous qui par les bienfaits régnez sur votre Flandre,
Ennemi du tyran dont vous fûtes le gendre,
Brave Robert; vous tous, honorables amis,
Qui tiendrez plus encore que vous n'avez promis!

ROBERT DE FLANDRE, bas, à Procida.

Devant cet étranger peut-on parler sans feindre?

PROCIDA.

Parlez: ce n'est pas lui, croyez-moi, qu'il faut craindre;
Au sort de Conradin attaché dès long-temps...

ROBERT DE FLANDRE.

Je vous en crois. Amis, profitons des instants.
Vous savez qu'un conseil odieux et perfide,
Au-delà du trépas exerçant l'homicide,
Doit d'un sanglant arrêt frapper dès aujourd'hui
Conradin, ou du moins ce qui reste de lui,
Et, contre ses vertus proférant l'anathême,
Déshonorer son nom à défaut de lui-même.
L'arrêt n'est pas encor hautement prononcé,
Et déja l'échafaud dans nos murs est dressé;
Oui, l'échafaud. C'est là que d'une image vaine
Les tourments simulés réjouiront ta haine,
Lâche oppresseur! mais crains que ce plaisir cruel
Ne soit interrompu par un coup plus réel,
Et que ta tête enfin n'aille, de sang rougie,
De l'héritier des rois remplacer l'effigie!

HENRI DE CASTILLE.

Ah ! pourquoi Conradin n'est-il point parmi nous ?
Ses regards et sa voix affermiraient nos coups.
Peut-être son aspect de cette multitude
Parviendrait à fixer l'aveugle inquiétude :
Rien peut-il en effet égaler, dites-moi,
Les transports d'un bon peuple au retour d'un bon roi ?
Conrad, Élisabeth, dès sa plus tendre enfance
M'avaient d'un fils aimé confié la défense.
Long-temps sans le revoir j'ai combattu pour lui :
De ses traits loin de moi le souvenir a fui,
Et mes yeux vainement les voudraient reconnaître ;
Mais je me ressouviens qu'il est toujours mon maître.
De ses nobles malheurs je le vois couronné,
Et jamais dans mon cœur il ne fut détrôné.
S'il n'est plus, Conradin se survit dans sa gloire :
Sur vous comme sur moi règne encor sa mémoire.
Armons pour elle ; armons pour un prince chéri :
Nous ne souffrirons pas que son nom soit flétri ;
Et nos bras, élevant un autel à sa cendre,
Sauront mieux le venger qu'ils n'ont su le défendre.

RAYMOND.

Il faut faire encor plus. C'est peu de le venger ;
On insulte son ombre, il la faut protéger.
Ne laissons point au peuple une fâcheuse image ;
Démentons l'imposture, et prévenons l'outrage.
Ne croyons pas ici prodiguer nos efforts

Pour un fantôme vain, errant parmi les morts:
De Conradin vivant croyons servir la cause;
Croyons qu'en souverain de nos bras il dispose,
Qu'il nous voit, nous entend, et combat avec nous.
Comme s'il existait, jurons, jurons-lui tous
De vivre, de mourir, pour ses droits qu'on opprime;
De garder notre hommage au maître légitime,
De l'honorer toujours, de l'aimer constamment:
Une main sur l'épée, adoptez mon serment;
Il nous suffit. Et toi que défendront nos armes,
O prince, que cinq ans ont réclamé nos larmes,
Reparais. Que ta vue enflamme tous les cœurs;
Ordonne-nous de vaincre, et nous serons vainqueurs.
Procida, c'est à vous que notre vœu s'adresse.
Offrez à Conradin cette sainte promesse,
Vous de qui la valeur l'a si bien défendu.
Que son ombre...

PROCIDA.

Il respire; il a tout entendu.
Le voici.

ROBERT DE FLANDRE.

Qui de nous l'aurait pu reconnaître?
Qui l'attendait?

HENRI DE CASTILLE.

Tombons aux pieds de notre maître.

CONRADIN.

Non, laissez-moi plutôt vous serrer sur mon cœur.

Ah! de pareils amis font bénir le malheur.

RAYMOND.

Le malheur a cessé, vous en êtes le gage.
Je ne m'étonne plus si, frappé d'un présage
Que nul effort humain n'aurait su démentir,
A vous croire au tombeau je n'ai pu consentir.
Vous vivez en effet. Que le tyran pâlisse,
Et que notre serment dès ce jour s'accomplisse!

CONRADIN.

Modérez vos transports. Conradin ne veut pas
Au prix de votre sang racheter ses états;
Retenez les excès d'un zèle téméraire :
Puis-je perdre un de vous que je ne perde un frère?
Est-ce à moi d'imiter l'odieux conquérant
Qui court, le front tranquille et l'œil indifférent,
Des chefs et des soldats sacrifier l'élite,
Pour avancer d'un jour le succès qu'il médite?
Suspendons, s'il le faut, mais assurons nos coups.
J'ai des amis encore. Ils sont dignes de vous,
Ces valeureux Saxons, ces proscrits volontaires,
De la tige des rois soutiens héréditaires.
Ils m'attendent, cachés sous l'abri des remparts.

PROCIDA.

Surtout n'oublions pas qu'à travers les hasards
La valeur doit toujours marcher disciplinée.
J'ai médité déja l'ordre de la journée.
Sans doute Conradin en déciderait mieux;

Mais de retour à peine, étranger dans ces lieux,
Il pourrait rencontrer quelque embûche funeste.
J'ai formé le projet : de lui dépend le reste.
L'odieux échafaud sur la place dressé
Par mes ordres secrets tombera renversé :
Tel sera le signal. Des confins de la ville,
Robert amènera nos braves de Sicile;
Vous, Henri, secondé par vos fiers Castillans,
Vous soutiendrez le choc des premiers assaillants :
Et, tandis que Raymond guidera les cohortes
Qui de la citadelle occuperont les portes,
Les fidèles barons dispersés dans nos murs
Sortiront à ma voix de leurs palais obscurs;
Et sur leurs cheveux blancs flotteront rassemblées
Ces bannières de gloire ainsi qu'eux mutilées.
Je leur présenterai devant le peuple entier
De Conrad au cercueil le vivant héritier;
Et si quelque parti contre nous se soulève,
Conradin, repoussant le glaive par le glaive,
Ira de ses proscrits rallumer la valeur.
C'est peu. J'ai tout prévu, jusqu'au dernier malheur:
Pour prévenir les maux, prévenons les alarmes :
Un instant peut trahir la fortune des armes.
S'il est ainsi, veillons au destin le plus cher :
Ralliez nos soldats vers les bords de la mer,
Dignes amis; et, là du moins, qu'à leur détresse
Des vaisseaux tout armés servant de forteresse,

Soutiennent les efforts d'ennemis trop nombreux,
Ou portent Conradin sur des bords plus heureux.

CONRADIN.

Détournons loin de nous cette fatale image.
Parlons de triompher : j'accepte le présage.
Ne tardons plus, marchons.

RAYMOND.

Qui nous conduira ?

ROBERT DE FLANDRE.

Moi.

CONRADIN.

Où nous rassemblons-nous?

PROCIDA.

Sous les murs du beffroi.

CONRADIN.

Quels mots dans le combat rallîront nos bannières ?

PROCIDA.

Souabe, chevaliers! c'est le cri de vos pères.
Partez. Je suis vos pas.

SCÈNE III.

PROCIDA, seul.

Dieu puissant, conduis-les.
Avant de m'éloigner des murs de ce palais,
Comment annoncerai-je à mon Ernance en larmes

Que je vais partager le destin de leurs armes?
Il le faut. Je ne puis partir sans la revoir.
Essayons de lui rendre et la force et l'espoir;
Et, s'il est vrai qu'un jour le trône la réclame,
Aux vertus d'une reine accoutumons son ame.

SCÈNE IV.

PROCIDA, UN GARDE DU PALAIS.

LE GARDE.

Adimar se présente, et de la part du roi
Vous demande, seigneur.

PROCIDA.

Qu'il entre.

SCÈNE V.

PROCIDA, ADIMAR.

PROCIDA.

Auprès de moi
Quel si grand intérêt vous amène?

ADIMAR.

Le vôtre.

PROCIDA.

Le mien! Je l'avoûrai, j'en soupçonnais un autre.

ADIMAR.

Par vos préventions vous laissant asservir,
Réservez-vous l'offense à qui vient vous servir ?

PROCIDA.

Vous, me servir !

ADIMAR.

Du roi je ne suis qu'interprète.
Vous avez au malheur ouvert une retraite,
On le dit, et le roi vient d'en être informé.
Mais il sait que l'édit n'était point proclamé,
Et que votre pitié, dès lors moins criminelle,
N'annonçait point en vous les desseins d'un rebelle.
Il ne demande pas les jours de ce proscrit.
Mais qu'il parte à l'instant : c'est tout ce qu'il prescrit.
Sa loi, convenez-en, n'est pas trop rigoureuse.

PROCIDA.

Certes ! je reconnais sa bonté généreuse :
De l'en remercier veuillez prendre le soin.
Qu'il sache que pourtant je n'en ai pas besoin ;
Que si d'un opprimé j'adoptais l'infortune,
Je saurais avec lui faire cause commune,
Et qu'on ne verrait pas mon faible dévoûment
Avec l'autorité transiger lâchement.

ADIMAR.

Et vous ne craignez pas... ?

PROCIDA.

Je connais peu la crainte.

Je me suis déclaré sans aucune contrainte;
J'ai devant le roi même attaqué son édit;
Il me paraît injuste, odieux : je l'ai dit;
Je le soutiens.

ADIMAR.

Ainsi vous avouez sans feindre
Que l'ayant réprouvé vous auriez pu l'enfreindre.

PROCIDA.

Qui m'interroge ici d'Adimar ou du roi?

ADIMAR.

J'interroge en son nom.

PROCIDA.

Digne et nouvel emploi!
Vous ne vous bornez plus à soudoyer des juges,
A tromper les esprits par de vils subterfuges :
Artisan de forfaits, perfide délateur,
Il vous manquait encor le nom d'inquisiteur.

ADIMAR.

Procida! plus long-temps pensez-vous que j'endure...?

PROCIDA.

Vous devez être fait au mépris, à l'injure.
Au complaisant d'un roi sied mal tant de fierté.

ADIMAR.

Je saurai te punir de ta témérité.
Soldats, paraissez tous, et visitez sur l'heure
Du traître Procida la suspecte demeure.

PROCIDA.

Arrêtez! Je défends qu'on attente à mes droits.
Malheur à qui de vous, au mépris de nos lois,
Tenterait de franchir un seuil inviolable!
Tout asile est sacré. Suis-je en effet coupable?
Qu'on me juge. Du moins n'aurai-je pas souffert
Qu'au satellite armé mon palais soit ouvert.
Charles n'a point permis semblable violence.

ADIMAR.

Soldats, obéissez.

PROCIDA.

Au premier qui s'avance
La mort!

SCÈNE VI.

PROCIDA, ADIMAR, ERNANCE.

ERNANCE.

C'est moi, soldats, c'est moi qu'il faut punir;
Moi seule en ce palais j'ai voulu retenir
Le malheureux banni, source de nos misères.

ADIMAR.

Je vous prends à témoin de ses aveux sincères,
Soldats, vous l'entendez.

ERNANCE.

Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit?

En croyant vous servir ma bouche vous trahit.
Mon père, mon époux, je perds tout ce que j'aime...
Mais je saurai tous deux vous venger sur moi-même.

PROCIDA.

Tu n'as que d'un instant prévenu mon dessein;
J'étais las de porter ce secret dans mon sein.
Oui. J'ai d'un malheureux assuré la retraite;
J'ai prodigué mes soins pour sa fuite secrète;
Il est parti. Tu vois que j'ai pu t'affronter;
Tu vois qu'à tes efforts quand j'osais résister,
Je n'étais animé que du ferme courage
Qui réprime l'audace et repousse l'outrage.
Charles sera content. Porte-lui mon aveu.
Du sort de ces bannis il s'inquiète peu :
Tout ce que réclamait sa furie implacable,
C'était l'occasion de me trouver coupable.
Je le suis : qu'il triomphe.

ADIMAR.

Entourez ce palais,
Zélés soldats! Vers vous je reviens sans délais
Remplir les volontés du maître qui m'envoie.

PROCIDA.

Quoi donc! faut-il encor qu'ici je te revoie?

ADIMAR.

Poursuis; fais éclater ton orgueil insolent.
Je t'attends dans une heure à l'échafaud sanglant.

SCÈNE VII.

PROCIDA, ERNANCE.

PROCIDA.

Laisse-moi me hâter de prévenir sa haine.
Je ne souffrirai pas qu'au palais on me traîne :
J'irai seul, sans escorte ainsi que sans effroi,
Présenter un front calme à la fureur du roi.
Que craindre ? Conradin est loin de cet asyle.
Dispersés, mais unis, et cachés dans la ville,
Nos amis paraîtront aux signaux convenus.
Les traits du jeune roi dans Naples inconnus
Laissent à ses projets l'entière indépendance
Que la sécurité peut joindre à la prudence.
D'observer et d'agir ménageons-lui le temps :
D'un inquiet monarque occupons les instants,
Et, de mon entretien prolongeant la durée,
Offrons-lui mon trépas quand sa mort est jurée.
Adieu.

ERNANCE.

Vous me quittez ?

PROCIDA.

Pour bientôt te revoir.

SCÈNE VIII.

ERNANCE, *seule.*

Oui, je vous reverrai : sans ce prochain espoir,
Sans le dessein formé de marcher sur vos traces,
Vous livrerais-je en proie aux sanglantes menaces?
Ah! je cours de ce pas entre Charles et vous
D'échanger notre sort le prier à genoux.
Il est temps de quitter ce palais solitaire.
Par de plus longs détours, avec plus de mystère,
Un sentier peu connu mène aux murs du palais...
De quel front aborder le tyran que je hais?
Ciel, affermis mon cœur : daigne aider ma faiblesse
A subir un aspect qui m'indigne et me blesse;
Et qu'au bord du tombeau je me montre soudain
Fille de Procida, femme de Conradin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, ERNANCE.

ERNANCE.

Eh bien, j'en fais l'aveu. Sachez que ce banni,
Dès l'âge le plus tendre, à mon sort fut uni.
Hélas! et, me laissant le deuil et la souffrance,
De mon bonheur aux cieux emporta l'espérance.
Mais l'hymen pouvait-il allumer son flambeau
Quand fumait, tiède encor, la cendre du tombeau?
Mon père suspendit la pompe préparée.
Mon amant s'éloigna : de contrée en contrée,
D'une guerre fatale il suivit les hasards,
Et fut par un revers jeté dans ces remparts.
J'ai dû le secourir après cinq ans d'absence;
Vous savez tout.

CHARLES.

Son nom, son pays, sa naissance?

ERNANCE.

Sa naissance, son nom, ne sont pas des forfaits.

CHARLES.

Qui sait?...

ERNANCE.

J'aurais peut-être accompli vos souhaits,
Si j'avais su mentir d'un front inébranlable,
Et d'un nom mensonger couvrir le véritable:
Vous me croiriez.

CHARLES.

Je puis m'éclairer avant peu:
Mais à défaut d'un mot vous perdez votre aveu.

ERNANCE.

Que ne puis-je, seigneur, perdre aussi la lumière!
Pour la seconde fois entendez ma prière:
Que le sang paternel soit payé par le mien;
Ne vous dérobez pas un zélé citoyen.
Nourri dans la bassesse et dans l'ignominie,
Adimar a sur lui versé la calomnie:
Cet honneur, il est vrai, manquait à ses vertus.
Vous le regretteriez quand il ne serait plus.
Le temps, à qui tout cède, et par qui tout s'éclaire,
Viendrait vous reprocher un arrêt trop sévère;
Et Naples, apaisant ses mânes en courroux,
Sur son cercueil, un jour, gémirait contre vous.
A paraître en ces lieux il tarde, ce me semble!

CHARLES.

Il n'est pas loin. Tandis que le conseil s'assemble,
J'ai voulu vous admettre et vous entretenir.
Certes! ce n'est pas vous que je voudrais punir.
Je ne prononce point : votre destin suprême
Dépend de Procida, peut-être de vous-même.
Demeurez près d'ici.

(Pendant qu'elle se retire, Charles fait un signe, et l'assemblée est introduite.)

SCÈNE II.

CHARLES, ASSEMBLÉE DES GRANDS DE LA COUR, ET DES MAGISTRATS DU PEUPLE.

CHARLES.

Seigneurs, et magistrats!
Naguère convoqués, vous ne soupçonniez pas
Qu'un traître parmi vous eût osé prendre place.
Il en est un pourtant, dont la coupable audace
Du devoir et des lois affectait le mépris,
Et donnait un asile à l'un de ces proscrits :
Ce traître est Procida. Quand sa lâche indulgence
Voulait entre nos mains enchaîner la vengeance,
Quand sa voix défendait avec tant de chaleur
Ce qu'il osait nommer la cause du malheur,
Je l'observais : son air, son maintien, son langage,

De son crime déja semblaient offrir le gage.
Par mon ordre suprême on le conduit ici :
D'un complot ténébreux sachons... Mais le voici.

SCÈNE III.

CHARLES; PROCIDA, enchaîné; GARDES, SOLDATS, ETC.

CHARLES.

De l'édit proclamé vous saviez l'importance,
Procida; cet édit contient votre sentence.
Pour vous à sa rigueur je veux bien déroger,
Et, quand je dois punir, je consens à juger.

PROCIDA.

Si je suis condamné, d'où vient que l'on me juge?

CHARLES.

Répondez. Ce banni qui vous doit un refuge,
Quel est-il?

PROCIDA.

Son secret ne peut m'être ravi :
Irais-je le trahir après l'avoir servi?

CHARLES.

Et si d'un tel aveu dépendait votre grace?

PROCIDA.

Je la refuserais.

CHARLES.

De cet excès d'audace
Quel prix attendez-vous?

PROCIDA.

La mort.

CHARLES.

Vous l'obtiendrez.
Mais, en la méprisant, songez aux nœuds sacrés
Que ne peut oublier votre vertu sévère;
La nature a ses droits enfin : vous êtes père...
Ernance...

PROCIDA.

Elle est ma fille, elle saura mourir.

CHARLES.

Un châtiment infame est prêt à vous flétrir...

PROCIDA.

Je l'attends; son horreur n'a plus rien qui m'étonne :
Il ne saurait flétrir que celui qui l'ordonne.

CHARLES.

Vous osez!...

PROCIDA.

J'ose tout, puisque, graces au sort,
Je n'ai plus sur la terre à craindre que la mort.

CHARLES.

Il faudra tôt ou tard que votre orgueil fléchisse;
Et pour vous, Procida, je connais tel supplice...

PROCIDA.

Quel qu'il soit, mon courage est sûr de l'affronter:
J'ai vécu sous vos lois, je puis tout supporter.

CHARLES, après avoir donné tout bas ses ordres à quelqu'un de sa suite.

Je devrais, pour punir l'insolence et l'outrage,
Vous garder ces tourments inventés par la rage,
Cet appareil hideux de corps défigurés,
De visages meurtris, de membres torturés,
Mutilés par le fer ou noircis par la flamme...
Il est des maux plus grands: ceux qui déchirent l'ame.

PROCIDA, à part.

Je tremble.

SCÈNE IV.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, GARDES, SOLDATS, ETC.

PROCIDA.

Ernance, ô ciel!... Suis-je assez éprouvé?
Le voilà ce tourment qu'il m'avait réservé!

CHARLES.

Vous êtes père... Eh quoi! j'ai paru vous confondre!

PROCIDA.

(A part.) (Haut.)
Le cruel!... J'attends tout, et n'ai rien à répondre.

SCÈNE V.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE; ADIMAR, sortant du conseil; GARDES, SOLDATS, ETC.

ADIMAR.

Le conseil a jugé, seigneur : de Conradin
Voici l'arrêt.

CHARLES.

Lisez, et sachons son destin.

PROCIDA, à part.

Le perfide!

CHARLES, à Procida.

Vous-même écoutez la sentence,
Procida.

PROCIDA.

Comme vous je la connais d'avance.

ADIMAR, lisant l'arrêt.

« Armé contre un pays dont il n'était plus roi;
« Trop coupable neveu du coupable Mainfroi;
« Ennemi du pontife, ami de l'infidèle;
« Profanateur impie, audacieux rebelle;
« De la terre banni, du ciel abandonné,
« Et de Jérusalem monarque détrôné;
« Le supplice l'attend. »

PROCIDA, interrompant.

O justice suprême!
Misérables, tremblez que Conradin lui-même
Ne sorte du tombeau pour y précipiter
Quiconque met sa gloire à le persécuter.

SCÈNE VI.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, ADIMAR, UN GARDE DU PALAIS, ETC.

LE GARDE.

Seigneur, un étranger vous demande audience,
Il a, dit-il, des droits à votre confiance,
Et doit vous révéler un secret important.

CHARLES.

(A Adimar.) (Le garde sort.)

Qu'on l'admette. Achevez.

ADIMAR, continuant.

« Le supplice l'attend.
« Conradin ne vit plus; mais son ombre punie
« Viendra de son arrêt subir l'ignominie.
« Debout sur l'échafaud, et le glaive à la main,
« Les bourreaux par trois fois nommeront Conradin,
« Et, pour livrer sa tête au supplice du traître,
« Il sera par trois fois sommé de comparaître. »

(Conradin paraît.)

SCÈNE VII.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, ADIMAR, CONRADIN, ETC.

ERNANCE, le reconnaissant.

Dieux!

PROCIDA, à part.

C'est lui!

CONRADIN.

Quoi! des fers pèsent sur l'innocent!
Ignorant la rigueur d'un édit menaçant,
De ce cœur généreux j'implorais l'assistance,
Quand il m'a fait l'aveu qu'une austère défense
Le livrait au trépas s'il m'osait recevoir:
Je n'ai plus consulté que l'honneur, le devoir;
J'ai quitté son palais. Je pouvais, par la fuite,
Des gardes vigilants prévenir la poursuite;
Mais, par la voix publique informé de son sort,
Je viens solliciter et sa grace et ma mort.

PROCIDA.

A cette ingratitude aurais-je dû m'attendre?
Moi de vous recevoir lâchement me défendre!
Eh quoi, jeune inconnu! vous voulez me ravir
L'honneur d'avoir osé vous plaindre et vous servir?
C'est me calomnier.

CONRADIN, à part.

Trop généreuse audace!

CHARLES, à Conradin.

Ton dévoûment me plaît : je t'accorde ta grace.

CONRADIN.

Sans la sienne, seigneur, je ne puis l'accepter.

CHARLES.

J'ai condamné ses jours.

CONRADIN.

Je viens les racheter.

CHARLES.

Comment ?

CONRADIN.

Par un aveu d'une haute importance.

PROCIDA.

Il est trop tard. Laissez s'accomplir ma sentence.
Prince, n'écoutez pas des discours superflus.

CONRADIN.

Dès que j'aurai parlé, vous ne douterez plus.

CHARLES.

Parlez, expliquez-vous.

CONRADIN.

Je ne dois point vous taire
Qu'au cercueil avec moi descendra ce mystère,
Si vous ne promettez que ses jours délivrés
Pour vous, pour vos fureurs sont à jamais sacrés.

CHARLES.

Oui, si l'aveu mérite une faveur si rare.
Magistrats, devant vous ma bouche le déclare.

CONRADIN.

Eh bien...

ERNANCE.

Que va-t-il dire?...

PROCIDA.

Ah! ne l'en croyez pas.
Malheureux! à ce prix laisse-moi mon trépas.

CONRADIN.

Mon aveu, je l'atteste, est exempt d'imposture.
Conradin est vivant.

CHARLES.

Se peut-il?

CONRADIN.

Je le jure.

CHARLES.

De ce doute cruel qui pourra me tirer?

CONRADIN.

Moi.

CHARLES.

Mais entre mes mains qui saura le livrer?

CONRADIN.

Moi.

CHARLES.

Toi, soldat?

CONRADIN.

Moi-même.

CHARLES.

Et par quelle fortune...?

CONRADIN, montrant les chaînes de Procida.

Qu'on détache ces fers, dont l'aspect m'importune.

(Procida reste enchaîné.)

Qu'on détache ces fers, ou je me tais.

(Charles fait délivrer Procida.) (Conradin à part.)

Enfin

(Haut.)

Il est libre. Je vais vous livrer Conradin:
Il est devant vos yeux.

CHARLES.

O ciel!

CONRADIN.

De cette ville
Sorti dès mon enfance, il m'eût été facile
D'y former des complots, à l'abri du soupçon;
Et ma seule vengeance eût révélé mon nom.
Mais je viens (et pour vous c'est montrer quelque estime)
M'offrir en chevalier plus encor qu'en victime.
Je demande à tenter les hasards du combat:
Sachons qui de nous deux doit régir cet état,
Et pour juge entre nous faisons choix de l'épée.

(Il tire son gant.)

Que ce gage...

CHARLES.

Arrêtez. Votre attente est trompée;
Entre mes droits et vous la force a prononcé.

CONRADIN.

Charles! songe-s-y bien! ce gage repoussé
Bientôt en d'autres mains aura passé peut-être.
Ce peuple, dont je suis le véritable maître,
Du haut de l'échafaud le recevra de moi:
Guerre, guerre éternelle entre mon peuple et toi!

CHARLES, montrant l'épée de Conradin.

Livre ce fer.

CONRADIN.

Ce fer? mon bras seul en dispose!
Dis-moi, le craindrais-tu, même alors qu'il repose?

CHARLES.

On connaît ma valeur.

CONRADIN.

Tu parais l'oublier.
Vil tyran, dégradé du nom de chevalier,
En toi qui du saint roi retrouverait le frère?

CHARLES, aux gardes.

Enchaînez à l'instant ce sujet téméraire.

PROCIDA.

O prince infortuné!

CONRADIN.

Ne plaignez pas mon sort:
En lui laissant le jour, j'ai mérité la mort.

(Aux magistrats du peuple, en leur présentant Procida.)

Intègres magistrats ! vous défendrez sa vie ;
C'est à vous en mourant que mon cœur le confie ;
C'est à vous de veiller sur ce dépôt sacré.

CHARLES.

De toi seul il suffit que je sois délivré;
Qu'il vive.

CONRADIN.

Je te laisse à mon heure dernière
Des ennemis puissants... De ma haine héritière,
La Sicile de loin prépare ton cercueil.
Du malheureux Mainfroi déja la fille en deuil,
D'un père sans tombeau vengeant l'ombre exilée,
S'apprête à te ravir ta couronne ébranlée.
Tremble ! je vois sur toi tous les maux réunis.
Les généreux Français, de tes crimes punis,
Baigneront de leur sang les murs de la Sicile :
Contre l'affreux poignard sans secours, sans asile,
En même temps frappés, ils maudiront tes jours,
Et les vœux des mourants s'accomplissent toujours.
Triste, vieux avant l'âge, importun à toi-même,
Et le front surchargé du poids d'un diadême,
Tu gémiras de vivre et tu mourras long-temps.
Le remords te suivra. De tes derniers instants
Tes victimes viendront redoubler les supplices :
Tu bâtiras en vain de pieux édifices ;
Et les autels sans nombre, à leur gloire érigés,

Ne désarmeront pas leurs mânes outragés.

CHARLES.

De tes prédictions tu ne tarderas guère
A réjouir Mainfroi, Frédéric et ton père.
Qu'on le mène à la mort.

SCÈNE VIII.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, UN OFFICIER, GARDES, SOLDATS, ETC.

L'OFFICIER.

Ah ! seigneur, arrêtez.
Craignez nos citoyens en foule révoltés.
Une bouche parjure a trahi votre cause;
Contre le jugement l'un des juges dépose.
Il semble heureux et fier de s'être récusé,
Et déclare innocent Conradin accusé.
Contre toutes les voix levant sa voix unique,
Il réprouve un arrêt qu'il nomme injuste, inique.
De la rébellion aveugle zélateur,
Le peuple rend hommage au prévaricateur,
Dont la perfide adresse au joug de sa parole
Enchaîne les esprits d'un vulgaire frivole.
L'erreur au loin circule. On dit que Conradin
S'est montré dans nos murs, les a quittés soudain,

Et qu'avant peu d'instants il y doit reparaître.

CHARLES.

De Charles ou de lui voyons quel est le maître.
Quels que soient les dangers, marchons au premier rang;
Ce jour, puisqu'il le faut, ce jour verra du sang.
Je laisse en mon palais mes soldats et les vôtres.
Le zèle d'Adimar en a rassemblé d'autres.

(Montrant Conradin.)

Soldats, veillez sur lui. Vous m'en répondez tous.

SCÈNE IX.

CONRADIN, PROCIDA, ERNANCE.

CONRADIN.

Puisqu'un moment encor il me laisse avec vous,
Je le maudirai moins. Au gré de mon envie,

(A Procida.)

Il permet que ma mort rachète votre vie.
C'est assez.

PROCIDA.

Qu'as-tu fait, ô trop généreux fils!
Hélas! en te livrant tu nous as tous trahis.

CONRADIN.

Oui, j'ai livré ma vie au tyran que j'abhorre :
Libre et vous prisonnier, je le ferais encore.
Vengez-moi par des pleurs et non plus par le fer,

Vivez pour regretter un fils qui vous fut cher,
Vivez pour mon Ernance. Aux ennuis condamnée,
Épouse sans époux, veuve avant l'hyménée,
Hélas ! tu dus porter la couronne... Mais non ;
Il ne te restera que mon deuil et mon nom.

ERNANCE.

Ah! tout mon cœur se brise.

PROCIDA.

O mon fils !

CONRADIN.

O mon père !
On va nous séparer. Je frémis.

PROCIDA.

Moi, j'espère.
Tant qu'un roi tient un glaive, il n'est pas détrôné.

CONRADIN.

Est-il un glaive encor pour un bras enchaîné ?

PROCIDA.

Mon bras est libre. Adieu.

CONRADIN.

Modérez votre zèle.
Mon sort est d'entraîner dans ma perte cruelle
Tous ceux qui m'ont aimé, tous ceux qui m'ont servi.
Vivez : à cette loi vous êtes asservi.
Acceptez cette loi que mon cœur vous impose :
Vous savez quel trésor en vos mains je dépose.
Vous exposer pour moi, ce serait me trahir.

PROCIDA.

Je suivrai mon devoir sans cesser d'obéir.

CONRADIN.

Écoutons... J'avais cru sous la voûte sonore...
Je m'étais abusé. Tout est tranquille encore.
Mais bientôt doit sonner l'heure qui pour jamais
Me sépare du monde et de ce que j'aimais.
Élisabeth ! ma mère ! oh ! dans quelle tristesse
Le récit de ma mort va plonger ta vieillesse !
Tu n'y survivras pas, et bientôt devant Dieu...
Bénissez-moi, mon père, et me dites adieu.

PROCIDA.

J'attends de toi, mon fils, un adieu plus austère.
Songe qu'un roi plus grand que les rois de la terre
Sans regrets et sans plainte à la mort s'est livré :
Roi de Jérusalem, songe au Tombeau Sacré.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CONRADIN, ERNANCE, GARDES, SOLDATS.

CONRADIN.

Ces accents solennels, cette ferme assurance,
Ont presque dans mon sein ramené l'espérance.
Il forme des projets, et je verse des pleurs !
Reprenons un courage au-dessus des douleurs.

Mourons, mais en héros, sans terreur, sans faiblesse;
Mourons, mais que Conrad pour fils me reconnaisse.
Qu'une mâle vertu préside à mes desseins.
Quoi ! des brigands obscurs et de vils assassins
Se seraient dérobés aux fers de l'esclavage :
Et moi qui tant de fois, de rivage en rivage,
Ai conduit sur mes pas tout ce que l'Orient
Dans les champs de la guerre a compté de vaillant;
Moi qui, jeune, ai du trône embrassé la défense,
Moi, par une victoire échappé de l'enfance,
Je n'ose m'affranchir de la chaîne où je suis !
Mes gardes, par ma voix effrayés ou séduits,
Ne sauraient-ils, frappés du nom de mes ancêtres,
Délivrer et servir l'héritier de leurs maîtres ?
Procida ! ton courage en mon cœur a passé :
A revoir Conradin tu n'as point renoncé;
Et bien ! je veux te rendre audace pour audace;
Au poste du danger j'irai prendre ta place.

(A Ernance.)

Avec vous de ces murs je prétends m'échapper,
Du glaive et de la chaîne en même temps frapper,
Et, secondant les bras armés pour nous défendre,
Racheter notre vie ou chèrement la vendre.

ERNANCE.

Comment de ce palais nous flatter de sortir ?
Ces gardes, à vos vœux craignant de consentir,
Contiendront dans leur sein leur pitié dangereuse.

CONRADIN.

L'ame du vrai soldat fut toujours généreuse;
Il ne s'informe point du péril qui l'attend,
Et le cri de l'honneur est le seul qu'il entend.

(S'adressant à la troupe qui l'entoure.)

Depuis quand, mes amis, une injuste puissance,
Remettant de tels soins à votre vigilance,
Abaisse-t-elle au rang de gardiens des cachots
Des soldats, disons mieux, des guerriers, des héros?
Malheur au prince ingrat qui méprise le brave!
Ah! si pour un moment je cessais d'être esclave!
Si du ciel un moment j'obtenais votre appui,
Conradin serait libre, et vous tous avec lui.
Amis, de Procida la fille infortunée,
A mon sort en ce jour par l'hymen enchaînée,
Craintive, devant vous joint ses vœux à mes pleurs;
Son espérance unique est au fond de vos cœurs.
Ne la rejetez pas. Je l'atteste d'avance;
Nous servir est justice encor plus que clémence.
Charles n'est rien pour vous, rien qu'un usurpateur;
Conrad fut votre maître et votre bienfaiteur.
Ne vous souvient-il plus d'Élisabeth ma mère?
Abandonnée au sein d'une plage étrangère,
Elle bénit de loin son fils et ses soutiens.
Oserai-je espérer que vous soyez les miens?
Le temps presse: il s'agit de mourir ou de vivre;
Il faut, et dès l'instant, m'immoler ou me suivre.

Je vous laisse le choix.

L'OFFICIER.

J'ai lu sur tous les fronts :
Héritier de Conrad ! marchez, nous vous suivrons.
Je réclame l'honneur de détacher vos chaînes.
Ces fers conviennent mal à vos mains souveraines :
Peut-être à d'autres mains sont-ils déja promis...

CONRADIN.

Rejoignons Procida. Ses courageux amis,
Qui déja déployaient l'étendard de vengeance,
Enflammés par ma voix et par votre présence,
Contre l'usurpateur marcheront avec nous.
Un cri de rallîment doit nous rassembler tous.
Il a plus d'une fois retenti dans nos guerres :
Souabe, chevaliers ! c'est le cri de mes pères.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, GARDES.

CHARLES.

Le péril est pressant et s'accroît d'heure en heure.
On nomme Conradin, on le cherche... Qu'il meure,
Mais loin de tous les yeux, mais sans bruit, sans éclat.
Profitons des instants : que le fer d'un soldat...
Quoi! personne en ces lieux!... intimidés, sans doute,
De la tour du palais ils auront pris la route,
Afin de dérober à ce peuple éperdu
Les traces du captif dont ils ont répondu.

(A plusieurs gardes.)

De ce captif, amis, gagnez la tour prochaine.
Aux marches du portique ordonnez qu'on l'amène.

(Les gardes s'éloignent.)

Que son arrêt de mort n'est-il exécuté!

Jusque-là je crains tout d'un peuple révolté,
Qui parfois en secret témoigna son estime
Pour un prétendu maître appelé légitime.
Sombres pressentiments, vous n'étiez que trop sûrs,
Quand vous me présentiez, chaque nuit, sous ces murs,
Le prince encor vivant réclamant cet empire.
Mon doute m'accablait : maintenant je respire.
Je sais mon sort, je sais le destin qui l'attend :
S'il vit, c'est pour mourir, et mourir à l'instant.

(Les gardes reviennent.)

Eh bien?

LE CHEF DES GARDES.

Sire, à la tour il n'a paru personne.

CHARLES.

Dieu! quelle trahison faut-il que je soupçonne?

LE CHEF DES GARDES.

Si j'en crois les rapports, on a vu Conradin,
Escorté de soldats et le glaive à la main,
Courir vers les remparts en jurant la vengeance.
On dit que sur ses pas il conduisait Ernance.

CHARLES.

Procida les servait! O rage! ô désespoir!
Trahi par mes soldats! l'aurais-je pu prévoir?
Eux dont rien n'ébranlait le courage fidèle!...
Il est temps d'affranchir ceux de la citadelle.

(Au chef des gardes.)

Volez vers Adimar; que par eux secondé

Il rouvre le passage obstinément gardé;
Qu'on cherche Conradin, qu'à l'instant il périsse,
Et que tombe avec lui Procida, son complice.

LE CHEF DES GARDES.

J'obéirai, seigneur.

CHARLES.

J'étais prêt à frapper,
Et je vois à mes mains la vengeance échapper!
Suis-je assez malheureux! tant de mesures vaines
N'auraient-elles servi qu'à me forger des chaînes?
S'il triomphe, je meurs. Hélas! qui me l'eût dit,
Quand de juges nouveaux j'achetais le crédit,
Quand, d'un séditieux flétrissant la mémoire,
Sur un peuple aveuglé j'assurais ma victoire!
Un juge, (tous les maux sur moi devaient peser;)
Un juge, à moi vendu, vient de se récuser:
On vante son courage et sa vertu rigide.
Tu parles de vertus, peuple ingrat et perfide,
Qui, sur l'intérêt seul établissant tes droits,
Trafiques lâchement du sceptre de tes rois!
Tu proclamais aussi ce Procida, ce traître!...
Insensé, qu'ai-je fait? de ses jours j'étais maître:
Lorsque de ses complots j'allais me délivrer,
Je l'épargne, il s'éloigne, et c'est pour conspirer!
Quel bonheur si le sort à ma fureur extrême
Pouvait le ramener!... On entre. C'est lui-même!

SCÈNE II.

CHARLES, PROCIDA, GARDES, DEUX CONJURÉS; ENSUITE TOUS LES CONJURÉS ET DES SOLDATS.

PROCIDA.

Rendez-nous Conradin.

CHARLES.

Il a fui loin de moi;
Mais une autre victime attend mes coups : c'est toi.

(Il tire un poignard sur Procida : les deux conjurés l'arrêtent, et le désarment.)

PROCIDA.

Tu feras mieux un jour : inhabile et novice,
Ta main s'affermira dans ce noble exercice.

(Il ouvre les portes du palais à un grand nombre de conjurés.)

Entrez, amis. Ce fer soulevé sur mon sein
Vient d'armer le tyran, qui se fait assassin.
Tandis qu'un saint monarque, assis au pied d'un chêne,
Emprunte aux cieux les lois de la justice humaine,
Son frère en ce palais se recueille à l'écart,
Et ne connaît de lois que celles du poignard.
Conradin! rends-le nous.

CHARLES.

La tour vous est ouverte.
Visitez à loisir cette prison déserte.

Conradin, à ma rage enlevé trop souvent,
Si vous l'y retrouviez, ne serait plus vivant.
Mais, hélas! contre moi tout est d'intelligence.
Faut-il garder la haine et perdre la vengeance!

PROCIDA.

Tu perds tout. Souviens-toi qu'ici tu m'appartiens :
Ton palais est à nous, mes gardes sont les tiens.
Courons vers Conradin; courons. Toi que j'abhorre,
Fais des vœux pour ses jours si tu veux vivre encore.
Soldats, en attendant que son sort soit connu,
Qu'en son propre palais Charles soit détenu.

SCÈNE III.

CHARLES, au milieu de quelques gardes.

Régné-je encor?... Régner, quand me voici l'esclave
De vils séditieux dont le pouvoir me brave!
Victime de la fraude et de la trahison,
J'aurai vu mon palais devenir ma prison!
Ah! pourquoi le poignard, sous ma main incertaine,
A-t-il si mal servi les projets de ma haine?
J'ai régné, j'ai vécu, pour moi tout a cessé;
Au front de Conradin ma couronne a passé.
S'il était vrai! Tentons une épreuve dernière,
Et sachons si ma garde est aussi prisonnière.

(A l'un des gardes.)

Des murs de ce palais essayez de sortir;
Et s'il n'est plus d'espoir, venez m'en avertir.
Anxiété cruelle, angoisse déchirante,
Signes trop assurés d'une gloire expirante!
Soyez aussi pour moi l'annonce du trépas;
Qu'à mon pouvoir détruit je ne survive pas.

LE GARDE.

Seigneur, il n'est plus temps : on surveille les portes;
Tout passage est gardé. Deux puissantes cohortes
Dans les cours du palais viennent de pénétrer.
Nul ne peut en sortir, nul n'y saurait entrer.
Vers le seuil à grands pas je poursuivais ma route,
Quand le fer m'a bientôt repoussé sous la voûte :
Heureux, de tout mon sang si j'avais racheté
Votre toute-puissance et votre liberté!

CHARLES.

Ils sont maîtres de moi! Dans un moment peut-être
Les fers, la mort... Amis, vous n'avez plus de maître.
A l'infortune au moins que ne puis-je ravir
Ceux qui dans ma disgrace ont osé me servir!
Monarque sans royaume! en ta chute funeste,
De tes nombreux sujets voilà ce qui te reste.
Que vas-tu devenir? Les dangers, les complots
Sur terre me suivront, m'attendront sur les flots.
Quels rivages lointains, quels ports, ou quelles îles
Oseront maintenant me prêter leurs asiles!

J'en serai l'épouvante. A mon nom prononcé,
Je verrai loin du bord mon vaisseau repoussé;
Et, fuyant sans savoir où reposer ma tête,
J'attendrai que la mort vienne avec la tempête.

(Après un silence.)

Sur le fer des soldats si j'allais me jeter?
Si de leur fer... Je sens mon trouble m'arrêter.
C'en est fait; mes terreurs signalent ma ruine.
O monts de l'Idumée! O champs de Palestine!
Vous avez vu mon bras délivrer les saints lieux,
Et disputer la palme au roi chéri des cieux,
A ce sage Louis que le monde révère,
Et qu'à peine aujourd'hui j'ose nommer mon frère.
Pourquoi, Ptolémaïs, me laissais-tu le jour,
Quand les corps des chrétiens suspendus à ta tour
Attestaient du Croissant l'implacable furie!
O toi qui dans Massoure es mort pour ta patrie,
Magnanime d'Artois, dont le nom répété
Doit charmer quelque jour notre postérité,
Combien je porte envie à ta noble mémoire!
Heureux qui perd le jour au sein de la victoire!
Mais, hélas! que du tien mon sort est différent!
Tu triomphes, et moi je rougis en mourant.

(Il se promène à grands pas.)

Ne pourrai-je échapper à leur haine trompée,
Au secours de ma gloire appeler mon épée?...
Non; ce dernier espoir venait enfin s'offrir.

On dit que les tyrans ne savent pas mourir....
Aurais-je été tyran? le peuple m'en accuse.
Mais lui-même en était et la cause et l'excuse.
Ce qu'il nommait vengeance était pure équité.
Impatient du frein de mon autorité,
Sans cesse il provoquait ma justice suprême :
Il n'avait de tyran, d'ennemi que lui-même.

Charles! es-tu bien sûr de ne point t'abuser?
Déplore tes erreurs, loin de les excuser;
Crains que leur désaveu sur ton front ne retombe,
Et dis la vérité sur les bords de la tombe.

La tombe! avant le temps je m'y vois descendu.
Je suis seul, sans amis, sous ces voûtes perdu,
Tandis que mes sujets, près de choisir un maître,
Déterminent mon sort, mon supplice peut-être.

Adimar jusqu'à moi ne saurait parvenir :
Au seuil de ce séjour ils vont le retenir;
Et je ne saurai rien du dessein qui s'apprête
Qu'à la lueur du fer suspendu sur ma tête.....
On vient, c'est lui. Son front semble pâle d'effroi.

SCÈNE IV.

CHARLES, ADIMAR.

(Charles s'élance au-devant d'Adimar.)

ADIMAR.

Conradin a vécu... mais vous n'êtes plus roi,
Ou du moins avant peu vous cesserez de l'être.

CHARLES.

Il n'est plus! c'est assez. Et Procida, ce traître?

ADIMAR.

Servi par nos soldats et par nos citoyens,
Il a trompé nos coups; tromperons-nous les siens?

CHARLES.

Oui, sans doute. Mais dis, par quelle heureuse audace
As-tu de mes gardiens affronté la menace?

ADIMAR.

J'employai l'artifice. Arrêté sur le seuil,
Je pris en un instant les traits, l'accent du deuil:
« Je rends grace à vos soins, leur dis-je; au moins mon zèle
N'aura pas à transmettre une triste nouvelle. »
Empressés de saisir ces mots insidieux,
Les gardes vigilants s'interrogent des yeux;
Et jugeant mon message à leurs desseins utile,
Ils m'ouvrent dans leurs rangs un passage facile.
Je pénètre en ces murs, et viens vous raconter

Les coups portés, les coups qu'on s'apprête à porter.

CHARLES.

Dissipe tes frayeurs; parle, sans plus attendre.
Mon ennemi n'est plus, et je puis tout entendre.

ADIMAR.

Vous me quittiez à peine aux portes du beffroi;
Soudain j'entends crier : « Conradin ! notre roi !
Qu'il vive ! qu'il triomphe ! et que Charles périsse ! »
Saisissant, à ces mots, la hache du supplice,
Une troupe, à travers la rumeur et les cris,
Renverse l'échafaud, lance au loin ses débris,
Détache avec transport l'effigie adorée,
A la main des bourreaux par un arrêt livrée,
Élève dans les airs ce simulacre vain,
Et répète : « C'est lui, peuple ! c'est Conradin !
Il ne manque à son front que notre diadême;
Contemplez son image en l'attendant lui-même :
Il vient. » Comme ils parlaient, accourent à grands pas
Une femme, un guerrier, et de nombreux soldats.
Conradin (c'était lui) guidait la pâle Ernance.
Mais quoique sur son front rayonnât l'espérance,
Il craignait cependant qu'à l'heure des combats
Ernance d'un regard ne ralentît son bras.
Enfin la présentant à la troupe fidèle
Dont le zèle inquiet s'empressait autour d'elle :
« Peuple, a dit Conradin, je la confie à toi;
Je remets à tes soins l'épouse de ton roi. »

A son Ernance alors les filles et les mères
Tendent pour l'accueillir leurs mains hospitalières :
On l'emporte tremblante et les cheveux épars.
D'un côté, Procida convoque les vieillards ;
De l'autre, ce Henri, prince de la Castille,
Et ce Robert, jadis époux de votre fille,
Se partagent entre eux les postes différents.
Près de la citadelle on redouble les rangs :
Raymond retient captifs en cet étroit espace
Ces braves dont le nombre est égal à l'audace.
Privé de leurs secours, j'avais d'autres moyens :
Je crus dès-lors pouvoir devant nos citoyens
Du prince criminel proclamer la sentence.
On s'indigne, on murmure, on me force au silence.
Deux partis sont formés : on combat ; mais le sort
Dément notre espérance et trompe notre effort.
C'en était fait. Bientôt survient votre message ;
Bientôt, parmi les morts me frayant un passage,
Après de longs travaux, heureux quoique tardifs,
J'ouvre la citadelle à nos guerriers captifs.
La victoire avec eux revole à nos bannières ;
Leurs mains, qui si long-temps ont frémi prisonnières,
Se vengent de l'affront fait à leur liberté.
Les factieux, gagnant le rivage écarté,
Laissent entre eux et nous un intervalle immense.
On court, on les atteint : le combat recommence ;
La mort renaît. Les cris, les plaintes, les sanglots,

Se mêlent au tumulte et du fer et des flots.
Par des débris humains en sa course arrêtée,
La vague loin des bords retourne ensanglantée.
Blessé, mais affrontant les plus terribles coups,
Conradin paraît seul se défendre pour tous.
En vain de ses amis la prudence attentive
L'appelle en ces vaisseaux disposés sur la rive :
« Non, répond-il, le sort ne veut pas m'épargner ;
Eh bien ! je vais mourir où je devais régner. »
Le nombre enfin l'emporte et trahit son courage.
Le supplice s'apprête : une imparfaite image
Offre à la multitude un échafaud dressé :
Il y monte, à ce peuple autour de lui pressé
Fait ses derniers adieux, jure son innocence,
Et lui jette le gant, signe de la vengeance.
Le peuple s'en saisit. Un murmure soudain
Semblait dire : « Sauvez les jours de Conradin ! »
Procida tout-à-coup paraît avec sa fille,
Au pied de l'échafaud s'élance... Le fer brille,
Il a frappé... De sang Procida tout couvert
Redemande le gage à la vengeance offert ;
Il atteste à genoux le ciel témoin du crime
De venger et son fils et son roi légitime.
Trois fois de Conradin pressant le corps glacé,
Il redit par trois fois le serment prononcé.
O surprise ! ô terreur ! le peuple le répète ;
Il menace vos jours. Cherchez une retraite.

N'est-il pas sous ces murs quelque noir souterrain
Qui dérobe vos jours à leur fureur sans frein ?
Laissez éteindre en eux la soif de la vengeance.

CHARLES.

Si Procida respire il n'est plus d'espérance.
Que de ce Procida ne suis-je délivré !

ADIMAR.

Pour sa fille et pour lui d'avance préparé,
Un vaisseau le transporte aux rives de Sicile.
Mes yeux l'ont vu partir, léguant à cette ville
Le soin de déposer celui qu'il nommait roi
Au pieux monument dont fut privé Mainfroi.

Avant qu'il ne revienne armé pour votre perte,
Fuyez, seigneur, fuyez de votre cour déserte.
Comptez peu sur les bras qui combattaient pour vous :
Conradin, ses adieux, son sein percé de coups,
La voix de Procida, la voix d'Ernance en larmes,
Ont enfin contre vous tourné toutes les armes.
Suivez-moi ; préférez dans votre horrible sort,
Seigneur, la fuite aux fers, et les fers à la mort.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

UGOLIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

UGOLIN.

SISMONDI, chef des Gibelins, dans Pise.

SIARRA, proscrit, chef du parti des Guelfes.

CORALI, femme de Sismondi et sœur de Siarra.

ERALDI, fils d'Ugolin.

UBALDI, second fils d'Ugolin, âgé d'environ treize ans.

LORENZO, } Gibelins.
BIANCO, }

UN SOLDAT.

TROUPE DE GIBELINS.

PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Pise.

UGOLIN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur du palais de Sismondi. Il est nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SISMONDI, UGOLIN, ERALDI, LORENZO,
TROUPE DE GIBELINS.

SISMONDI.

Fidèles Gibelins qui marchez sous mes lois,
Pise entière aujourd'hui vous parle par ma voix :
Dans ses murs consternés, la discorde ennemie,
Sur de muets tombeaux un moment endormie,
S'éveille plus terrible ; et les Guelfes proscrits,
Rassemblant contre nous leurs orgueilleux débris,

Et parcourant dans l'ombre et nos champs et nos villes,
Ont donné le signal des tempêtes civiles.
Hier, on les a vus, autour de nos remparts,
Vers le soir, en silence, errer de toutes parts.
La nuit les couvre en vain de son voile complice :
Que le jour qui va naître éclaire leur supplice !
Malheur à tout Pisan qui, traître à son pays,
Ouvrirait sa demeure à l'un de ces bannis !
Proclamé par mon ordre, un édit formidable
Dévoue à l'échafaud la tête du coupable.
De tant d'affreux complots fidèlement instruit,
Je vous ai près de moi convoqués dans la nuit.
Gibelins ! c'est à vous de seconder mon zèle.
A de nouveaux combats l'empire nous appelle,
Et, pour le protéger quoi que nous ayons fait,
Tant qu'un Guelfe est debout, l'ouvrage est imparfait.
Pour la dernière fois ressaisissant l'épée,
Exterminons cette hydre à nos coups échappée;
Frappons ; et qu'à jamais un odieux parti
Rentre dans le néant dont il était sorti.

UGOLIN.

Cet excès de terreur les honore et nous blesse,
Sismondi : trop de soins prouvent trop de faiblesse.
A quoi bon tant d'efforts, tant d'apprêts menaçants ?
Les Guelfes après tout sont-ils donc si puissants,
Pour qu'au bruit de leur nom lâchement alarmée
Contre quelques fuyards Pise assemble une armée ?

Qu'eussions-nous fait de plus si le fougueux Toscan
Eût rallumé son foudre à ceux du Vatican,
Et que, guidant vers nous ses rapides cohortes,
Les haches à la main, il eût brisé nos portes?

SISMONDI.

Le plus léger péril peut croître en un instant :
Prudent, on le prévient.

UGOLIN.

Courageux, on l'attend.

SISMONDI.

Le faible devient fort, tandis qu'on temporise.
L'ennemi le plus grand, c'est celui qu'on méprise.
Avant que l'incendie embrase nos palais,
De sa fureur naissante étouffons les progrès.
Comte Ugolin, laissez à la jeunesse ardente
Les dangereux transports d'une audace imprudente.
Et vous qui m'écoutez, imitez-moi : jurons
Par ces nobles Romains de qui nous *descendons*,

(Il montre des statues.)

Par ces héros présents, dont l'imposante image
Des fils de l'Italie appelle encor l'hommage,
Du dernier Guelfe, amis, jurons le dernier jour;
Et s'il se peut jamais que par un vil détour
Contre les Gibelins un Gibelin conspire,
Qu'au milieu des tourments sous nos yeux il expire,
Ou, s'il se dérobait au glaive du bourreau,
Qu'il vive sans patrie et meure sans tombeau!

UGOLIN.

C'est trop loin, Sismondi, pousser la prévoyance:
Vous nous outragez tous par cette défiance.
Osez-vous nous confondre avec nos ennemis?
Pour qu'aux lois de l'honneur nous demeurions soumis,
Faut-il donc du serment nous imposer les chaînes?
Que nous sert tout ce bruit d'imprécations vaines?
Laissons aux factieux ces cris blasphémateurs:
Nous sommes des guerriers, non des conspirateurs.

SISMONDI.

Le masque du guerrier cache souvent le traître,
Et l'on n'est pas toujours ce qu'on prétend paraître,
Ugolin!

UGOLIN.

S'il soupçonne un traître parmi nous,
Sismondi peut parler; ici nous sommes tous.
Qu'il ose hautement déclarer ce qu'il pense.

SISMONDI.

J'en pourrais dire trop: qu'Ugolin m'en dispense.

UGOLIN.

Non. Point de vains délais, point de lâches refus!
Ce mystère est pour nous une offense de plus;
Notre honneur s'en indigne... Et Sismondi peut-être
Saurait nous respecter s'il savait nous connaître.

SISMONDI.

Comte, portez ailleurs vos hautaines leçons;
Vous ne m'apprendrez rien... qu'à garder mes soupçons.

UGOLIN.

Je vous entends. C'est moi que votre cœur soupçonne :
Ce mot m'a tout appris.

SISMONDI.

Je n'ai nommé personne ;
Mais je trouve Ugolin bien prompt à s'appliquer
Un discours... qu'il n'est pas encor temps d'expliquer.

UGOLIN.

Qui parle vrai, dit tout ; qui veut tromper, balance :
Le soupçon qui se tait calomnie en silence.
Parlez donc.

SISMONDI.

Ugolin ! sachez que mon devoir
Est de donner des lois, et non d'en recevoir.
Je remets à son rang qui s'ose méconnaître,
Et vous rappelle ici que je suis votre maître.

UGOLIN.

Toi, mon maître ! à ton rang j'ai daigné t'élever ;
Et qui te le donna, pourrait te l'enlever.

SISMONDI.

C'en est trop, et mon bras...

LORENZO.

Ah ! seigneur !...

ERALDI.

Ah ! mon père !

LORENZO.

Réprimez les transports d'une aveugle colère.

ERALDI.

Par d'odieux débats que l'honneur vous défend
Voulez-vous réjouir le Guelfe triomphant?
Gibelins! qu'en ce jour la voix de l'Italie
Entre vous deux s'élève, et vous réconcilie.

SISMONDI, à part.

Quelque soit ma fureur sachons la gouverner,
Et pour me venger mieux feignons de pardonner.
(à Ugolin.)
La voix de votre fils au devoir nous rappelle,
Ugolin : oublions une vaine querelle,
Redevenons amis.

UGOLIN.

Le fûmes-nous jamais,
Sismondi? je t'abhorre autant que tu me hais.
Tout vil déguisement répugne à ma franchise,
Et je ne puis aimer celui que je méprise.
Du parti gibelin vous tous, dignes appuis!
Vous, compagnons que j'aime et qu'à regret je fuis,
Pour vous toujours mon cœur garde le même zèle;
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle;
Mais Pise parmi vous, aux conseils, aux combats,
Auprès de Sismondi ne me reverra pas.
J'ai subi trop long-temps ses orgueilleux outrages.
A la fin, dans le port jeté par les orages,
Je vais loin des partis vivre et mourir en paix.
Ce glaive a fait sa tâche, et je puis désormais

Le suspendre sans honte aux murs de ma retraite;
A l'honneur, au pays il a payé sa dette.
Triomphe, Sismondi! déploie en liberté
L'appareil insolent de ton autorité.
Héros dans le conseil, orateur dans l'armée,
A publier ton nom lasse la renommée.
Proclame des édits, outrage des rivaux,
Sur l'échafaud sanglant siége avec les bourreaux,
Et, poursuivant, dans l'ombre, une foule proscrite,
Brigue le noble rang de premier satellite :
C'est alors qu'Ugolin, fléchissant sous tes lois,
Reconnaîtra son maître à de si grands exploits!

SCÈNE II.

SISMONDI, ERALDI, LORENZO,
TROUPE DE GIBELINS.

SISMONDI.

Insolent ennemi que tout mon cœur déteste,
Épargne à mes regards ta présence funeste;
Rentre dans ton palais : assez d'autres sans toi
Se feront un honneur d'obéir à ma loi.
Je bénis ta fureur; oui, cet instant peut-être
En t'éloignant de moi me délivre d'un traître.

ERALDI.

Daignez borner, seigneur, ces discours insultants

Qu'un fils ne peut sans crime entendre plus long-tems.
Que les torts de mon père à vos yeux trouvent grace;
Ou plutôt permettez que ma main les efface.
Périssent les objets de vos tristes débats!
Je jure devant vous leur mort ou mon trépas.
Je cours : en attendant que le soleil se lève,
Les flambeaux suffiront pour conduire mon glaive.
Que tout Guelfe pâlisse, et que puissiez-vous tous
Reconnaître Ugolin à mes valeureux coups!

SISMONDI.

J'aime en vous, Eraldi, cet intrépide zèle.
Choisissez des soldats : qu'une troupe fidèle
S'apprête à seconder votre noble transport;

(A part.)

Allez chercher la gloire... et rencontrez la mort.

ERALDI.

Je vole à mon devoir. Veuille le sort prospère
Par la valeur du fils justifier le père!

SCÈNE III.

SISMONDI, LORENZO, GIBELINS.

SISMONDI.

Amis, ou je m'abuse, ou bien contre l'État
L'arrogant Ugolin médite un attentat.

LORENZO.

Ugolin ! lui, seigneur ?

SISMONDI.

Il fuit notre assemblée ;
D'un mystère profond sa conduite est voilée.
De ce titre de chef que j'ai reçu de vous
On dit que son orgueil en secret fut jaloux,
Et que depuis ce jour sa muette vengeance
Avec nos ennemis marche d'intelligence.
En effet, dès long-temps j'ai cru m'apercevoir
Que d'autres intérêts balançaient son devoir.
Quand le puissant moteur des guerres intestines,
Quand le fier Siarra tomba sous nos ruines,
Ugolin donna seul des larmes à son sort ;
Il admira sa vie, et déplora sa mort.

LORENZO.

En pleurant Siarra pouvait-il vous déplaire ?
De Corali, seigneur, Siarra fut le frère.

SISMONDI.

Frère de mon épouse, il n'était pas le mien :
Sa révolte entre nous a brisé tout lien.

LORENZO.

Ugolin, pour le plaindre, était-il moins fidèle ?
Des civiques vertus n'est-il pas le modèle ?
En douter un instant serait lui faire affront.
Interrogez nos murs ; nos murs vous répondront :
« Parmi les citoyens que notre sein renferme

Ugolin de l'état est l'appui le plus ferme ;
Éloquent au conseil, intrépide au combat,
Il est tout à la fois héros et magistrat. »
Loin d'envier, seigneur, votre titre suprême,
A ce rang glorieux il vous nomma lui-même.
N'aimant que ses deux fils, sa patrie et l'honneur,
Sa noble obscurité suffit à son bonheur.

SISMONDI.

Ugolin doit chérir votre généreux zèle,
Car il possède en vous un défenseur fidèle.

LORENZO.

J'ai dû l'être. Il unit aux droits de l'innocent
Des droits non moins sacrés, seigneur, ceux de l'absent.

SISMONDI.

Poursuivez, Lorenzo : ce bienfait tutélaire
Peut-être quelque jour obtiendra son salaire.
Toutefois, le mystère, enfin approfondi,
Apprendra s'il faut croire ou vous ou Sismondi.
Bianco, que seconde une escorte nombreuse,
Cherche les conjurés dans la nuit ténébreuse :
Je l'attends ; pour lui seul mon palais est ouvert.
On approche : c'est lui.

SCÈNE IV.

SISMONDI, LORENZO, BIANCO, GIBELINS.

SISMONDI.

Qu'avez-vous découvert?

BIANCO.

Pise au Guelfe barbare allait être livrée;
Déja se rassemblait la troupe conjurée.
L'un d'eux courait terrible; et, le glaive à la main,
A travers nos soldats se frayait un chemin :
Sous son bras meurtrier plusieurs frappés dans l'ombre
Sont tombés inconnus au sein de la nuit sombre.
Mais, voyant son parti par le nombre accablé,
Ce chef altier, lui-même interdit et troublé,
Après quelques instants de terreur et de doute,
Du palais d'Ugolin demande et prend la route.

SISMONDI.

Ugolin !... Ainsi donc le crime est avéré !
Le voilà, de nos lois cet appui révéré !
Ce sage, ce héros que le soupçon outrage,
Au chef des ennemis offre un port dans l'orage.

(A Lorenzo.)

Vous qui le défendiez avec tant de chaleur,
Vantez-nous désormais ses vertus, sa valeur !
Mais songez qu'on pourrait vous taxer d'artifice :

Défendre un criminel, c'est être son complice.

LORENZO.

Seigneur, de mes discours s'il faut se défier,
Mes actions sont là pour me justifier;
Vous apprendrez bientôt que, de feinte incapable,
Qui venge l'innocent sait punir le coupable.

SISMONDI.

Il suffit. Par ma voix au peuple rassemblé
Le secret découvert doit être révélé :
Sur la place publique, amis, que dans une heure
Je vous retrouve; allez... Toi, Bianco, demeure.

SCÈNE V.

SISMONDI, BIANCO.

SISMONDI.

Je puis donc respirer de mes longs déplaisirs,
Cher Bianco! le sort couronne mes désirs :
Ugolin est coupable. En mon cœur renfermée,
Assez et trop long-temps ma haine envenimée
Lui chercha des forfaits : je n'en ai plus besoin;
Il m'a débarrassé de ce pénible soin.

BIANCO.

Quel intérêt si grand vous conseille sa perte?

SISMONDI.

Mon ame à tes regards tout entière est ouverte,

Ami sûr et fidèle; et dans ton sein discret
Je vais sans défiance épancher mon secret.
Toujours l'ambition fut ma vertu première;
Le pouvoir est pour moi plus cher que la lumière;
Et cette passion, si prompte à fermenter,
Des feux de ce climat semble encor s'augmenter.
Le crédit d'Ugolin m'inquiète et me gêne;
La gloire de son nom persécute ma haine.
Tout un peuple aveuglé, le nommant son appui,
Ne voit que par ses yeux, ne jure que par lui :
Frustré de la puissance à mon orgueil promise,
Je ne marche après tout que le second dans Pise;
Et pourtant d'Ugolin les aïeux sont obscurs,
Tandis que ma famille, illustre dans ces murs,
Par des faits glorieux d'âge en âge ennoblie,
Touche presque au berceau de l'antique Italie.
N'importe : de ma race éclipsant la splendeur,
Son humilité même insulte à ma grandeur.
Cet éclat dont ma vie est sans cesse entourée,
Les charmes vertueux d'une épouse adorée,
Rien ne peut me soustraire à mes jaloux ennuis;
Ils veillent avec moi dans la longueur des nuits.
Mais enfin, grace au ciel, le jour vengeur se lève;
La tête d'Ugolin tombera sous le glaive :
Mes yeux ne seront plus condamnés à le voir
Sur mon pouvoir détruit élever son pouvoir;
Et, gouvernant ensemble et le peuple et l'armée,

Faire pâlir mon nom devant sa renommée.

BIANCO.

Sans de puissans efforts, seigneur, n'espérez pas
Arracher aux Pisans l'arrêt de son trépas.

SISMONDI.

Je ferai retentir à leur idolâtrie
Ces vieux mots révérés de devoir, de patrie.
L'innocent dangereux, du piége environné,
Est bientôt criminel quand il est soupçonné.
Parcours nos murs, observe; et que ta voix fidèle
Du forfait d'Ugolin sème au loin la nouvelle.
A l'indignation préparant les esprits,
Sur un front que j'abhorre appelle les mépris.
Fais plus; de son palais investis le portique,
Recueille de son crime une preuve authentique;
Forme un parti nombreux, et songe à m'entourer
D'un peuple contre lui prêt à se déclarer.
Puisqu'à ma haine enfin je dois ce sacrifice,
Que ma haine triomphe, et qu'Ugolin périsse!

BIANCO.

On vient. C'est votre épouse.

SCÈNE VI.

SISMONDI, CORALI.

CORALI.

O ciel! qu'ai-je entendu,
Seigneur? Sur Ugolin le fer est suspendu!
Ose-t-on soupçonner cette ame noble et pure?

SISMONDI.

Au rang de ses vertus mettez-vous le parjure?

CORALI.

Lui, perfide!

SISMONDI.

Lui-même.

CORALI.

Il ne l'est point, seigneur;
Il ne saurait trahir son parti ni l'honneur.

SISMONDI.

Vos garants?

CORALI.

Sa conduite intègre et magnanime,
Son nom, sa vie entière, et la publique estime.

SISMONDI.

Corali contre moi conspire donc pour lui!
Et de quel droit, madame, êtes-vous son appui?

CORALI.

Du même droit, seigneur, que vous êtes son juge.
Quel est son crime?

SISMONDI.

Au Guelfe il accorde un refuge.

CORALI.

Protéger le malheur, crime énorme en effet!
Voici donc Ugolin coupable d'un bienfait!
Mais savez-vous quel est le moins digne d'excuse,
Seigneur, de qui l'accorde ou de qui le refuse?

SISMONDI.

Laissez-en la balance aux mains que le devoir
Oblige à supporter le fardeau du pouvoir,
Corali : dans la paix des vertus domestiques,
Laissez gronder au loin les foudres politiques.

CORALI.

Les destins de l'état nous sont-ils étrangers?
Ne partageons-nous point vos troubles, vos dangers?
Ah! du malheur des temps j'ai trop senti l'atteinte.
Siarra, seul espoir de ma famille éteinte...
Forcé de succomber aux horreurs de son sort,
Hélas! il a passé de l'exil à la mort.

SISMONDI.

A son nom détesté ne puis-je me soustraire?
Il fut mon ennemi, madame.

CORALI.

Il fut mon frère.

Lorsque ta voix dicta l'arrêt de ses malheurs,
J'ai respecté ta haine et dévoré mes pleurs...
Ne me refuse pas le prix que j'en réclame;
Qu'une fois ma prière aille jusqu'à ton ame.

SISMONDI.

Injuste Corali, que me demandez-vous?

CORALI.

Les jours de l'opprimé, l'honneur de mon époux.

SISMONDI.

L'honneur, ce même honneur défend que je fléchisse.
J'ai pour loi le devoir, pour guide la justice.
Le public intérêt...

CORALI.

Sans doute il est sacré;
Mais il n'ordonne pas d'être dénaturé;
Il ne dit point : « Saisis le glaive impitoyable,
Punis un tort léger par un crime effroyable;
Égorge l'accusé qui vers toi tend les bras,
Et fais-toi des vertus de tes assassinats. »
Fût-il vrai que le comte, infidèle à sa gloire,
De sa vie en un jour eût terni la mémoire,
Est-ce à toi, Sismondi, d'être l'accusateur?
Est-ce à toi de briguer le nom de délateur?
Songe, songe aux périls du rang où tu résides!
Des actions des grands interprètes perfides,
Les ennemis secrets, dans la foule cachés,
Tiennent de loin sur eux leurs regards attachés.

Jamais la calomnie un moment ne sommeille;
Qui s'endort innocent coupable se réveille :
Oui. Si, de ton rival délateur empressé,
On voyait par tes soins son échafaud dressé,
On dirait que, lassé de sa vie importune,
Tu voulais sur sa tombe élever ta fortune;
Partout sur ton passage on entendrait crier :
« Du puissant Ugolin voici le meurtrier! »
Et qui sait ce qu'alors oserait entreprendre
Une foule, facile à se laisser surprendre?
Qui sait si, d'Ugolin regrettant le trépas,
Sur toi nos citoyens ne le vengeraient pas?
Pour moi, seigneur, fuyant l'aspect de votre perte,
J'irai, j'irai chercher quelque rive déserte,
Et pleurer Sismondi loin de ces lieux cruels,
Où les plus vertueux sont les plus criminels.

SISMONDI.

À trahir mes devoirs mon épouse m'engage!
D'une aveugle tendresse elle exige ce gage...
Songez-vous que je meurs si je vous obéis?
Du salut des Pisans, du sort de mon pays
Je réponds sur ma tête, et ma lâche indulgence
Mériterait des lois l'implacable vengeance.
Le pardon, la pitié, ces vertus de la paix,
Au jour des factions se changent en forfaits.
L'intérêt de l'État est le seul qui m'anime;
Pise ordonne, et je cours lui livrer sa victime.

CORALI.

Je m'attache à tes pas : mon époux aujourd'hui
Me trouvera sans cesse entre le crime et lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente l'extérieur du palais d'Ugolin. Le jour va luire.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SIARRA, seul.

Arrêtons-nous ici... La fatigue m'accable :
Je n'ai plus pour soutien que ma haine implacable.
Fureurs de la vengeance, où m'avez-vous conduit?
Vainement, avec moi se cachant dans la nuit,
Une élite fidèle, à mes ordres soumise,
Se vouait aux hasards de ma haute entreprise :
Introduit par le glaive en ces murs dangereux,
Je survis presque seul à mon parti nombreux;
Et, pâle, ensanglanté, dans le deuil des ténèbres,
Je marche, poursuivi de mille cris funèbres.
Assis sur cette pierre, attendons que le jour
Ait du comte Ugolin éclairé le séjour.
Au danger qui me suit lui seul peut me soustraire...

Mais il est Gibelin; et moi, moi, téméraire!
Je suis Guelfe... Eh! qu'importe! ennemi juste et grand,
Ugolin est l'ami de tout mortel souffrant:
Ses vertus et son nom me rassurent d'avance.
J'entends quelqu'un; je vois un enfant qui s'avance.
Demeurons. Pour un cœur qu'oppresse le tourment,
L'aspect de l'innocence est un soulagement.

SCÈNE II.

SIARRA, UBALDI.

UBALDI, sans apercevoir Siarra.

Mon frère ne vient point. J'avais cru tout-à-l'heure
Reconnaître sa voix près de notre demeure;
Mais non, je m'abusais. Rentrons.

SIARRA.

Aimable enfant,
Restez, ne craignez rien: votre âge vous défend.

UBALDI.

Je n'ai point jusqu'ici connu la défiance;
Elle ne vient, dit-on, qu'avec l'expérience.

SIARRA.

Ou qu'avec le malheur.

UBALDI.

Seriez-vous malheureux?
Dites-le-moi: mon père est tendre et généreux;

Il vous soulagera comme on soulage un frère.

SIARRA.

Il se nomme!...

UBALDI.

Ugolin.

SIARRA.

O rencontre prospère!
Quoi! vous êtes le fils de cet homme vanté,
En qui de nos aïeux revit l'austérité;
Dont la vertu sévère à la valeur s'allie;
Dont le nom, proclamé dans toute l'Italie,
Est la terreur du crime et l'appui du malheur?

UBALDI.

J'entends parler souvent de sa haute valeur.
On le dit bon guerrier... je sais qu'il est bon père.

SIARRA.

Le ciel de ses vertus lui devait le salaire;
Il le possède en vous.

UBALDI.

Déja luit le soleil,
O mon père! ô combien sera doux ton réveil!
Toi qui ne comptes pas de jours plus favorables
Que ceux où ta bonté secourt des misérables!
Sans doute de repos vous avez bien besoin,
Car, ou mon œil se trompe, ou vous venez de loin?

SIARRA.

Oui, de loin, mon enfant!

UBALDI.

Votre ame est attendrie!
Hélas! vous regrettez peut-être une patrie.
Qu'est-ce donc qu'un proscrit?

SIARRA.

Pour prix de vos bienfaits,
Mon enfant, puissiez-vous ne l'apprendre jamais!

UBALDI.

Pauvre étranger! déjà je sens que je vous aime.
Allons trouver mon père... On vient: ah! c'est lui-même,

SCÈNE III.

SIARRA, UBALDI, UGOLIN.

UGOLIN, *préoccupé.*

Vagues pressentiments! éloignez-vous de moi.
J'ai blessé ton orgueil, Sismondi! venge-toi,
J'y consens.

(Apercevant Ubaldi.)

Que fais-tu dans ce lieu solitaire,
Mon fils?

UBALDI.

Ce voyageur me conte sa misère,
Et moi, je lui promets dans son adversité
Les bienfaits de mon père et l'hospitalité.

UGOLIN.

Salut, noble étranger. Approchez-vous sans crainte.
Vos traits des longs chagrins semblent porter l'empreinte
J'adoucirai vos maux; je les plaindrai du moins.

SIARRA.

Je ressens tout le prix de vos généreux soins,
Seigneur; mais arrêtez: quand vous m'allez connaître,
De vos propres bienfaits vous frémirez peut-être.

UGOLIN.

Je m'interdis le droit de vous interroger;
Je prétends vous servir, et non pas vous juger.

SIARRA.

Mes secrets vous sont dus : je me ferais un crime
D'abuser plus long-temps ce zèle magnanime.
Un Guelfe est devant vous.

UGOLIN.

Qu'avez-vous prononcé?
Savez-vous de quel sort vous êtes menacé?
Savez-vous en quel lieu vous cherchez un asile?

SIARRA.

Je le sais, et mon cœur n'en est pas moins tranquille.

UGOLIN.

Guelfe imprudent! tremblez. Je suis un Gibelin;
Je suis votre ennemi.

SIARRA.

Vous êtes Ugolin.
Ce mot suffit. Ma vie en vos mains est livrée;

Si vous ne me sauvez, ma perte est assurée:
Le jour va révéler la trace de mes pas;
A mes persécuteurs je n'échapperai pas.

UGOLIN.

Je connais mon devoir; et quoi que je hasarde,
Je sauverai vos jours; je les prends sous ma garde.
De vous abandonner il ne m'est plus permis:
Le malheur rend sacrés jusqu'à nos ennemis.

SIARRA.

Quoi que de vos vertus raconte l'Italie,
Elles passent encor tout ce qu'on en publie.
Il ne m'a point trompé cet ascendant secret
Qui vers vous, malgré moi, de si loin m'attirait!
Brave Ugolin, nos cœurs sont dignes de s'entendre;
Le mien se fie au vôtre, et va tout vous apprendre.

UGOLIN.

Un instant : mon cher fils, veille autour de ces lieux,
Observe, et si quelqu'un vient s'offrir à tes yeux,
Accours m'en avertir.

UBALDI.

Comptez sur moi, mon père.
Je pourrai donc aussi secourir la misère!

SIARRA.

Aimable enfant!

SCÈNE IV.

UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN.

Parlez, seigneur; nul indiscret
Ne viendra du malheur épier le secret.
En mon sein déposé, sous le sceau du silence,
Il n'en sortira point.

SIARRA.

Je parle en assurance.
Le nom de Siarra, ses illustres revers
Occupèrent long-temps la voix de l'univers;
Et du bruit de sa mort en tous lieux proclamée
Sembla s'accroître encor sa haute renommée.
Eh bien, ce Siarra, ce chef audacieux,
Ce proscrit formidable... il est devant vos yeux.

UGOLIN.

Quoi! Siarra, l'effroi de Venise et de Rome...

SIARRA.

Vient confier son sort à la foi d'un grand homme.

UGOLIN.

De votre confiance ardent à m'acquitter,
C'est peu de l'obtenir, je la veux mériter.
Oui, dût le même coup nous frapper l'un et l'autre,
J'adopte vos malheurs, et mon sort est le vôtre.

Des jours de Siarra je réponds sur mes jours;
Je suis son protecteur et le serai toujours.
D'un pacte solennel que ma main soit le gage.

SIARRA.

Ah! je vous reconnais à ce noble langage.

UGOLIN.

Mais parlez : quel dessein vous conduit en ces lieux?

SIARRA.

L'espoir de me venger d'un mortel odieux,
De l'époux de ma sœur.

UGOLIN.

De Sismondi?

SIARRA.

Le traître
Dès long-temps de la terre aurait dû disparaître:
Il causa tous mes maux. De vengeance altéré,
Je tournais contre lui mon bras désespéré...
Hélas! pour mon malheur on retint ma furie.
C'était durant ces jours où ma triste patrie
Voyait ses citoyens, divisés en deux parts,
De leur sang fraternel inonder ses remparts.
De deux puissants rivaux l'inimitié féroce
Avait contre l'empire armé le sacerdoce.
Mon père, des Colonne illustre descendant,
Des soutiens de l'empire était le plus ardent.
D'un pontife orgueilleux l'autorité suprême
Marquait déja son front du sceau de l'anathème,

Et, vouant aux enfers ce chef des Gibelins,
Nommait sa femme veuve et ses fils orphelins.
O remords déchirant! ô douleur éternelle!
Portant le désespoir dans l'ame paternelle,
Souillant ce noble sang en mes veines transmis,
Je me précipitai parmi ses ennemis.
Pour la fille d'un Guelfe une ardeur insensée
(J'en rougis) m'inspira cette horrible pensée.
Mon œil s'ouvrit bientôt sur ma coupable erreur:
Je détestai ma flamme, et je m'en fis horreur.
Je rejoignis mon père aux remparts de Florence.
De fléchir ses rigueurs nourrissant l'espérance,
Dans son cœur attendri j'avais fait retentir
Le cri de ma douleur et de mon repentir;
Il cédait... Sismondi ralluma sa colère,
Enchaîna le pardon sur les lèvres d'un père;
Et le mien, reprenant son indignation,
Mourut sans révoquer sa malédiction.
Depuis ce jour fatal la paix m'est enlevée;
Contre moi du tombeau la voix s'est élevée.
Le crime et le malheur m'assiègent en tous lieux;
La parole d'un père est un arrêt des cieux.
Aux lois de Sismondi jaloux de me soustraire,
Ma haine me retint dans le parti contraire:
Je devais être Guelfe, il était Gibelin.
En ces temps orageux, vous savez, Ugolin,
Comment, dans l'Italie à mon seul nom tremblante,

Je me couvris cinq ans d'une gloire sanglante.
Ah ! j'ai trop expié mes succès éclatants :
J'ai conservé le jour pour mourir plus long-temps;
Toutes les nations m'ont déclaré la guerre,
Et d'exil en exil j'ai parcouru la terre.
J'ai subi les refus, j'ai dévoré l'affront;
La pitié dédaigneuse a fait rougir mon front;
Tous les maux contre moi semblaient d'intelligence :
Mais qui pourrait trop cher acheter la vengeance?
La vengeance est ma vie; aux lieux inhabités,
Elle veille dans l'ombre et marche à mes côtés.
Enfin j'assouvirai la haine qui m'inspire :
Ugolin me protège, et Sismondi respire.

UGOLIN.

Songez-vous à l'état où vous êtes réduit?
Vous parlez de vengeance, et le fer vous poursuit!
Voulez-vous démentir, aux yeux de l'Italie,
Cette mort dont le bruit protège votre vie?
Voulez-vous au poignard confier vos desseins,
Et ranger un héros parmi les assassins?

SIARRA.

Je veux, aux champs du brave, en ennemi sincère,
Provoquer dignement un indigne adversaire.
S'abaissant jusqu'à lui, mon généreux courroux
Lui réserve l'honneur de tomber sous mes coups.

UGOLIN.

Sa prudente valeur craint de se voir trompée;

Il ne s'expose point au destin de l'épée.
Une autre arme est plus sûre en ses adroites mains;
C'est elle qui, servant ses projets inhumains,
A toute heure, en tous lieux, m'obsède sans relâche!
L'infame calomnie est le glaive du lâche.

SIARRA.

Quoi! vous-même...

UGOLIN.

Il me hait. Ma perte est son espoir:
On pardonne le crime et non pas le pouvoir.
Cette nuit, au conseil, son envieuse rage
Me prodiguait encor la menace et l'outrage;
De trahir ma patrie il osait m'accuser!

SIARRA.

Qu'entends-je? A quels périls j'allais vous exposer!
Quoi! déja contre vous le perfide conspire!
Et s'il savait qu'ici par vos soins je respire,
Quels seraient vos destins? J'en frémis. Non, seigneur,
Je n'abuserai point des vertus d'un grand cœur.
Adieu, digne Ugolin; loin de vous je m'exile,
Dussé-je ne trouver que la mort pour asile.

UGOLIN.

Arrêtez.

SIARRA.

Non, je pars; vos vœux sont superflus.

UGOLIN.

Arrêtez; votre sort ne vous appartient plus.

SIARRA.

Songez où vous égare un transport téméraire.

UGOLIN.

A vos persécuteurs je songe à vous soustraire.

SIARRA.

Et si vous-même enfin dans ma perte entraîné...

UGOLIN.

Je puis vous secourir : tout est examiné.

SIARRA.

J'appellerais sur vous l'arrêt qui me condamne!

UGOLIN.

Si j'eusse erré, proscrit, aux champs de la Toscane,
A me donner asile eussiez-vous balancé?

SIARRA.

Non, sans doute!

UGOLIN.

Il suffit; vous avez prononcé.
Venez donc, sous ces murs oubliant vos alarmes,
D'un moment de repos goûter enfin les charmes.

SCÈNE V.

UBALDI, *au fond du théâtre, voyant Siarra entrer dans le palais.*

Allez, bon voyageur; bientôt je vous suivrai,
Hélas! et, si je puis, je vous consolerai.
Oh! combien doit mon cœur bénir la destinée!

Heureux qui peut ainsi commencer la journée!
Heureux qui peut, le soir, dire : Grace à mes soins,
Il est donc sur la terre un malheureux de moins!

SCÈNE VI.

UBALDI, BIANCO, SOLDATS dans l'enfoncement.

BIANCO, à ses soldats.

Demeurez; attendez que ma voix vous appelle.

UBALDI.

J'aperçois des soldats!

BIANCO, apercevant Ubaldi, du fond de la scène.

C'est le fils du rebelle!
Approchons. Un aveu, de sa bouche obtenu,
Suffirait seul...

UBALDI.

Ce chef ne m'est point inconnu;
C'est Bianco. N'importe! allons en diligence
L'annoncer à mon père.

BIANCO, à part, en s'approchant.

Heure de la vengeance!
Vas-tu sonner enfin pour l'heureux Sismondi?
(A Ubaldi.)
Ne vous alarmez point; restez, jeune Ubaldi.
D'un ami d'Ugolin ne fuyez point la vue.
Quelle douce candeur! quelle grace ingénue!

Misérable Ugolin! de ce fils adoré
Oh! qu'il t'en coûtera de te voir séparé!

UBALDI.

Séparé, dites-vous?

BIANCO.

Enfant rempli de charmes!
Vous ne connaissez pas l'amertume des larmes;
Vous l'apprendrez bientôt.

UBALDI.

Vous me faites frémir!

BIANCO.

Sur vos tristes destins vous me voyez gémir.
Malheureux Ubaldi! votre père est coupable.

UBALDI.

Lui, seigneur! Non, son cœur du crime est incapable.
Il compte tous ses jours par de nouveaux bienfaits.
Hélas! Si vous saviez...

BIANCO.

Eh bien?... Si... je savais...

UBALDI.

Le bien qu'il vient de faire encore tout à l'heure.
Un pauvre fugitif est dans notre demeure,

(Voyant le mouvement que fait Bianco.)

Qui serait mort sans lui... Grand dieu!

BIANCO.

J'en sais assez.

UBALDI.

Quel farouche regard, seigneur, vous me lancez!

BIANCO.

Soldats, approchez tous.

UBALDI.

Quel courroux vous transporte?

BIANCO.

Le Guelfe est là. Venez; marchez vers cette porte.

UBALDI.

Qu'ai-je fait, malheureux? Quel trouble m'égarait!
Ah! j'ai perdu mon père en livrant son secret.

BIANCO.

Saisissons à la fois l'un et l'autre complice;
Entrons, et devant nous que le crime pâlisse!

SCÈNE VII.

UBALDI, BIANCO, UGOLIN, SOLDATS dans l'enfoncement.

UGOLIN, arrêtant Bianco.

Vil satellite, arrête, et pâlis à ton tour.
Ugolin te défend de souiller ce séjour.

UBALDI.

Soldats! contre moi seul tournez votre colère,
Frappez, punissez-moi d'avoir trahi mon père.

BIANCO, montrant Ugolin.

Qu'on le saisisse. Eh quoi! lâches! vous frémissez!
Au nom de Sismondi, gardes, obéissez.

UGOLIN.

Gardes, n'approchez pas; et toi, perfide esclave,
Retourne à Sismondi; dis-lui que je le brave.
Oui, le Guelfe est ici; cours le lui révéler:
Je ne m'abaisse plus jusqu'à dissimuler.
Il est de ces forfaits dont on se glorifie!
Que ton maître à son tour vienne! je le défie.
Il ne franchira point avec impunité
L'inviolable seuil de l'hospitalité.
S'il l'osait outrager, si par la violence
De s'ouvrir cette enceinte il avait l'insolence,
Il tomberait frappé d'un soudain châtiment,
J'en jure par ce fer... Porte-lui mon serment.

SCÈNE VIII.

BIANCO, SOLDATS.

BIANCO.

Je ne lui porterai que l'aveu de ton crime.
Menace-nous encore, arrogante victime!
Ton orgueil ne fera que tomber de plus haut.
Je t'attends dans une heure au pied de l'échafaud.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, *seul.*

Hélas! c'en est donc fait! un arrêt absolu
Prononce mon trépas d'avance résolu.
Sismondi, contre moi s'armant de mon absence,
Et sous la calomnie étouffant l'innocence,
Va jouir du bonheur de me déshonorer!...
Non, de ce vil espoir je prétends le frustrer.
Mon nom parle pour moi; j'aime du moins à croire
Que vingt ans de travaux, et peut-être de gloire,
Du souvenir encor ne sont point effacés,
Et contre un Sismondi me défendent assez.
Que dis-je? Un peuple ingrat peut briser son idole;
Et le mont Tarpéien touchait au Capitole.
Sismondi dans ces murs a des amis puissants:
Quand la haine prononce, il n'est plus d'innocents.
Eh bien, sachons mourir!... Mais laisser sur la terre
Mes enfants sans appui, sous ce toit solitaire!

A leurs embrassements renoncer pour toujours!
Ah! je sens, malgré moi, tout le prix de mes jours.
Malheureux étranger! voilà donc ton ouvrage!
Ugolin! Ugolin! rappelle ton courage;
Ne ternis point l'éclat d'un magnanime effort:
Qui regrette ses jours perd le fruit de sa mort.
A pas précipités quelqu'un vers moi s'avance.
Ah! vient-on m'annoncer la fatale sentence?

SCÈNE II.

UGOLIN, LORENZO.

UGOLIN.

Quoi! c'est vous, Lorenzo! Mortel trop généreux,
Quel sujet vous amène auprès d'un malheureux?
Redoutez les soupçons du tyran qui m'opprime:
Nul ne peut m'aborder, ni me plaindre sans crime:
Connaissez-vous mon sort?

LORENZO.

Je viens le partager.

UGOLIN.

Qu'espérez-vous?

LORENZO.

Périr, seigneur, ou vous venger.
Votre cause est la mienne, et dès cette journée
J'enchaîne mes destins à votre destinée.

Ce fer vous appartient, disposez de ses coups :
Trop heureux de combattre et de mourir pour vous!
Pour vous dans le conseil j'osai me faire entendre;
Ma voix vous défendait; mon bras va vous défendre.
Frémisse Sismondi! De nombreux habitants
De ses oppressions s'indignent dès long-temps.
Je vais les rassembler, et, marchant à leur tête,
Dévouer le perfide aux coups qu'il vous apprête.
Qu'au lieu de votre sang tout le sien soit versé :
L'échafaud vainement ne sera pas dressé.

UGOLIN.

Moi! vous associer au sort qu'on me prépare!
Non, je n'accepte point un dévouement si rare.
Ce zèle généreux suffit à ma douleur :
Des amis tels que vous consolent du malheur.

LORENZO.

Seigneur, mes faibles soins méritent moins d'estime.
Eh quoi! lorsque Ugolin, volontaire victime,
Rachète de son sang les jours d'un inconnu;
D'une indigne terreur lâchement retenu,
Je pourrais balancer à payer de ma vie
Le salut d'un héros opprimé par l'envie!
Des grandes actions connaissez le pouvoir :
Votre exemple est un ordre, et m'apprend mon devoir.
Ne perdons point de temps. Sur la place publique,
Déployant contre vous sa sombre politique,
L'infame Sismondi prête à son attentat

Les noms de grand exemple et de raison d'état.
Il dicte à Bianco sa volonté sinistre.
C'est ainsi que le traître et son affreux ministre,
Juges, accusateurs, et bourreaux à la fois,
Transforment en poignard le fer sacré des lois.
Venez; et, ramenant la foule détrompée,
Au poignard du perfide opposons notre épée.

UGOLIN.

Non. A ses ennemis dédaignant de m'unir,
Je laisse au temps vengeur le soin de le punir:
Mais j'irai, le vouant à la haine publique,
Révéler les noirceurs de sa vengeance oblique;
J'irai. Puisse le peuple, enfin désabusé,
Voir les accusateurs flétris par l'accusé!
Vous pouvez à ce peuple annoncer ma présence.

LORENZO.

(A part.)
J'y vole. Malgré lui je prendrai sa défense.

UGOLIN.

Comment récompenser votre noble pitié?

LORENZO.

Vivez, et de mes soins je serai trop payé.

SCÈNE III.

UGOLIN, seul.

O ciel, daigne bénir son vertueux courage!
Les moments nous sont chers : achevons notre ouvrage.
Avant de m'éloigner, peut-être sans retour,
Que ce noir souterrain, de détour en détour,
Conduise Siarra loin de ces lieux funèbres.
N'attendons point la nuit et ses lentes ténèbres.

SCÈNE IV.

UGOLIN, CORALI.

UGOLIN, à part.

(Haut.)
Corali!... Vous, madame! En croirai-je mes yeux?
Eh! ne craignez-vous pas qu'un époux furieux...?

CORALI.

La crainte désormais ne nous est plus permise :
Vous vivrez; votre grace à mes vœux est promise.
Je viens vous l'apporter.

UGOLIN.

Ce soudain changement
N'excite encore en moi que de l'étonnement,

Madame, j'en conviens. Ma perte était jurée :
Peut-être que d'un jour on l'aura différée.
La haine s'assoupit, mais elle ne meurt pas.
Sismondi...

CORALI.

Sismondi vous arrache au trépas.

UGOLIN.

Lui, madame?... Il vous trompe, et sa fausse clémence
N'est qu'un voile odieux qui couvre sa vengeance.
Il a dicté l'arrêt.

CORALI.

Il va l'anéantir.

UGOLIN.

A dépendre de lui je pourrais consentir!

CORALI.

Votre sort ne dépend que de vous seul...

UGOLIN.

Madame,
Expliquez-vous.

CORALI.

Eh bien, seigneur, Pise réclame
De votre déférence un gage solennel.

UGOLIN.

Ce gage, quel est-il?

CORALI.

Sans doute, il est cruel
De devoir son salut aux jours d'un misérable;

Mais la nécessité, cruelle, inexorable...
Vous m'entendez, seigneur : un sang infortuné
Est le prix...

UGOLIN.

Ugolin est toujours condamné.

CORALI.

Quoi! votre ame inflexible...?

UGOLIN.

Au péril de ma vie,
Je réponds du dépôt que le sort me confie,
Et ne trahirai point, barbare délateur,
Qui daigna me choisir pour son libérateur.
Plutôt qu'à l'infamie on me force à descendre,
Que je tombe écrasé sous mon palais en cendre!
Je connais votre cœur; il approuve le mien.

CORALI.

Ne redoutez-vous pas...?

UGOLIN.

Je ne redoute rien.
Dès ce jour, s'il le faut, que l'arrêt s'accomplisse :
Comme un prix glorieux j'accepte mon supplice.
Cessez de vous livrer à de stériles soins;
S'ils pouvaient me fléchir, vous m'estimeriez moins.

CORALI.

O courage stoïque! O vertu trop austère!
Songez à votre fils.

UGOLIN.

Songez à votre frère.

CORALI.

Ah! de quel souvenir frappez-vous mon esprit!

UGOLIN.

Est-ce à vous d'exiger la tête d'un proscrit?

CORALI.

Mes pleurs l'arracheront à son destin funeste.
Mânes de Siarra! c'est vous que j'en atteste.

UGOLIN.

Vain espoir! mes jours seuls peuvent sauver ses jours.

CORALI.

Hélas! vous voulez donc nous quitter pour toujours!
Non, seigneur, non, je tombe à vos pieds que j'embrasse,
De vous-même à vos pieds j'implore votre grace.

UGOLIN.

Implorez mes refus : c'est vous en dire assez.

CORALI.

Eh quoi! mes vœux...

UGOLIN.

Tremblez qu'ils ne soient exaucés.

CORALI.

L'intérêt de vos jours l'emporte sur tout autre.
Le sort de ce proscrit...

UGOLIN.

Touche de près au vôtre.
Si vous saviez sur qui le fer est suspendu!...

Jusqu'au dernier soupir je l'aurais défendu;
Votre époux dans mon sang aurait éteint sa rage...
Mais vos barbares soins renversent mon ouvrage :
Eh bien ! pour vous punir je vous obéirai,
Madame ; et c'est à vous que je le livrerai.
Vous seule de sa mort recueillerez la honte ;
Du sang de l'exilé vous seule rendrez compte ;
Vous seule avez proscrit ses jours infortunés,
Et, s'il périt, c'est vous, vous qui l'assassinez.
Il va dans un instant paraître à votre vue.

SCÈNE V.

CORALI, *seule.*

Je frissonne. A sa voix, quelle crainte inconnue
Agitait tous mes sens durant cet entretien ?
Le sort de ce proscrit touche de près au mien !
Sa douleur, il est vrai, ne m'est point étrangère :
Dans chaque infortuné je crois revoir mon frère.
Je ne sais, mais mon cœur, triste et préoccupé,
D'un trouble si profond ne fut jamais frappé.

SCÈNE VI.

CORALI, UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN, à Corali.

Voici votre victime, et je vous l'abandonne.

CORALI.

Siarra!

SIARRA.

Corali!... Destin, je te pardonne!
J'ai revu Corali : mes maux sont oubliés.

CORALI.

Ciel protecteur! quels jours j'aurais sacrifiés!
Quoi! le bruit de ta mort... O faveur douloureuse!
Je retrouve mon frère, et suis plus malheureuse!
Siarra m'est rendu; mais hélas, à quel prix!

SIARRA.

Parle, achève.

CORALI.

Ugolin meurt si tu ne péris.

UGOLIN.

Qu'avez-vous révélé?

SIARRA.

Lui, périr en ma place!
Du sang d'un bienfaiteur j'achèterais ma grace!
Non; du mien, du mien seul le fer s'abreuvera;

En dépit du destin je serai Siarra.
Les bourreaux, où sont-ils? Je cours...

UGOLIN.

Qu'allez-vous faire?
Ce peuple à l'échafaud peut encor me soustraire :
Mais fallût-il périr privé de son secours,
Laissez ma mort payer la rançon de vos jours.

SIARRA.

Je n'accepterai point ce sanglant sacrifice;
Non. Que sur moi plutôt leur rage s'assouvisse!
A Pise, à votre fils vos jours sont précieux :
Mais moi, proscrit, errant, sans amis sous les cieux,
Traînant dans l'univers ma misère profonde,
Ai-je encor quelques biens à regretter au monde?
Ma jeunesse a vieilli sous le faix du malheur,
Et la mort n'est pour moi qu'un terme à la douleur.
Généreux Ugolin, et toi, sœur adorée,
Ne me retenez plus; la hache est préparée.
Puisqu'un arrêt fatal m'arrache de vos bras,
Donnez-moi quelques pleurs, et ne m'oubliez pas.
Avant que pour jamais la tombe nous rassemble,
De moi, de mes revers vous parlerez ensemble.
Peut-être de ma cendre un vengeur sortira!...
Pour la dernière fois embrassez Siarra.

CORALI.

Arrête! entends la voix d'une sœur qui t'implore,
Ne t'ai-je retrouvé que pour te perdre encore?

A la nuit de la tombe es-tu donc échappé
Pour périr sous mes yeux, indignement frappé?
A ce spectacle affreux je serais condamnée!
N'était-ce point assez des larmes d'une année?
Et du frère que j'aime, impitoyable sort!
Une seconde fois faut-il pleurer la mort?

SIARRA.

Aux dépens de l'honneur malheur à qui peut vivre!
C'en est trop : il est temps qu'au glaive je me livre.

UGOLIN.

Au-devant de ses coups gardez-vous de courir :
Celui qui vous sauva vous défend de mourir.

SIARRA.

J'ai porté ma sentence ; elle est irrévocable.

CORALI, l'arrêtant.

Demeure.

SIARRA.

As-tu fait vœu de me rendre coupable?

(Montrant Ugolin.)

Pour le perdre, il suffit d'un instant de retard.
M'arrêter, c'est me dire : « Arme-toi d'un poignard,
« Frappe ton bienfaiteur, ton appui tutélaire ;
« Réserve à ses bontés cet indigne salaire. »
Exiges-tu de moi ce sacrifice affreux?
Faut-il l'assassiner?

CORALI.

O combats douloureux!

Eh ! comment entre vous nommer une victime ?

SIARRA.

C'est à toi de choisir du malheur ou du crime.

CORALI.

Ah ! je cours me jeter aux pieds de mon époux,
Et vous sauver tous deux, ou périr avec vous.

SCÈNE VII.

UGOLIN, SIARRA.

SIARRA.

Il ne nous reste plus contre un lâche adversaire
Qu'un unique parti, sanglant, mais nécessaire.
J'ai devant Corali dévoré mes transports ;
Mais l'extrême malheur veut d'extrêmes efforts.
Nous possédons encore, en dépit de l'orage,
Deux fidèles appuis, la haine et le courage.
Unissons nos fureurs, frappons un coup hardi.
Tant que nous respirons, malheur à Sismondi !
L'heure qui va sonner sera sa dernière heure.
Son palais, m'a-t-on dit, touche à cette demeure ;
C'est là qu'il faut marcher. Je puis sous ces remparts
Rassembler d'un signal quelques Guelfes épars.
Qu'à vos nombreux amis leur troupe se rallie,
Et d'un monstre odieux délivrons l'Italie.

UGOLIN.

Arrêtez, Siarra. Jugez mieux Ugolin.

SIARRA.

Eh quoi !...

UGOLIN.

Vous êtes Guelfe, et je suis Gibelin.
Un rempart éternel entre nous deux s'élève;
Mon glaive ne doit point s'unir à votre glaive.
Nous sommes ennemis : l'avez-vous oublié ?
Votre libérateur n'est pas votre allié.
Irai-je aux vils affronts condamner ma mémoire?
Irai-je, préférant mon salut à ma gloire,
Souillé du nom de traître et de conspirateur,
Justifier la voix du calomniateur ?
Parmi nos citoyens faudra-t-il que l'on dise :
« Le rigide Ugolin a conjuré dans Pise ! »
Je veux à Sismondi dérober ce bonheur :
Disposez de ma vie, et laissez-moi l'honneur.
On approche : rentrez.

SCÈNE VIII.

UGOLIN, UN SOLDAT.

UGOLIN.

D'un pas lugubre et lent,
Un soldat vient vers moi. Ciel! un mouchoir sanglant!
Un glaive!... Je frissonne. Avançons... Mais je n'ose.
Si Lorenzo, mourant pour défendre ma cause!...
Parlez, instruisez-moi... Vous vous taisez? Vos yeux
Se détournent des miens, et regardent les cieux?
Ce silence...

LE SOLDAT.

A tout dit. Dans votre sort funeste,
Songez à rassembler la force qui vous reste;
Vous en avez besoin.

UGOLIN.

Achevez... je frémis.

LE SOLDAT.

Déplorable Ugolin! vous n'avez plus qu'un fils.

UGOLIN.

Eraldi!

LE SOLDAT.

Votre fils est mort pour la patrie,
Est mort digne de vous.

UGOLIN.

Ô douleur ! ô furie !
Funéraires lauriers, stériles monuments !
Me rendrez-vous mon fils et ses embrassements ?

LE SOLDAT.

La nuit seule a trahi les efforts de mon zèle :
Je cherchais Eraldi ; mais, quand mon bras fidèle
Au prix de tout mon sang allait le secourir,
Je ne l'ai retrouvé que pour le voir mourir.
« Va porter, m'a-t-il dit, mes adieux à mon père ;
Remets-lui cette offrande et douloureuse et chère,
Ce tissu teint du sang de son malheureux fils,
Ce fer, qui par ses mains à mes mains fut transmis,
Et dont j'aurais voulu faire un plus long usage.
Dis-lui que ma valeur n'a cédé qu'au courage.
S'il doit apprendre un jour sous quels coups je péris,
Qu'immolant sa vengeance à mes mânes chéris,
De mon noble adversaire il épargne la vie. »
Il dit, et la lumière à ses yeux est ravie,
Et votre fils, seigneur, entre mes bras tremblants,
Ne laisse qu'un corps pâle et des débris sanglants.

UGOLIN, regardant l'épée de son fils.

(au soldat.)

Fer sacré ! don de mort ! venge mon fils. Achève.
Le nom du meurtrier ? Son nom ? que sous ce glaive
Le traître...

LE SOLDAT.

Jusqu'à moi son nom n'est point venu.
Des Guelfes révoltés c'est ce chef inconnu,
Ce proscrit...

UGOLIN.

Lui! grand Dieu! lui! monstre sanguinaire,
Je te donnais ma vie, et voilà mon salaire!
Où vient de m'égarer une aveugle pitié?
C'est le bourreau d'un fils que j'ai réfugié!
Quoi! barbare! à l'instant où ma main abusée
S'est unie à ta main de mon sang arrosée,
J'ai pu te méconnaître! Une subite horreur
N'a point de ta présence averti ma fureur!
Mais du moins à mes coups un Dieu vengeur t'amène;
Ton odieuse vie appartient à ma haine.
Mon fils! apaise-toi.

LE SOLDAT.

Des gardes, l'œil en pleurs,
Apportent dans ces lieux cet objet de douleurs.
Fuyez son triste aspect; fuyez.

UGOLIN.

Je veux l'attendre.
Ugolin peut tout voir: il a pu tout entendre.

(Des soldats déposent au fond du théâtre le corps d'Eraldi, étendu sur un lit de mort, sans qu'il soit aperçu du spectateur.)

Soldats, éloignez-vous: qu'il me reste du moins
Le douloureux plaisir de pleurer sans témoins.

SCÈNE IX.

UGOLIN, *seul.*

Voici donc d'Eraldi la dépouille mortelle !
Glacé comme la tombe, immobile comme elle !
Mon cher fils ! attends-moi ; ton père te rejoint.
O mort ! terrible mort ! ne nous sépare point.

(Il demeure quelque temps attaché au corps de son fils.)

Veillé-je ? n'est-ce point un effroyable rêve ?
Non. C'est lui. Tout son sang bouillonne et se soulève.
Il demande vengeance... Eh bien ! il l'obtiendra.
Tremble toi-même, tremble, odieux Siarra !
Quels horribles tourments ma rage te prépare !
Oui, je sens qu'à plaisir je deviendrai barbare.
La mort la plus affreuse est trop douce pour toi ;
Tu ne pourras jamais souffrir autant que moi.
Oh ! que n'as-tu des fils !... Je veux du moins, perfide,
Retourner le poignard dans ton cœur parricide ;
Je veux sur la victime égorger l'assassin...
Insensé ! qu'ai-je dit ? et quel est mon dessein ?
De l'hospitalité trahir la foi jurée !
O devoir inflexible ! ô vengeance frustrée !
Mânes plaintifs ! en vain je vous entends crier :
Sans oser le punir je tiens le meurtrier.
Ne saurais-je briser cette importune chaîne ?

Quoi! l'assassin d'un fils est sacré pour ma haine!
Quand je lui dois la mort il me devrait le jour!
Non. Sous mon bras vengeur qu'il expire à son tour!
Le sang paiera le sang : courons !... Que vais-je faire?
Quelle lueur soudaine et me frappe et m'éclaire?
J'allais à ma fureur immoler ma vertu...
Corps sanglant de mon fils! que me conseillais-tu?
Il est temps de te fuir, ô trop chère victime!
Et je m'arrache à toi pour m'arracher au crime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, seul.

(Le corps d'Eraldi est dans l'enfoncement.)

Quel pouvoir, enchaînant ma vengeance trompée,
De ma main, malgré moi, fait tomber mon épée?
Victime du devoir et martyr de l'honneur,
Il faut donc renoncer à ce dernier bonheur!
Il faut donc préférer, dans cette lutte étrange,
La vertu qui m'immole au crime qui me venge!
Oui, sans doute, il le faut. C'est toi, mon fils, c'est toi
Dont les derniers accents m'ont prescrit cette loi.
Saurai-je l'accomplir? Moment, moment terrible!
O vertu, que ta route est glissante et pénible!
N'importe : j'ai fixé mes vœux irrésolus,
Et dans quelques instants je ne me craindrai plus.
Je l'ai fait prévenir : ici je viens l'attendre.

Pourrai-je sans fureur et le voir et l'entendre ?
Il s'avance!...—Grand Dieu! témoin de mes combats,
Daigne affermir mon cœur et retenir mon bras.

SCÈNE II.

UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN.

Guelfe, soyez sincère, et que votre mémoire
De la dernière nuit vous retrace l'histoire.
Comment dans nos remparts avez-vous pénétré ?

SIARRA.

Par un chemin sanglant : de ma main massacré,
Plus d'un Pisan périt, victime de ma rage :
Mais de l'un d'eux surtout j'admirai le courage,
Et je vis à regret ce valeureux soldat
Renversé sous mes coups après un long combat.
Jamais, jamais guerrier tombé sous mon épée
Ne laissa tant de trouble en mon ame frappée.
Aux lueurs des flambeaux je contemplai ses traits,
Et s'il était ici... je le reconnaîtrais.
Mais pourquoi rappeler cette image funeste,
Qu'épargna la nuit sombre à la clarté céleste ?

UGOLIN, le conduisant vers le corps de son fils.

Approchez, approchez! le reconnaissez-vous ?

SIARRA.

C'est le jeune guerrier qui tomba sous mes coups !
C'est lui ! De sa récente et profonde blessure
Le sang bouillonne encore et contre moi murmure.

UGOLIN.

C'est mon fils.

SIARRA.

Votre fils ! qu'ai-je fait ? Sort affreux !
Et le même soleil nous éclaire tous deux !
Et votre main, plongée au fond de mes entrailles,
N'a pas de tout mon sang arrosé ces murailles !
Il ne me manquait plus que le nom d'assassin.
Enfer anticipé que je porte en mon sein,
O malédiction, fatal adieu d'un père !
N'as-tu point sur ma tête épuisé ta colère ?
Faut-il qu'entraînant tout dans l'horreur de mon sort,
Je jette autour de moi le malheur et la mort !
Ombre auguste ! accomplis ta dernière vengeance.
Pères infortunés ! frappez d'intelligence.
Seigneur, j'attends vos coups : que mes crimes punis
Apaisent à la fois mon père et votre fils ;
Frappez !

UGOLIN.

Je ne le puis sans être sacrilége.

SIARRA.

Frappez : je vous le rends ce sanglant privilége.

UGOLIN.

Qu'oses-tu proposer, barbare? Espères-tu
Me ravir en un jour mon fils et ma vertu?

SIARRA, lui montrant le corps d'Eraldi.

Regardez, regardez ce qu'il faut que j'expie!
Voyez, et vengez-vous.

UGOLIN.

Moi! que d'un glaive impie
J'ensanglante le toit de l'hospitalité!
Moi! que par un forfait lâchement médité
Je punisse l'erreur d'un crime involontaire!
Non. Forçant dans mon sein la nature à se taire,
Je vous épargnerai malgré moi, malgré vous:
Oui, les coups du malheur vous sauvent de mes coups.
Partez. Ce souterrain, ténébreuse retraite,
Prépare à votre fuite une route secrète.
Mon unique vengeance est de vous secourir:
Éloignez-vous; vivez, et moi je vais mourir.

SIARRA.

Je ne l'accepte point cette offre généreuse:
C'est la mort que je veux, et je la veux affreuse.
J'ai payé vos bienfaits par une iniquité.

UGOLIN.

La faute est moins à vous qu'à la fatalité;
A ce noir attentat votre ame est étrangère,
Vous ignoriez quel sang versait votre colère,
Je le sais: mais aussi, dans mon ardent transport,

Je sais que je suis père et que mon fils est mort.
Songez qu'un seul regard sur cet objet funeste
Suffit pour égarer la raison qui me reste.
Fuyez donc, échappez à ma juste fureur,
Et de vous ressembler épargnez-moi l'horreur.

SIARRA.

Point de pardon : la mort! Mes cris vous la demandent;
Sauvez-moi par pitié des forfaits qui m'attendent.
Vengez un fils : ce fer qui vient de l'égorger,
Prenez-le, il fume encor...

UGOLIN.

Cessez de m'outrager.
Au métier des bourreaux mes mains ne sont point faites,
Siarra : ce n'est point sous ces voûtes muettes
Qu'un père au désespoir vengera son malheur.
Nous nous retrouverons aux champs de la valeur :
Là, libre des serments, étrangers l'un à l'autre,
Vous aurez tout mon sang ou j'aurai tout le vôtre.
Nous nous retrouverons, peut-être dès demain.
En attendant, adieu : voici votre chemin.

SIARRA.

Non, j'expire à vos pieds.

UGOLIN.

Partez, mon fils l'ordonne.
Ce n'est pas moi, c'est lui, lui seul qui vous pardonne.
Ce jeune infortuné, massacré sous vos coups,
Frémissez ! en mourant il m'a prié pour vous.

SIARRA.

Pour moi...! Tant de vertu redouble encor mon crime.
Ah ! que du moins j'expire, embrassant ma victime !
Cadavre ensanglanté ! ne me repousse pas.

UGOLIN.

Malheureux ! loin d'ici précipitez vos pas,
Ou craignez qu'à ma voix la suprême colère
Ne vous condamne un jour au tourment d'être père !

SIARRA.

Eh bien ! j'obéirai. Je pars, puisqu'il le faut ;
Je pars, mais Ugolin me reverra bientôt.

SCÈNE III.

UGOLIN, seul.

Te voici consommé, sacrifice terrible !
(se tournant vers le corps d'Éraldi.)
Jouissons sans danger de ce spectacle horrible.
(reculant avec indignation.)
Approchons... O mon fils ! ô vengeance !... Un regard
Rend à mon cœur la rage, à ma main le poignard.
Et je laisse échapper le monstre que j'abhorre !
Il s'éloigne, impuni !... Je puis l'atteindre encore :
Ma rapide fureur bientôt l'aura rejoint ;
De ce séjour de mort il ne sortira point.
Périsse la pitié !... Qu'ai-je dit ? O blasphême !

Le remords des bienfaits est un crime lui-même.
Voile épais ! cache-moi ce corps défiguré,
Ou je ne réponds plus de mon bras égaré.

(Il étend sur le corps de son fils, en détournant les yeux, le voile qui ne le couvrait qu'à demi, et se met ensuite à genoux devant cet appareil, en disant :)

Chère ombre ! j'accomplis ta volonté dernière,
Et j'emporte au tombeau ma vertu tout entière.

SCÈNE IV.

UGOLIN, encore à genoux, UBALDI.

UBALDI.

Qu'aperçois-je ? D'où vient que mon père à genoux !...
Mon père... Il n'entend point... Pour qui donc priez-vous ?
Pour l'étranger peut-être ? Ah ! sans doute il mérite
Un destin plus heureux... Pourquoi partir si vite ?
Je voulais l'embrasser, lui dire un long adieu.
Et mon frère ?

UGOLIN, se levant avec précipitation.

(à part.)

Ton frère !... O supplice !

UBALDI.

Grand dieu !
Quelle sombre fureur en vos yeux étincelle ?
Aurait-il mérité la haine paternelle ?

S'il était vrai, daignez, vous rendant à mes vœux,
Accorder à mon frère un pardon généreux.
Hélas! si vous saviez comme il chérit son père!

UGOLIN, à part.

Il déchire mon cœur.

UBALDI.

Pourquoi ce front sévère?
Vous ne l'aimez donc plus? S'il perdait votre amour,
J'en suis sûr, Eraldi perdrait aussi le jour.

UGOLIN.

Laisse-moi seul, mon fils.

UBALDI.

Quoi!...

UGOLIN.

Laisse-moi, te dis-je.

(à part.)

Pour la première fois sa présence m'afflige.

UBALDI, à part.

Qu'ai-je fait à mon père? il m'éloigne de lui.
Tous les jours il me cherche; il m'évite aujourd'hui.
N'importe! obéissons, respectons sa colère.
Mais quel morne appareil!... Juste dieu! c'est mon frère!

UGOLIN.

(A part.)

Que fais-tu, malheureux? O mortel désespoir!

UBALDI.

Comme son front est pâle! Oh! venez donc le voir!

Regardez, regardez, mon père!

UGOLIN, à part.

Je succombe.

UBALDI.

Quel effrayant sommeil!

UGOLIN.

Le sommeil de la tombe.

UBALDI.

Il est mort!... Eraldi! malheureux Eraldi!
Que je t'embrasse encor!

UGOLIN.

Reste, cher Ubaldi;
Ne m'abandonne pas.

UBALDI.

O mon père!

UGOLIN, le retenant.

Demeure.

UBALDI.

Laissez-moi l'embrasser.

UGOLIN.

Tu veux donc que je meure?
Mais qu'entends-je? D'où naît cet effroyable bruit?
Dieu! Sismondi s'avance, et le peuple le suit.

SCÈNE V.

UGOLIN, UBALDI, SISMONDI, TROUPE DE GIBELINS, PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

SISMONDI.

Frémissant, comme moi, du coup qui vous accable,
Le peuple a confirmé l'arrêt irrévocable.
Pise ne peut, hélas! révoquer son édit;
Vous sauver est un droit qu'elle s'est interdit...
Votre pays en deuil vous condamne et vous pleure.

UGOLIN.

Que le glaive s'apprête, et me frappe sur l'heure!
De votre indigne aspect qu'il délivre mes yeux!
O mes concitoyens! recevez mes adieux.
J'avais cru parmi vous obtenir plus d'estime;
Mais j'accepte la mort, injuste ou légitime,
Et de mes longs travaux puisque tel est le prix,
Vous ne m'entendrez point vous lasser de mes cris.
Ce n'est pas sans regrets que je vous abandonne,
O Pise! ô mon pays!... Ugolin te pardonne,
Ugolin en mourant bénit tes murs ingrats,
O Pise! quelque jour tu me regretteras.

SISMONDI.

Je voudrais vous sauver, et, lent à me résoudre,
Même en vous accusant je cherche à vous absoudre.

Quoique votre fierté se plaise à m'outrager,
Je ne m'abaisse point jusques à me venger :
En vain à vous haïr vous croyez me contraindre,
Je fais grace au malheur, et vous plains.

UGOLIN.

Vous, me plaindre!
Honorez-moi plutôt de votre inimitié :
Je garde mes mépris, gardez votre pitié.

SISMONDI.

Livrez-nous le proscrit que Pise redemande.

UGOLIN.

Jamais.

SISMONDI.

N'attendez pas que je vous le commande.
Tremblez que mon courroux...

UGOLIN.

Connais-tu quelque loi
Qui me puisse forcer à trembler devant toi?
Depuis assez long-temps ta rage se déguise,
Sismondi : sois du moins barbare avec franchise.
De cet infortuné que t'importe le sort?
Tu verrais d'un même œil et sa vie et sa mort.
Ce n'est pas lui, c'est moi que veut perdre ta haine.
J'ai lu dans les replis de ton ame inhumaine.
Mon crédit, c'était là mon crime le plus noir :
Je serais innocent, si j'étais sans pouvoir.
Cette fierté qui sied à tout grand caractère,

Une vertu sans tache, une franchise austère,
Un nom qu'avec honneur Pise fait retentir,
Voilà ce que tu hais : ose me démentir...

SISMONDI.

Téméraire!...

UGOLIN.

Soldats, prenez votre victime.

SISMONDI.

Qu'on le charge de fers!

UGOLIN.

Les fers sont pour le crime.
Leur poids injurieux répugne à ma fierté,
Et je veux à la mort marcher en liberté.
Adieu, cher Ubaldi.

UBALDI.

Je vous suivrai, mon père,
Et tous deux au tombeau nous rejoindrons mon frère.

SCÈNE VI.

UGOLIN, UBALDI, SISMONDI, CORALI, TROUPE DE GIBELINS, PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

CORALI.

Arrêtez. Est-ce ainsi que tu tiens tes serments?

SISMONDI.

Je n'écoute plus rien que mes ressentiments.

CORALI.

Ne m'as-tu point promis, cruel, à l'instant même,
De désarmer des lois l'autorité suprême.

SISMONDI.

J'ai voulu m'épargner le cri de vos douleurs,
Et je vous abusais par pitié pour vos pleurs.

CORALI.

De ces honteux détours t'aurais-je cru capable?

SISMONDI.

C'en est trop : au supplice entraînons le coupable;
Venez, soldats.

CORALI.

Arrête, et réponds-moi! Sais-tu
De ce noble accusé jusqu'où va la vertu?
Toi-même admirerais sa sublime énergie
Si tu pouvais savoir quel homme il réfugie.

SISMONDI.

Quel est son nom?

CORALI.

Son nom n'est que trop illustré,
Seigneur; par sa naissance il est pour nous sacré.
Ne m'interrogez plus.

SISMONDI.

En nommant ce rebelle,
Craignez-vous de déplaire à son ami fidèle?

UGOLIN.

Moi, son ami! Pisans, je vous invoque tous.

Approchez, regardez ce corps percé de coups.

CORALI.

Ciel! son fils!

UGOLIN.

Répondez. Quand le Guelfe lui-même
Vient d'égorger mon fils, se peut-il que je l'aime?
Eh? depuis quand voit-on les pères égarés
Embrasser les bourreaux de leurs fils massacrés?

CORALI, à part.

Malheureux Siarra! ta perte est trop certaine.

UGOLIN.

Ce fatal étranger ne craint plus votre haine.
Du fils qu'il m'a ravi les mânes en courroux
Demandaient tout son sang...

CORALI, épouvantée.

Qu'entends-je?

UGOLIN.

Calmez-vous,
Madame; il est parti, j'ai protégé sa fuite:
Et de ses assassins il trompe la poursuite.

CORALI.

O vengeance héroïque! ô vertueux effort!
Et de votre pitié le prix serait la mort!
Pise! souffriras-tu que l'innocent périsse?
Verras-tu dans ton sein triompher l'injustice?
N'est-il que des ingrats parmi tes citoyens?
Il défendit leurs jours: proscriront-ils les siens?

Soldats! souffrirez-vous qu'il expire sans gloire
Celui dont la présence enchaînait la victoire?
Magistrats! mourra-t-il sans l'avoir mérité
Celui dont près de vous siégea l'intégrité?
Et vous, de qui ses soins prévenaient les alarmes;
Indigents! orphelins! faites parler vos larmes;
Révélez ses bienfaits, réclamez votre appui:
C'est supplier pour vous qu'intercéder pour lui.

(à Sismondi.)

Pour la dernière fois ma bouche vous implore;
Cédez à ma prière: il en est temps encore.
Ma vie est en vos mains, seigneur; songez-y bien:
Son sort sera mon sort, son arrêt est le mien.
Jusque sur l'échafaud je suis prête à le suivre;
A l'honneur d'un époux je ne veux pas survivre.
Faut-il aux yeux de Pise embrasser vos genoux?
Eh bien...

UGOLIN.

Vous à ses pieds, madame! Ah! levez-vous.
J'aime mieux endurer ma triste destinée,
Que de vous voir pour moi devant lui prosternée.
Que maudit soit le jour où l'autel vous unit!
Mais le ciel tôt ou tard récompense et punit.
Tu n'éviteras point la vengeance suprême:
Le châtiment du crime est le crime lui-même.
Tremble que le remords, invisible bourreau,
De tourments en tourments ne te traîne au tombeau;

Tremble que Pise, enfin, consolant l'innocence,
A mes mânes plaintifs n'immole ta puissance,
Et, juste en sa fureur, ne venge dans ton flanc
Le meurtre par le meurtre et le sang par le sang.
Barbare! en attendant que ton sort s'accomplisse,

(Montrant Corali.)

L'aspect de ses vertus suffit à ton supplice.
Que dis-je? un coup plus sûr s'apprête à me venger.
Tu brûlais de savoir le nom de l'étranger;
Avant que de périr je veux bien te l'apprendre:
Siarra!

SISMONDI

Lui, vivant! Ciel! que viens-je d'entendre?

UGOLIN.

Oui; ce héros, qu'en vain tu voudrais éviter,
Est sorti du tombeau pour t'y précipiter.

SISMONDI.

C'était lui! Ma fureur eût dû le reconnaître.

UGOLIN.

Tu le verras trop tôt. Qui sait même? Peut-être
Avant que sur ma cendre un nouveau jour ait lui,
Le glaive sera juge entre un perfide et lui.

SISMONDI.

Avant que dans mon flanc sa main se soit plongée,
Tu subiras l'horreur d'une mort prolongée.
Gardes, qu'en un cachot Ugolin renfermé
Périsse, par la faim lentement consumé!

CORALI.

Quoi, monstre! froidement tu calcules le crime!
Tu comptes les soupirs que pousse ta victime!
Et j'étais condamnée à tes embrassements!
D'un odieux hymen périssent les serments!
Citoyens et soldats, c'est vous que j'en atteste:
Je brise devant Dieu des nœuds que je déteste.

SCÈNE VII.

UGOLIN, UBALDI, CORALI, SISMONDI, BIANCO.

BIANCO, à Sismondi, sur l'avant-scène.

Seigneur, le péril presse. Un peuple révolté
S'arme contre l'arrêt qui vient d'être dicté.
Lorenzo vous trahit: ce Gibelin rebelle
Du perfide Ugolin embrasse la querelle,
Jure son innocence, et parmi les Pisans
A rassemblé déja de nombreux partisans.
De moment en moment le tumulte redouble.

SISMONDI.

O coup inattendu! Cachons du moins mon trouble.
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.
Que dans la tour voisine il soit soudain traîné.

UGOLIN.

Pise! alors que pour toi l'un de mes fils succombe,

Lui refuseras-tu les honneurs de la tombe?
Mais que deviendra l'autre en ces affreux instants?
Il est bien jeune encore : il souffrira long-temps.

SISMONDI.

Qu'un enfant si chéri ne quitte point son père.
Emmenez-les tous deux. Venez.

CORALI.

Qu'allez-vous faire?
Arrêtez.

UGOLIN.

Viens, mon fils.

SISMONDI.

Obéissez, soldats.

CORALI.

Barbares, arrêtez, ou je meurs sur vos pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(Le théâtre représente un cachot éclairé par une lampe funèbre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, UBALDI, endormi.

UGOLIN.

Enseveli vivant dans ce profond cercueil,
J'ai passé sans retour son effroyable seuil.
Entre le monde et nous une barrière immense
S'élève, et sous ces murs l'éternité commence.
Une lampe de mort, qui faiblement nous luit,
Eclaire encor l'horreur de cette longue nuit :
Puissent nos tristes jours avec elle s'éteindre!
Pour qui meurt innocent la mort n'est point à craindre.
Peut-être Sismondi, pâle, et rempli d'effroi,
Sous ses lambris dorés est moins calme que moi :
Heureux dans mon malheur, je goûte par avance
Cette ineffable paix, céleste récompense.

Ah! pourquoi suis-je père? En ce fatal moment,
Le charme de mes jours en devient un tourment.
Il dort, l'infortuné, dans ce funèbre asile!
De ses lèvres s'échappe un sourire tranquille:
Il rêve le bonheur, il l'attend au réveil....
Hélas! que ne dort-il de son dernier sommeil!

(On entend murer la porte du cachot.)

Quel bruit lugubre et sourd fait gémir ces murailles?
Dans le temple voisin l'airain des funérailles
Sonnerait-il déja le terme de nos maux?
Écoutons... Mais qu'entends-je? on frappe à coups égau
Oh! je le reconnais ce bruit plein d'épouvante!
C'est un nouveau tourment que le barbare invente.
Pour ne plus se rouvrir ce cachot s'est fermé;
En un mur éternel le seuil s'est transformé.
O mon fils!... — En sursaut le voici qui s'éveille.

UBALDI.

Quel lamentable bruit a frappé mon oreille?
Mon père!

UGOLIN.

(A part.) (Haut.)

Hélas! Ces lieux seront bientôt muets;
Un silence sans fin va régner désormais.

UBALDI.

Où sommes-nous? A peine il reste à ma pensée
Du mal qu'on nous a fait une image effacée.

UGOLIN.

Nous habitons, mon fils, un ténébreux séjour.

UBALDI.

Mais, dites-moi, mon père, il n'est pas encor jour!
Reverrons-nous bientôt l'astre qui nous éclaire?

UGOLIN.

Nous le verrons aux cieux, mais non plus sur la terre.

UBALDI.

Loin de notre palais doit-on nous retenir?
Et l'avons-nous quitté pour n'y plus revenir?

UGOLIN.

Tu l'as dit.

UBALDI.

Ce méchant, quel sort il nous prépare!
Mais il nous laisse ensemble, il n'est pas si barbare.

UGOLIN.

Il l'est bien plus, mon fils : bientôt tu l'apprendras.

UBALDI.

Il ne me manque rien quand je suis dans vos bras.

UGOLIN.

(Ils se tiennent quelque temps embrassés.)

Oh! viens.

UBALDI.

J'entends du bruit sous cette voûte obscure.
Peut-être on nous apporte un peu de nourriture.

UGOLIN, à part.

Fatale erreur!

UBALDI, écoutant.

Personne. Hélas! je me trompais.
Personne.

UGOLIN, à part.

Affreux instants!

UBALDI.

Quand viendra-t-on?

UGOLIN.

Jamais.

UBALDI.

Jamais! Il faudra donc que la faim nous dévore!

UGOLIN.

Terre, terre! ouvre-toi.

UBALDI.

Si j'étais seul encore!
Mais vous! quoi! sous mes yeux je vous verrais mourir!
Qu'Ubaldi de son sang ne peut-il vous nourrir!

UGOLIN, à part.

Trop heureux Eraldi! que je te porte envie!
Le glaive des combats a terminé ta vie.
Une éternelle mort, prolongeant ses horreurs,
N'a point glacé ton sein de ses lentes terreurs.
A combien de tourments le sort cruel me livre
Avant de m'accorder la douceur de te suivre!
Séparé des humains, funèbre prisonnier,
Il me reste à mourir, à mourir le dernier!
De la mort d'Ubaldi la mienne précédée...

Je ne puis supporter cette accablante idée.

UBALDI.

Je sens que le sommeil pèse encor sur mes yeux.
Quelle humide vapeur on respire en ces lieux!
Je suffoque... Un air pur me rendrait à la vie :
Si nous pouvions sortir!... La force m'est ravie;
Mes pieds sont chancelants... Venez, soutenez-moi,
Mon père, je succombe.

UGOLIN.

Ici repose-toi,
Mon enfant... Juste ciel! il pâlit, il frissonne;
Son œil est égaré; la chaleur l'abandonne :
Son front morne est voilé des ombres du trépas.
Mon fils! entends ma voix... Il ne me répond pas.
Mon fils! mon Ubaldi! prends pitié de ton père!
Soulève encor vers moi cette tête si chère.
Vis, ou je meurs. Réponds, réponds... Vœux superflus!
Sa bouche est sans haleine... Hélas! mon fils n'est plus.
Il n'est plus, et je vis! O désespoir! ô rage!
De l'affreux Sismondi tel est l'horrible ouvrage!
A mes cris paternels, sur ce monstre odieux,
O malédiction! descends du haut des cieux.
Prends courage, Ugolin! Ose, malheureux père,
Contempler cette image épouvantable et chère,
Ces lèvres, d'où ton nom s'échappa tant de fois,
Ce front décoloré!... Dieu! qu'est-ce que je vois?
Un soupir est sorti de sa bouche expirante!...

Ah! c'était le dernier... — Mais non; sa vue errante
Me cherche...

UBALDI, revenant à lui.

Où suis-je donc?

UGOLIN.

L'ai-je bien entendu?
Mon fils pour un moment me serait-il rendu?

UBALDI.

O mon père! c'est vous! Vos yeux sont pleins de larmes!
Comme votre main tremble! Écartez vos alarmes.
Il ne me reste plus qu'un peu d'abattement.

UGOLIN, à part.

Il voudrait, par pitié, me cacher son tourment.

UBALDI.

Je suis mieux; vous voyez.

UGOLIN, à part.

Avec peine il respire;
Sa lèvre pâlissante affecte le sourire.
Oh! qu'il est effrayant ce sourire de mort!
Sa tête sur son sein s'est penchée... Il s'endort.
Songeons à profiter du moment qui me reste;
Hâtons-nous d'échapper à cet aspect funeste.
Cette bague, présent d'un proscrit généreux,
Renferme du poison, trésor des malheureux....
Quelle faveur nouvelle à mes vœux accordée!
La coupe que je vois n'est qu'à demi vidée.
J'y boirai le poison.

(Il jette la bague dans la coupe.)

Le poison! Ugolin
Ne devait succomber que le glaive à la main;
Mais Pise me rendra la gloire qui m'est due :
Pour la postérité ma mort n'est point perdue.

(Il boit.)

Ce breuvage, ô mon fils! vient de me délivrer
Du supplice cruel de te voir expirer.
Mais toi! que feras-tu du cadavre d'un père?
Ma douleur inhumaine oubliait ta misère;
En fuyant mon malheur, je te laissais au tien.
Que faire? que résoudre? Il me reste un moyen...
J'y songe en frémissant... terrible, affreux...N'importe!
Oui, sur mon désespoir ton intérêt l'emporte.
Je serai, s'il le faut, assassin par pitié...
— Juste ciel! de tes mains ton fils sacrifié!
Malheureux! où t'égare une aveugle furie?
Dis, est-ce du courage, ou de la barbarie?
— Mais mourir lentement, de besoin consumé,
Seul, au lugubre aspect d'un corps inanimé;
De la faim dévorante endurer les tortures;
Se traîner, en hurlant, sous ces voûtes obscures;
Déchirer de son corps les lambeaux palpitants...
Telle sera l'horreur de ses derniers instants!
Non, mon cher Ubaldi, non, meurs avec ton père,
Épuise cette coupe, et finis ta misère.
Ouvre un instant ces yeux que la mort va couvrir;

Tu les refermeras pour ne les plus rouvrir.
Il se réveille!... Où suis-je? Interdit, je frissonne.
Je cherche mon courage : hélas! il m'abandonne.

UBALDI.

Je ne sais, mais mon sein nourrit un feu caché.
Ne puis-je rafraîchir mon gosier desséché,
Mon père?

UGOLIN.

Affermissons ma force chancelante.

UBALDI.

Dans mes veines circule une fièvre brûlante.

UGOLIN.

Ce breuvage, mon fils, l'éteindrait pour toujours.

UBALDI.

Donnez.

UGOLIN.

Je ne le puis.

UBALDI.

Vous sauverez mes jours.

UGOLIN.

(Montrant la coupe.)

Insensé! que dis-tu? La mort est là.

UBALDI.

N'importe!

Donnez.

UGOLIN.

J'entends du bruit. La hache à cette porte

Frappe à coups redoublés... L'inutile rempart
S'écroule. On entre... O ciel ! qu'aperçoit mon regard?
Siarra ! Lorenzo !... Loin, coupe parricide!
Mon fils vivra.

SCÈNE II.

UGOLIN, UBALDI, SIARRA, LORENZO,
SOLDATS.

SIARRA.

Pour nous le destin se décide.
Du vaillant Lorenzo les efforts généreux
Ont secondé les miens : de ses soldats nombreux
Sismondi vainement rassemblait les cohortes.
Nos bras de son palais ont renversé les portes.
Il a fui devant nous, de frayeur agité,
Et dans l'Arno rapide il s'est précipité.
Lui prodiguant les noms d'imposteur, de barbare,
Pise, tout mort qu'il est, contre lui se déclare;
Une voix unanime a déposé pour vous :
L'innocence triomphe, et le ciel est absous.

LORENZO.

Autour de cette enceinte une troupe fidèle
Dans ses rangs belliqueux à grands cris vous appelle,
Et, libre d'un tyran, le parti Gibelin
A proclamé pour chef l'invincible Ugolin.

Ne tardons plus, seigneur; venez à la patrie
Rendre l'auguste aspect d'une tête chérie.
Daignez suivre nos pas; marchons.

UGOLIN.

Il n'est plus temps.

SIARRA.

Qu'entends-je?

UGOLIN.

Ce n'est plus la gloire que j'attends,
C'est la mort, et déja je la sens qui me glace.
A mes regards éteints tout pâlit et s'efface.
Le rapide poison redouble ses progrès...
Mais Ubaldi respire, et je meurs sans regrets.

UBALDI.

Vous mourez!

LORENZO.

O douleur!

UGOLIN, à Siarra, en lui montrant son fils.

C'est mon seul héritage.
A vous, à Corali je le lègue en partage.
Ce dépôt précieux vous était réservé:
Daignez le recevoir. Près de vous élevé,
Instruit par mes revers et par votre misère,
Que mon fils soit du moins plus heureux que son père!

SIARRA.

Ah! c'est moi, c'est moi seul qui suis votre assassin;
Mon bras seul a plongé la mort dans votre sein.

A mes destins cruels quel dieu fatal préside?
Siarra dans un jour est deux fois homicide!
J'ai tué votre fils, je vous tue après lui.
Mais enfin, grace au ciel, mon dernier jour a lui.
Misérable! il est temps de te faire justice.
Recevez en mourant ce dernier sacrifice.
Je vous suis dans la tombe.

(Il veut se frapper; Lorenzo le retient.)

UGOLIN.

Arrêtez, malheureux.

SIARRA.

En me laissant périr montrez-vous généreux.

UGOLIN.

Vivez pour accomplir ma volonté dernière.
Aux cendres de mon fils rejoignez ma poussière.
Vivez, je vous l'ordonne au nom de mes malheurs.
Recevez mes adieux, et retenez vos pleurs.

UBALDI.

Vous m'allez donc quitter!

UGOLIN.

La force m'abandonne...
Mon fils, je te bénis; et vous, je vous pardonne.
Adieu... Songez à moi quand je ne serai plus.

LORENZO.

Il expire!

UBALDI.

Mon père!

SIARRA.

O remords superflus!
Ombre plaintive, arrête.

(Il veut se poignarder sur le corps d'Ugolin.)

LORENZO, l'arrêtant.

O ciel! qu'allez-vous faire?
Les ordres d'un mourant sont sacrés sur la terre.
Rendez, rendez un père à l'enfant d'Ugolin;
Mais faites plus : rendez à Pise un Gibelin.

SIARRA.

Ah! périsse l'instant où mon ame égarée..!

LORENZO.

Cette funeste erreur peut être réparée;
Venez.

SIARRA.

Dérobons-nous à ce morne séjour.
Ugolin est vengé puisqu'il m'enchaîne au jour.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

FRAGMENTS
DE CLOVIS,
POËME HÉROÏQUE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Millevoye avait commencé un poëme dont le héros était le fondateur de la monarchie française. D'après le plan qu'il en a laissé, et que nous avons sous les yeux, la conception de ce poëme était grande ; et l'époque, qui est celle où l'idolâtrie finissait, et où le flambeau du christianisme allait briller dans les vieilles forêts des Galues, était heureusement choisie. Le sujet mettait à la disposition de l'auteur tout ce que les mœurs antiques de nos aïeux présentent de scènes sauvages et de tableaux énergiques, en même temps qu'il lui laissait la faculté de faire contraster avec ces mœurs les coutumes moins barbares des tribus gauloises que la religion avait déja tempérées par la douce autorité de ses dogmes pacifiques et de ses préceptes de charité.

Si le jeune poète, dont les lettres déplorent la fin prématurée, eût accompli la tâche qu'il s'était imposée, et de laquelle nous pouvons juger d'après les sommaires de douze chants qu'il avait presque tous ébauchés, nul doute que Millevoye n'eût élevé un monument dont sa patrie eût pu s'honorer.

Nous ne livrerons pas à l'impression ces ébauches imparfaites, qui sont la plupart le premier jet d'une imagination belle et féconde sans doute, mais auxquelles une attention plus sévère n'avait point donné ce degré de correction sans laquelle il n'est point de véritable poésie : nous avons pensé toutefois que ce serait dérober une guirlande à la couronne funèbre du poète que de laisser ignorés le chant quatrième du poëme de Clovis, et un épisode du chant huitième, auxquels nous pensons que le poëte avait mis la dernière main. On reconnaîtra sans doute dans le chant quatrième une imitation de l'une des plus belles fictions du Tasse; mais on remarquera aussi les heureux efforts que Millevoye a faits pour approprier cette situation aux mœurs de l'époque,

et au caractère belliqueux de son héros. L'épisode nous paraît ingénieusement conçu par les contrastes qu'il présente, et la couleur tendre et religieuse qui y domine. Les sommaires dont nous avons fait précéder ces deux fragments en feront mieux connaître le sujet au lecteur.

CLOVIS.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Clovis n'est pas encore chrétien. La conversion de ce fier Sicambre, qui doit entraîner bientôt celle de toute une vaillante nation, menace la puissance des dieux de l'idolâtrie. Réunis par un commun intérêt contre les invasions du christianisme, Jupiter et Odin, Mars et Irmensul, Mercure et Teutatès, et autres esprits de ténèbres, ont délibéré sur les moyens de ranimer dans le cœur de Clovis cette aveugle passion des combats, qui peut seule perpétuer en lui l'ignorance de la vraie religion. Deux anges de l'abyme ont été choisis pour cette mission importante : Hermon * (démon des conquêtes) et Raphaïd ** (démon des sacriléges).

Cependant les anges protecteurs de la France ont vu avec terreur les funestes apprêts qui semblent différer l'accomplissement des desseins du Très-Haut sur le royaume des lis ; ces Esprits de paix et de charité se sont assemblés sur le mont qui porte aujourd'hui le nom de Calvaire : ils ont décidé qu'*Abessaïm* ***, l'ange de la paix, se rendrait au Champ-de-Mars, où la question d'une nouvelle guerre

---

* Hermon signifie en hébreu *destruction*.

** Raphaïd, géant physicien, artisan de mystères.

*** *Abessaïm* veut dire en langue hébraïque *le père*, *l'arbitre de la paix*.

doit se décider; l'Esprit bienheureux avait pris les traits d'un vieillard vénérable, espérant que sa douce éloquence déciderait les conseillers de Clovis à déposer le glaive; mais la funeste influence du démon des conquêtes a prévalu : Clovis n'étant pas encore purifié par les eaux du baptême, les inspirations d'Abessaïm ont été sans pouvoir sur un cœur idolâtre. L'ange désolé est de retour au milieu des Esprits de paix. C'est ici seulement que commence le quatrième chant. Les saints protecteurs de la France implorent le secours du Très-Haut. L'un des lieutenants de Clovis, *Hélénor,* est déja parti pour apporter au camp la décision du conseil. Clovis s'apprête à le rejoindre. Mais le démon des sacriléges, Raphaïd, ne veut point que le seul Hermon ait triomphé auprès de Clovis; il veut attacher plus fortement le héros sicambre aux autels des idoles par des actions sacriléges. Enchantements de Raphaïd.

CLOVIS.

CHANT QUATRIÈME.

Las de chercher en vain dans la forêt profonde
Ou la belle génisse, ou la brebis féconde,
Voyez-vous ce pasteur rentrer, les yeux baissés?
A ses frères chéris autour de lui pressés
Il n'ose confier le sujet de ses larmes.
Tel, perdant sans retour un espoir plein de charmes,
Abessaïm revient, le deuil au fond du cœur;
Et, confus, il rougit d'avouer un vainqueur.
A ses frères du ciel doit-il cacher sa honte?
Non. Déposant l'orgueil, sans détours il raconte
La victoire d'Hermon sur le dieu de la paix,
Et la lice rouverte aux belliqueux forfaits.
Un ange alors, au nom de la troupe éternelle,
Console par ces mots la douleur fraternelle :
« Si le pouvoir d'Hermon l'emporte sur le tien,
Ne t'en étonne pas; Clovis n'est pas chrétien;
Ta parole a glissé sur cette ame profane,
Comme on voit du matin la goutte diaphane

Effleurer en fuyant la gomme aux larmes d'or.
Mais un dernier espoir, amis, nous reste encor.
Soyons, puisqu'il le faut, les anges de la guerre;
Rassemblons pour Clovis, des deux bouts de la terre,
Les princes qui du ciel ont maintenu les droits.
Que la cause de Dieu soit la cause des rois;
Et que Clovis, du nord chassant la barbarie,
D'une idolâtre main frappe l'idolâtrie.
Eh! que dis-je? Lui-même, au vrai culte rendu,
Reconnaîtra le dieu qu'il aura défendu;
Les célestes clartés lui seront découvertes,
Les portes du salut pour lui seront ouvertes;
Et Clotilde, oubliant ses ennuis douloureux,
Verra de tous ses jours luire le plus heureux. »

L'ange a dit; l'assemblée a par un doux murmure
Approuvé son projet, accepté son augure.
Dès le réveil du jour, d'immortels envoyés
Iront de rois en rois chercher des alliés,
Et, comme aux jours futurs marqués pour nos croisades,
Remplir, le Christ en main, leurs saintes ambassades.
Ils sont choisis : la foule applaudit à leur choix.
Abessaïm se lève. Affermissant sa voix,
Qui d'un récent affront paraît encor troublée,
Il s'adresse en ces mots à l'auguste assemblée :
« Humilié, vaincu par un rival jaloux,
S'il m'est permis encor de parler devant vous,

J'ose former un vœu. Cependant que nos frères,
Précipitant leur vol aux plages étrangères,
Vont des princes du monde invoquer les secours,
Sollicitons l'appui du dieu puissant des jours;
Supplions le dieu fort d'appeler ses phalanges,
D'assembler d'un regard la milice des anges,
Et de remettre aux mains de l'Exterminateur
Les flèches du courroux et l'arc désolateur.
Nous que le ciel priva de l'audace guerrière,
Courageux par la foi, puissant par la prière,
Protégeons de nos vœux ceux qui s'arment pour nous.
Au sommet du Nébo tel Moïse à genoux,
Soutenant d'Israël les forces ranimées,
Priait, les bras tendus vers le dieu des armées.
Que les feux renaissants du dixième soleil
D'une pieuse fête éclairent l'appareil,
Et nous rassemblent tous vers ce mont circulaire
Qui, long-temps consacré sous le nom de Valère,
A reçu désormais de l'humaine ferveur
Le nom de la montagne où mourut le Sauveur.
Des lis en fleur, cueillis par des mains invisibles,
Sur l'autel des parfums holocaustes paisibles,
Éclateront, unis à la rose des champs;
Et l'écho de la Seine ira porter nos chants
Depuis le vert coteau qui doit, sous son feuillage,
De mes rois bien-aimés voir un jour le plus sage,
Jusques à la prairie où, le front incliné,

Offrant à l'Éternel un cœur prédestiné,
Des murs de Parisis la modeste patrone,
Bergère, mérita sa divine couronne.
Bénissons le Très-Haut; il bénira Clovis. »
Du sage Abessaïm on adopte l'avis.
Jusqu'au dixième jour la troupe se sépare.
Des abeilles ainsi le groupe ailé s'égare,
Jusqu'à l'heure où la ruche, ouvrant l'or de son sein,
Rappelle en un moment leur bourdonnant essaim,
Et voit le suc des fleurs qui lentement circule
Enrichir d'un doux miel leur savante cellule.

La sombre nuit à peine enveloppe les cieux,
Que Clovis, à Clotilde épargnant ses adieux,
Vers les monts du Jura s'achemine en silence,
Et va joindre Hélénor sous les drapeaux de France.
Raphaïd, informé de ce secret départ,
Veut punir dans Clovis l'ennemi de son art:
« Armons-nous, disait-il. Noires intelligences,
Prononcez avec moi le serment des vengeances.
Des mots mystérieux empruntons le pouvoir.
De ce roi des chrétiens bornant enfin l'espoir,
Ne souffrons pas qu'il aille, en mon refuge unique,
Abolir mes autels sur le sol germanique.
C'est par lui que déja les enfants des Gaulois
Ont abjuré mon culte et méprisé mes lois;
C'est par lui que j'ai vu mes palais de féerie,

Mes bocages, rivaux des bois de Sylphirie,
Fuir comme un léger son dans les airs emporté;
A peine en son empire un désert m'est resté.
Qu'importe? N'ai-je pas l'univers pour asile?
La nature à ma voix est-elle moins docile?
L'enfer, ou quelque dieu maître des éléments
Les aurait-il soustraits à mes enchantements?
Suis-je donc Raphaïd? Oui, je le suis encore.
Je ne m'éveille plus au bruit du luth sonore,
Comme aux jours où, paré du doux nom d'Ariel,
Je me croyais encore un habitant du ciel.
Clovis m'a renversé de mon trône suprême:
Malheur au sien! malheur au monarque lui-même!
Ils tomberont tous deux : atteint d'un fer sanglant...
Arrête, ô ma fureur! Ce trépas est trop lent.
Je veux, pour égaler la vengeance à l'injure,
Le rendre malgré lui sacrilége et parjure,
Et, déchaînant enfin mes magiques démons,
Retenir ce Typhée aux entrailles des monts.
Clotilde! prends le deuil : que ta robe flottante
Efface la blancheur de la neige éclatante (1).
Avant peu ton oreille entendra cette voix
Qui sur les vieux donjons redit la mort des rois. »

---

(1) On sait que jusqu'à la mort de Charles VIII les vêtements de deuil étaient blancs. Anne de Bretagne y substitua le noir, qu'elle jugea plus conforme à sa douleur.

Il dit, et se complaît dans son dessein barbare,
Et d'avance il jouit du malheur qu'il prépare.
En sa couche de fleurs, la reine des beautés,
Aura, la jeune Aura dormait à ses côtés;
Il l'arrache au sommeil : « O ma belle Sylphide!
Viens, lève-toi. Reprends ta brillante chlamyde,
Et du chaperon d'or voile ton front de lis.
— L'aube rougit à peine. — Il faut perdre Clovis.
— Je te suis. » Sur les pas de l'aube matineuse
Le soleil, inclinant son urne lumineuse,
S'élançait dans l'espace inondé de ses feux,
Quand, pressé d'accomplir d'impitoyables vœux,
Raphaïd, invisible en sa course légère,
Guida son char traîné par la double Chimère
Vers la chaîne des monts voisins du haut Jura.
Utile à ses projets, la séduisante Aura,
Objet d'amour, n'est plus qu'un instrument de haine.
Le char enfin s'arrête. Aux bornes de la plaine
Qui, le soir, voit des monts les ombres s'alonger,
Une caverne sombre où l'œil craint de plonger
S'enfonce sous la terre et va joindre l'abyme.
Sa profondeur, dit-on, recela plus d'un crime.
La pâtre au voyageur montre encor quelquefois
Plus d'un tombeau voisin surmonté de la croix,
Et surtout l'avertit de passer, avant l'heure
Où le soleil atteint son humide demeure.
C'est là qu'entre la plaine et le mont sourcilleux

L'enchanteur va fonder un séjour merveilleux. »
Le sol a retenti des coups de sa baguette :
La bouche de l'enfer pour lui n'est point muette;
L'enfer a répondu. Ténébreux artisans,
Ses anciens compagnons, à ses vœux complaisants,
Remontent vers le jour qu'ils couvrent d'un nuage.
L'obscurité régnait le long de leur passage;
Et le peuple crut voir, par un charme pieux,
Comme au temps des martyrs s'en aller les faux dieux.
Les démons, que seconde un puissant maléfice,
Ont partagé le gouffre en un double édifice,
L'un charmant, lumineux, l'autre obscur, effrayant:
Tel dans un même temple Oreste suppliant
Érigea de ses mains par le crime flétries
Aux Graces un autel, un autel aux Furies.
Partout en même temps, aussi prompt que l'éclair,
D'un coup-d'œil Raphaïd enflamme tout l'enfer :
« Amis, souvenez-vous que tout cède au courage.
De votre délivrance accomplissez l'ouvrage;
Servez vos intérêts en servant mes desseins.
Ces travaux ne sont pas des simulacres vains
Destinés pour les jeux et les danses des fées.
Je veux d'un ennemi détruire les trophées:
Je veux perdre Clovis : j'ai juré son malheur.
Sans lui mes beaux palais et mes jardins en fleur
Vous offriraient sans cesse un agréable asile.
Il vous en a chassés; moi-même il m'en exile :

Vengeons-nous. Redoublez vos efforts assidus.
Je vous rendrai les biens que vous avez perdus :
Un ciel d'azur encor brillera sur vos têtes ;
Vous reprendrez vos chants, vos lyres et vos fêtes ;
Et, sa coupe à la main, l'aimable volupté
Charmera les langueurs de votre éternité. »

Il a dit, et la troupe applaudit à son maître.
Des plantes de la terre et des feux du salpêtre
Il compose pour eux un breuvage enivrant,
Qui donne une ame active au plus indifférent,
Au faible la vigueur, au lâche l'énergie.
Déja de ses efforts ressentant la magie,
Avec un nouveau zèle et des transports nouveaux
Les exilés du ciel poursuivent leurs travaux.
Moins ardents ils creusaient la voûte souterraine
Où devait contre Dieu se retrancher leur haine,
Quand jadis, à la voix du prince des maudits,
Ils bâtissaient les murs de leur noir paradis.
A travers les rumeurs de la bruyante foule,
A travers les débris du rocher qui s'écroule,
Charmante Aura ! tes traits se couvrent de pâleur.
Telle, quand, des états présageant le malheur,
La comète, fidèle à sa marche ordonnée,
Répand au loin ses feux sur la terre étonnée,
L'étoile du matin devant elle s'enfuit,
Et rentre en se voilant au palais de la nuit.

Telle encore, exposée aux laves du cratère,
Dans les vallons d'Etna la rose solitaire
Languit, et semble dire au zéphir amoureux:
« Ne peux-tu m'emporter vers des bords plus heureux? »

L'œuvre enfin s'accomplit. Au fond du sombre empire
La troupe fatiguée à grand bruit se retire,
Et, s'ouvrant dans l'abîme un chemin par le fer,
Sans retourner au jour elle rentre en enfer.

Raphaïd est heureux, et son front se déride:
« Pardonne à ton amant, pardonne, ô ma Sylphide!
Laborieux Vulcain, j'ai négligé Vénus:
Mars doit la consoler. Les moments sont venus;
L'Olympe sourira de nos métamorphoses.
Prends les traits de Vénus, couronne-toi de roses:
Mars en moi va renaître, et, de myrte ombragé,
En adorant Vénus je n'aurai point changé. »
Un baiser suit ces mots, et le charme commence.

Du Jura cependant s'étendait l'ombre immense.
Clovis, accompagné par un seul écuyer,
Accuse de lenteur les pas de son coursier:
Le coursier, fatigué d'un rapide voyage,
Sent défaillir sa force et mourir son courage;
Le mordant éperon le sollicite en vain;
Froid, il baisse la tête, et pèse sur le frein.

Au-devant de Clovis une fraîche bergère
S'avance : « O voyageur ! sous le toit de mon père
Arrêtez-vous ; goûtez les charmes du repos.
Quelques fruits, un miel pur, le lait de mes troupeaux,
Seront tout l'appareil de la table champêtre ;
Mais, offerts par le cœur, ils vous plairont peut-être. »
Son teint s'est coloré d'une aimable rougeur :
Sa simplesse ravit le héros voyageur ;
Il passa le haut seuil de la feinte chaumière.
O merveille ! un séjour éclatant de lumière
L'entoure du reflet de ses feux adoucis.
Mars non loin de Vénus sur un trône est assis :
Des Sylphides sans nombre, en nymphes transformées,
Balancent autour d'eux des tiges parfumées.
Un siège attend Clovis à côté de Vénus :
« Attiré par surprise en des lieux inconnus,
Lui dit-elle, pardonne, ô monarque de France !
Je n'eusse osé jamais accueillir l'espérance
D'amener près de moi, sans ce léger détour,
Un roi qui s'affranchit des erreurs de l'amour,
Et, maître de son cœur comme de la victoire,
N'aime dans l'univers que Clotilde et la gloire.
O combien il m'est doux de reposer mes yeux
Sur l'unique héros resté fidèle aux dieux !
De mes maux un instant je me crois consolée :
Ils sont pourtant cruels. Ici-bas exilée,
Aux respects des mortels j'ai perdu tous mes droits.

Mes temples sont déserts et mes autels sont froids :
Nul encens allumé ne fume au sanctuaire,
Et sa voûte est l'abri de l'oiseau solitaire.
Reine encore et déesse, en de plus heureux temps,
Je comblerais Clovis d'honneurs plus éclatants.
Près de moi, sur un char porté d'un vol rapide
Aux bosquets de Paphos, d'Amathonte et de Gnide,
Un peuple de beautés, le sein à demi nu,
Croirait de Mars en toi voir un frère inconnu,
Et bientôt, sur nos pas multipliant les fêtes,
Fatiguerait la lyre à chanter tes conquêtes.
Inutiles regrets ! Dans mes bosquets chéris,
La rose a disparu, les myrtes sont flétris ;
Le printemps est sans fleurs, le ramier sans colombe :
Je languis ; avec moi tout languit, tout succombe.
Prends pitié de mon sort, protège-moi, Clovis ;
Rends-moi ma gloire absente et mes honneurs ravis :
Et, pour prix de tes soins, ta Clotilde fidèle
Verra le temps soumis fuir sans approcher d'elle,
Et, de ses nobles traits épargnant la beauté,
Jusqu'à l'hiver des ans prolonger son été. »
Vénus à sa prière ajoute ce sourire
Qui transporta les dieux de l'orageux empire,
Quand leur foule en extase eut sur les flots amers
Salué le berceau de la fille des mers.

« De moi qu'exigez-vous, adorable déesse ?

Répondez, est-ce à moi que votre vœu s'adresse?
Contre vos ennemis vous invoquez mes coups.
Vous parlez de Clovis, et Mars est devant vous!
Je ne dois qu'à lui seul mon renom de vaillance;
Lui seul conduit mon glaive et dirige ma lance;
Lui seul vous servira de vengeur et d'appui:
Mais s'il peut tout sans moi, je ne puis rien sans lui.
—Je te promets, dit Mars, ma présence invisible.
En attendant, jouis de ce moment paisible:
Le Chypre et le Naxos, à ta soif prodigués,
Rendront à la vigueur tes membres fatigués,
Et mêleront leurs flots aux présents dont Cybèle
S'étonne de couvrir une table immortelle. »
Le dieu parle: aussitôt du magique parquet
S'élève sur l'albâtre un somptueux banquet.
A la droite de Mars la déesse attentive
S'empresse de placer le belliqueux convive;
Et ses nymphes en chœur modulent leurs accents
Aux sons de la cithare et des luths ravissants:
Concerts plus doux encor que les voix des sirènes,
A l'heure où de la mer ces jeunes souveraines,
Apercevant de loin la nef au flanc doré,
Attirent l'inconnu dans un antre ignoré,
L'y retiennent captif en leur chaîne fleurie,
Et lui font oublier jusqu'au nom de patrie.
Le fier Clovis n'a point oublié son devoir.
Ces regards, ces accords ne peuvent l'émouvoir.

Son ame cependant au plaisir est livrée :
Il prête aux chants d'amour une oreille enivrée,
Contemple des beautés les charmes séducteurs,
Et s'abreuve à longs traits des vins réparateurs;
Mais sa ferme raison, immuable et constante,
Trompe l'enchanteresse en sa maligne attente.

« Je veux t'ouvrir aussi mon palais souterrain,
Dit Mars en se levant de son trône d'airain;
Viens. » Il saisit alors entre ses mains cruelles
La torche incendiaire, effroi des citadelles;
Il la plonge dans l'urne où des feux allumés
Le mol azur éclate en rayons parfumés :
Elle en sort tout-à-coup terrible et menaçante.
Une porte de fer, sur ses gonds gémissante,
Qu'ensemble trois mortels ne repousseraient pas,
Cède au toucher du dieu qui préside aux combats.
Il entre, et du héros il éclaire la route.
La torche flamboyante au loin rougit la voûte;
Du sang, à ses clartés, tout a pris la couleur;
Et les vieux ossements ont perdu leur pâleur.
A cet aspect, Clovis, plein des fables antiques,
Croit descendre au séjour des mânes fantastiques.
Des corps défigurés et des lambeaux épars
Élèvent près de lui leurs livides remparts;
Près de lui répandant leur sulfureuse écume,
Des fleuves de métaux, des torrents de bitume,

Pour dépeupler la terre échappés de ses flancs,
Aux ateliers de Mars roulent noirs et brûlants :
A ses yeux, des monceaux de couronnes brisées
Se mêlent aux débris des villes embrasées,
Et pressent de leur poids un effroyable amas
De cendres sans honneur qui furent des états.

Mais sous ses pas s'étend une plus large voie :
La voûte en arc immense au regard se déploie :
Et l'espace agrandi présente un vaste enclos,
Où dort un lac, formé du pur sang des héros.
Il ne croît sur ses bords que des lauriers funèbres.
Entre deux tours de cèdre, au milieu des ténèbres,
Debout s'offre à l'écart un simulacre humain.
« Tiens, dit Mars à Clovis, prends cette torche en main;
Brûle ces tours. » Clovis obéit en silence.
« Arme-toi maintenant de cette forte lance;
Approche-toi dans l'ombre, et frappe ce guerrier. »
Le monarque frémit de l'ordre meurtrier :
Il frappe cependant. De la vaine effigie
Le sang paraît couler sous sa lance rougie;
Il s'étonne : « A mes coups, ô Mars, n'opposes-tu
Qu'un ennemi qui meurt sans avoir combattu?
Mais, dis, es-tu content? Est-ce assez pour ta gloire
De ce sang répandu? faut-il encor le boire?
— Non, Clovis. Le repos maintenant t'est permis;
Tu viens de renverser mes plus grands ennemis.

—Que dis-tu? — De ces tours l'impénétrable enceinte
Renfermait les débris de la piété sainte,
Des vases, des autels, des tabernacles vains,
Et des premiers martyrs les ossements divins.
—Et ce faible guerrier? —Tu sais comme il se nomme.
N'as-tu pas reconnu le dieu qui se fit homme?
— Pour accomplir ici tes sacrilèges lois
Du prince des chrétiens devais-tu faire choix?
Pensais-tu disposer de quelque roi vandale?
Des profanations j'exècre le scandale,
Et ce fer que tu vois, pour semblable attentat
Fendit d'un coup pesant la tête d'un soldat.
Tout pays a sa foi, tout culte a ses images:
Respectons-les. Qu'aux dieux je garde mes hommages,
Il suffit; et du reste à mon gré disposant...
— Calme-toi, lui dit Mars, et reçois pour présent
Ce flambeau dont les feux embraseront la terre.
Brûle, égorge, envahis; c'est le droit de la guerre.
Trahis tes alliés pour servir tes projets;
Sous ton char de victoire écrase tes sujets;
Que leur postérité périsse, et qu'avec elle
Elle emporte l'espoir d'une race nouvelle:
Tu seras conquérant. Jure-moi par ce fer...
— Je ne fais de serments que devant Jupiter.
Fascinant les regards de la terre abusée,
Trop souvent la magie avec art déguisée
Sous des traits immortels se montra comme toi.

Es-tu magicien ? es-tu dieu? Réponds-moi.
Dieu, je tombe à tes pieds; enchanteur, je te brave.
— Tu me parles en maître, et n'es que mon esclave,
Dit Raphaïd. Eh bien ! fais tes adieux au jour :
Considère à loisir l'horreur de ce séjour;
Tu n'en sortiras plus. — J'en sortirai, perfide !
Ressaisis ton flambeau, marche, et me sers de guide.
Tu m'oses résister ! malheureux, sais-tu bien
Que mon enchantement est plus fort que le tien ?
Le voici ! défends-toi. » Tirant son cimeterre,
Il dévoue à la mort le faux Dieu de la guerre.
Raphaïd à ses coups échappe épouvanté,
Jette sa torche au sein du lac ensanglanté,
Et laisse, en triomphant, le héros qu'il abhorre
Perdu dans cette nuit qui n'attend point d'aurore.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CLOVIS.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Clovis est converti. L'eau du baptême n'a pas encore coulé sur son front; mais il a invoqué le Dieu de Clotilde sur le champ de bataille de Tolbiac, et ses armes ont triomphé. Il a envoyé un messager pour annoncer la miraculeuse nouvelle à la reine, qui habite l'ancien Paris. Ce messager est Hélénor, dont il a été question dans le fragment qui précède celui-ci. Hélénor, fils d'Apollodore, est un jeune Grec de Sténiclare, que Clovis fit autrefois prisonnier dans un combat, et qu'il a traité depuis comme un fils et comme un ami. Hélénor, à qui les souvenirs de la Grèce sa patrie sont toujours présents, n'a point abjuré le culte des dieux de l'Olympe; mais il n'a pu voir sans l'aimer la belle Ildegonde, sœur de la reine, que les exemples et les leçons de Clotilde ont peu à peu disposée à embrasser le christianisme. Clovis a permis à Hélénor d'aspirer à la main d'Ildegonde; Hélénor, heureux d'être choisi pour apporter la nouvelle d'une grande victoire, n'est pas moins ravi en pensant qu'il va revoir Ildegonde. Il ne sait point que la jeune princesse, vaincue par la douce autorité d'une reine et d'une sœur, a renoncé au culte des idoles. Ildegonde est restée fidèle à l'amour d'Hélénor; toutefois, le jour où elle reçut le bap-

tême, son cœur fut troublé d'une vision dans laquelle l'être qui semblait devoir être son époux lui apparut joignant à des formes mortelles je ne sais quoi de céleste et de radieux : ce n'était point Hélénor.

Cependant le jeune Grec a rempli son message auprès de la reine; il demande à voir la princesse, on lui répond qu'elle prie; il rencontre en effet, un instant après, la jeune cathécumène sortant de la chapelle chrétienne où naguère elle confessa le vrai Dieu. Hélénor s'étonne, il interroge Ildegonde; elle lui apprend sa conversion. Désespoir et fureur d'Hélénor; il la menace de se percer de son épée sous ses yeux, si elle refuse de revenir à ses dieux et à lui. Il lui fait promettre de se rendre, la nuit prochaine, accompagnée d'une suivante fidèle, vers les ruines d'un temple de Jupiter, voisin du palais. La nuit vient. Ildegonde, tremblante, sort du palais; sa suivante peut à peine la soutenir. Hélénor accourt à sa rencontre, cherche vainement à la rassurer, et la conduit sous les voûtes du temple. A peine y sont-ils arrivés que l'ouragan s'élève; un marbre se détache de l'édifice, tombe, et écrase Hélénor. Ildegonde s'est évanouie. Revenue à elle-même, elle se traîne jusqu'au palais, et croit voir, toute la nuit, devant elle, Hélénor sanglant et brisé. Le lendemain, pâle et défaillante, elle fait appeler Clotilde, et lui révèle le fatal mystère. La reine compatissante fait d'abord porter secrètement le corps d'Hélénor dans les sépulcres du palais. Elle prodigue ensuite les consolations à Ildegonde. Enfin elle ordonne que l'on construise, aux mêmes lieux où s'est passé le funeste événement, une abbaye où Ildegonde, rassemblant autour d'elle quelques

vierges chrétiennes, pourra prier en liberté pour la mémoire d'Hélénor, et cacher désormais ses jours au monde. Ildegonde se rappelle alors l'époux mystérieux qui lui était apparu dans sa vision.

CLOVIS.

CHANT HUITIÈME.

Du palais de Clovis l'ombre a caché la tour :
L'enceinte de Lutèce et les champs d'alentour
Disparaissent, perdus au sein de la nuit sombre.
Une seule montagne étincelle dans l'ombre,
C'est le pieux Calvaire : et plus d'un voyageur,
Apercevant de loin cette vaste lueur
De moment en moment sous ses yeux agrandie,
Crut voir se réfléchir les feux de l'incendie ;
Il plaignit du hameau les hôtes désolés.
Sur le mont lumineux en groupe rassemblés,
Les anges confiaient à la harpe de gloire
Le nom du roi chrétien et sa double victoire.
Toutefois, jusqu'à l'heure où l'obscurité fuit,
Des rayons de leur tête ils éclairent la nuit :
La nuit au jour naissant redira leurs cantiques ;
La Seine retiendra leurs accents prophétiques ;
Et le mont réjoui, tel qu'un autre Sina,

Répétera long-temps l'immortel *Hosanna.*

Cependant Hélénor achevait son voyage,
Et déja de l'Yonne il touchait le rivage.
Partout à ses regards s'offraient sur son chemin
Les joyeux vendangeurs, la corbeille à la main :
Des présents de la treille il voyait surchargées
Des coteaux bourguignons les pentes prolongées.
Il découvre bientôt nos fertiles guérets,
Nos vastes champs au loin couronnés de forêts;
Et des temples païens les récentes ruines
Annoncent de Paris les campagnes voisines.
Qui l'eût dit! Hélénor, au trouble abandonné,
Baisse le front, soupire, et demeure étonné
De ne point retrouver dans son ame attendrie
Ce charme qu'on éprouve à revoir la patrie.
Il sent à chaque pas je ne sais quel effroi,
Et loin de le hâter retient son palefroi :
Avec moins de lenteur il quitta cette rive.
Au terme du voyage à regret il arrive.
Encor préoccupé de sa vague douleur,
Admis près de Clotilde, il entre... La pâleur
Sur les traits de la reine est soudain répandue :
« Hélénor sans Clovis! cria-t-elle éperdue.
— Il triomphe, madame. Aux ennemis défaits
Au champ de la victoire il commande la paix;
Et je m'estime heureux qu'il ait chargé mon zèle

D'apporter jusqu'à vous cette grande nouvelle.
— Clovis est triomphant ! — Oui, madame : ses mains
Ont saisi devant moi trois étendards germains ;
Jamais de plus d'éclat n'a brillé sa vaillance ;
Il m'a sauvé : sans lui je tombais sous la lance.
Dois-je en bénir les dieux ? ou m'est-il réservé
De dire un jour : « Clovis ! pourquoi m'as-tu sauvé ? »
Le croirez-vous ? mon ame aux ennuis est en proie ;
J'apporte tristement des paroles de joie.
Ildegonde à mes yeux ne paraît point encor :
Qui l'arrête ? — Elle prie, et c'est pour Hélénor. »
Hélénor aussitôt prend congé de la reine.
Il dirige ses pas vers l'enceinte prochaine
D'un vieux temple en ruine, où quelques vœux perdus
Ne cessent d'invoquer des dieux qui ne sont plus.
Mais la chapelle sainte à ses yeux se découvre.
Il s'arrête ; il regarde... une porte s'entr'ouvre :
Ildegonde sortait de l'asile sacré.
Calme comme le ciel qu'elle avait imploré,
Elle n'attendait pas cette épreuve cruelle
Sans doute réservée à sa ferveur nouvelle.
Hélénor demeurait immobile et sans voix.
Avec moins de surprise, un pâtre dans les bois
Voit au nid du vautour la colombe égarée ;
Avec moins de terreur une mère éplorée
Voit son plus jeune fils entrer imprudemment
Dans l'antre du lion qui sommeille un moment.

Hélénor sort enfin de sa stupeur profonde :
« Mes yeux m'abusent-ils ? Est-ce vous, Ildegonde ?
Dites, que faisiez-vous en ce funeste lieu ?
— Je priais le Seigneur d'être aussi votre Dieu.
— Jupiter ! tu l'entends ; Ildegonde est chrétienne.
Malheureuse ! et tu veux que ma foi soit la tienne,
Et que leur dérobant des vœux qui leur sont dûs,
Je dise aux immortels : « Je ne vous connais plus ! »
Ildegonde ! as-tu donc, pour ta folle chimère,
Oublié que nos dieux sont les dieux de ta mère ?
— Ma mère dès long-temps a fini son destin ;
Orpheline, je sers l'appui de l'orphelin.
Qu'il diffère, Hélénor, de Jupiter lui-même !
— Bouche impie ! oses-tu proférer le blasphême ?
— Et si je rappelais ces vices détestés
Qui, rebut des mortels, vers les cieux sont montés,
Ces crimes que la foudre eût punis sur la terre,
La fraude, le larcin, l'inceste, l'adultère !...
Une mère à sa fille, en ses loisirs pieux,
Eût rougi de conter l'histoire de ses dieux.
Pour moi, perdant bientôt un souvenir profane,
Je n'ai des immortels regretté que Diane.
— Ils puniront un jour votre arrogant dédain.
Mais d'où peut naître en vous ce changement soudain ?
Ce bois sacré, ce temple à la voûte écroulée
Vous ont vu tant de fois, suppliante et voilée,
Apporter votre hommage au roi des immortels !

Vos mains ont tant de fois couronné ses autels !
Cette source divine épurait vos offrandes ;
Ce coteau de ses fleurs embaumait vos guirlandes ;
L'écho de ces rochers aux cieux portait vos chants.
Les vois-tu ces rochers ? vois-tu leurs bords tranchants
Étendre sur mon front leur ombre et leur menace ?
Abjure sans retour ta sacrilége audace ;
Promets-moi de venir dans le temple voisin,
Cette nuit même, aux pieds du monarque divin
Implorer le pardon de ton ame abusée,
Ou ma tête à l'instant sur ses rochers brisée...
— Malheureux ! qu'as-tu dit ? Je promets tout. Adieu !
J'oublîrai tout pour toi... tout, excepté mon Dieu. »
Les vents ont emporté ces dernières paroles.
Hélénor satisfait invoque ses idoles :
« Célestes habitants, pardonnez à l'erreur.
Retiens, ô Jupiter ! tes foudres en fureur,
Et protège Ildegonde à tes autels rendue.
Demain, quand le soleil, éclairant l'étendue,
Aura de ses rayons coloré tes parvis,
Le fils d'Apollodore et la sœur de Clovis
Iront redemander à la mer écumante
Le doux pays de Grèce, et cette île charmante
Où mon premier regard s'ouvrit aux feux du jour !
Sténiclare, ô patrie ! ô fortuné séjour !
O quel charme, au retour d'une terre écartée,
De découvrir de loin la rive souhaitée !

De voir à l'horizon dans l'air se déployer
Les tourbillons fumeux du paternel foyer !
Dieux ! m'est-il accordé de m'incliner encore
Devant les cheveux blancs du vieil Apollodore ?
Peut-être a-t-il rejoint ma mère et mes aïeux... »
Les pleurs coupent sa voix et roulent dans ses yeux.
Mais, du jour en secret accusant la durée,
Il appelle la nuit : « Descends, ô nuit sacrée !
Les feux, la hache en main, tu ne me verras plus
D'un seuil inexorable assiéger les refus,
Ni provoquer l'orgie et ses bruyantes fêtes :
Non. De chastes bandeaux viens couronner nos têtes ;
Veille sur deux époux : nos vœux reconnaissants
Vers ton trône étoilé feront monter l'encens. »

Le jour enfin s'enfuit ; et long-temps avant l'heure
Hélénor a quitté la royale demeure.
Il parcourt la clairière, et, s'arrêtant parfois,
Il écoute les bruits répétés dans les bois ;
Il écoute, et du haut de la roche sonore
Cherche l'objet chéri qu'il n'attend pas encore.
Tantôt du prochain temple il gagne les parvis ;
Tantôt, sous les créneaux du palais de Clovis,
Il revient d'Ildegonde observer la tourelle,
Et voir si les flambeaux veillent encor pour elle :
Ils veillent ; mais bientôt ils dérobent leurs feux.
Hélénor va toucher au terme de ses vœux.

Il s'approche, il tressaille au plus léger murmure.
Enfin le palais s'ouvre ; et, dans la nuit obscure,
Couverte d'un long voile et de longs habits blancs,
Ildegonde apparaît. Guidant ses pas tremblants,
Théone, son amie, autrefois sa nourrice,
Implore en sa faveur Minerve protectrice.
« Venez, dit Hélénor, épouse de mon cœur,
En présence des dieux confirmer mon bonheur.
Ne tardons plus : l'instant, le lieu, tout nous seconde,
Et la terre et le ciel protègent Ildegonde. »
Il l'entraîne à ces mots vers le seuil écarté.
Moins triste, moins plaintive est la jeune beauté
Qui, déplorant les nœuds où le sort la condamne,
Quitte à regret ses sœurs, sa mère et sa cabane
Pour le toit d'un époux qu'elle ne connaît pas :
Moins pâle est la victime à l'aspect du trépas.
Des murs de la chapelle, à ses yeux trop connue,
Aussitôt qu'Hélénor reconnaît l'avenue,
Il se détourne ; il craint qu'un funeste retour
Ne lui ravisse encor l'objet de son amour :
Pareil à l'habitant de la riche Arménie,
Que des chefs du désert la troupe réunie,
Une nuit, dépouilla de ses plus chers trésors,
Et qui, trop averti, des hôtes de ses bords
Par un lointain détour trompant la vigilance,
Dérobe à leur espoir sa nouvelle opulence.

Aux ruines du temple arrivés lentement,
Ils entrent : Ildegonde à son accablement
S'abandonne, et s'assied au milieu des décombres.
Ce séjour dévasté, la profondeur des ombres,
Les longs cris de l'orfraie, et le souffle des vents
Sifflant dans les débris des vitrages mouvants,
Tout l'épouvante. Au sein de Théone alarmée
Elle tombe, affaiblie et presque inanimée.
Elle reste long-temps dans ce sommeil de mort :
Sa paupière à la fin se rouvre avec effort;
Mais tout reste confus, tout est songe autour d'elle.
Elle voit à ses pieds une tombe nouvelle,
Voit une ombre en sortir, et crie avec effroi :
« Fantôme d'Hélénor, dis, que veux-tu de moi?
— Reconnais, Ildegonde, un époux qui t'adore;
Il vit, et pour t'aimer vivra long-temps encore.
— Hélénor, entre nous tu n'aperçois donc pas...?
— Rien qu'un socle brisé. — Dis un cercueil. — Hélas!
Au nom des dieux, reviens du trouble qui t'égare.
Avec moi transportée aux bords de Sténiclare,
De tes vaines frayeurs je saurai t'affranchir.
Entends rouler la mer, vois la vague blanchir,
Et le léger vaisseau, balancé vers la rive,
Flotter, impatient du nœud qui le captive.
— Tu t'abuses : de nous je ne vois s'approcher
Que la barque funèbre et le fatal nocher.

Qu'ai-je dit ? il n'est plus de nocher ni de barque.
Nos jours, indépendants des ciseaux de la parque,
Sont à Dieu seul ; Dieu seul est l'arbitre des jours.
— Des profanations recommençant le cours,
Oses-tu...? — J'ose tout. — Sévères destinées,
Suspendez sur son front vos rigueurs enchaînées ;
Ne gravez point son nom sur vos tables de fer ;
Ne criez point vengeance aux pieds de Jupiter.
— Garde ta pitié vaine, ô fils d'Apollodore !
Tous ces dieux fabuleux que ton erreur implore
Ne te répondront pas : ils sont muets et sourds.
L'ouragan qui s'élève emporte tes discours. »
En effet, l'ouragan s'échappait de la nue.
Dans le temple déja la colonne rompue
Le pesant chapiteau du portique ébranlé,
Et des murs entr'ouverts le pilastre écroulé,
Gémissants, ressentaient l'approche de l'orage.
La chrétienne nouvelle a repris son courage:
« Cher Hélénor, adieu !... Mais épargnez vos jours :
Ils devaient être à moi ; gardez-les-moi toujours.
Séparons-nous. — Ton dieu permet donc le parjure ?
Que m'avais-tu promis ? Dans cette enceinte obscure,
Quoi ne devais-tu pas d'un coupable abandon
Au souverain des dieux demander le pardon,
Et, devant son autel à mon sort enchaînée,
L'invoquer pour témoin du serment d'hyménée ?
— Je n'avais rien promis qu'à votre désespoir.

Une dernière fois j'ai voulu vous revoir :
J'espérais que le ciel, sensible à ma prière,
Écarterait enfin la funeste barrière
Qui s'élève entre nous, sans doute pour jamais.
Dieu ne l'a pas voulu : j'adore, et je me tais.
—Toujours ton Dieu! toujours le culte de l'impie!
C'en est trop; il est temps que le crime s'expie.
O ciel, sois notre juge, et prononce entre nous.
Que le plus aveuglé soit frappé de tes coups :
Protège qui t'honore, et punis qui t'outrage! »
C'est ainsi qu'il parlait dans le bruit de l'orage.
Le ciel l'entend. L'orage éclate avec fureur;
Et tandis qu'Hélénor, non sans quelque terreur,
Voit le portique ému tressaillir sur sa base,
Un marbre détaché roule, tombe et l'écrase.

Ildegonde est tranquille à force de douleurs.
Ses traits n'ont point changé, ses yeux n'ont point de pleurs;
Elle respire encore et semble vivre à peine.
D'Herculanum ainsi l'enceinte souterraine
Sous leur ancien aspect conserve les débris
Des mortels que la foudre en passant a surpris :
Leur poussière, debout, à l'œil paraît vivante.
Ildegonde au hasard jette sa vue errante,
Aperçoit devant elle un corps inanimé,
Et ne reconnaît plus ce qu'elle a tant aimé.
Mais son égarement à chaque instant redouble :

Théone toutefois, profitant de son trouble,
La dérobe à l'horreur de ces marbres sanglants,
En son obscur séjour la ramène à pas lents,
Sur un lit douloureux la dépose, et près d'elle
Demeure jusqu'au jour sa gardienne fidèle.
Cependant Ildegonde, avec le souvenir,
Sent au fond de son cœur la douleur revenir.
Dans ce reste de nuit d'éternelle durée,
Elle voit d'Hélénor l'ombre défigurée,
Immobile, et cachant, sous de larges bandeaux
De son corps mutilé les horribles lambeaux,
Et ses yeux sans regard et sa tête entr'ouverte.
En vain sous les tissus dont elle est recouverte,
Plus pâle qu'Hélénor, elle cherche un abri,
Et veut fuir un objet effroyable et chéri:
Il n'est que plus présent à son ame éperdue.

A peine la lumière, à la terre rendue,
Redore le palais de son éclat vermeil,
Par Théone arrachée aux douceurs du sommeil,
Clotilde a tout appris. Aux clartés matinales,
Écartant l'épaisseur des courtines royales,
Elle se lève, accourt : « O sœur de mon époux,
Clotilde vient prier et pleurer avec vous.
Ne vous détournez pas. Eh! qu'avez-vous à craindre?
Je dois vous admirer presque autant que vous plaindre.
Votre cœur, plein du ciel, n'a rien désavoué,

La chrétienne survit : que le ciel soit loué!
S'il vous a réservé de pénibles épreuves,
Vierge, il vous garde aussi la couronne des veuves :
Il veut vous rappeler le néant de nos jours,
Et qu'il n'est de bonheur qu'aux divines amours.
Ces larmes, Ildegonde, il faudrait les répandre,
Si votre ame en secret trop crédule et trop tendre,
Redoutant de l'amour les transports menaçants,
A vos dieux abjurés eût reporté l'encens.
Mais rien n'a démenti votre courage austère;
Vous triomphez : les cieux sont pour vous sur la terre,
Jusqu'au jour immortel où l'ange du tombeau
Viendra vous avertir d'un triomphe nouveau.
Le dieu que nous servons est un dieu d'indulgence,
Et la miséricorde est souvent sa vengeance.
Toujours père, il pardonne à ses fils égarés.
Vous reverrez plus pur celui que vous pleurez :
Aux terrestres liens heureux de se soustraire,
Dans l'éternelle vie il sera votre frère,
Dieu votre époux. » Clotilde, en achevant ces mots,
Se retire : Ildegonde a senti sur ses maux
Couler en l'écoutant un baume plein de charmes,
Et déja s'adoucit l'amertume des larmes.
Elle se ressouvient de l'esprit lumineux
Qui l'invitait d'avance à de célestes nœuds,
Dans cette vision solennelle et profonde
Où sans quitter la terre elle sortait du monde.

Sa vision renaît : l'habitant de l'Éden
La couronne de fleurs et lui parle d'hymen.
A l'erreur d'un moment, faible, elle s'abandonne;
Elle cherche un sourire; et regardant Théone :
« Théone, le vois-tu? C'est un époux du ciel.
Écoute. Ses accents sont plus doux qu'un doux miel.
Il ne me parle point des dieux et des déesses;
Il ne m'arrache point de coupables promesses.
Il peut franchir le seuil des vieux temples déserts
Sans craindre l'ouragan déchaîné dans les airs,
La voûte qui s'ébranle et le marbre qui tombe.
Je ne peux être à lui sans traverser la tombe;
Mais du moins il viendra me visiter encor,
Et j'obtiendrai de lui la grace d'Hélénor. »
Elle a dit. Le réveil dissipe sa chimère,
Et lui rend sa raison qui lui rend sa misère.

Que faisais-tu, Clotilde, en ces instants de deuil?
A l'ami de Clovis préparant un cercueil,
Tu songeais à fonder un pieux oratoire,
Des malheurs d'Ildegonde asyle expiatoire.
Les ordres sont donnés; les travaux sont prescrits.
Le temple tout entier tombe, et de ses débris
Sous le terrain creusé la trace disparue
Livre un champ spacieux au soc de la charrue.
Vers le septième soir, le passant étonné
En vain chercha les murs du temple abandonné :

Un moment il parut demeurer dans le doute;
Il se crut un moment détourné de sa route.
Mais déja sous la pierre où son sang a fumé
L'idolâtre Hélénor reposait inhumé:
Autour de son tombeau s'élevait d'heure en heure
De celle qu'il aima la future demeure.
Clotilde à ces travaux préside assidument;
Elle-même en posa le premier fondement.
Le prêtre par trois fois a parcouru l'enceinte;
Autour de lui sa main répandant l'onde sainte
Par trois fois a béni ces lieux purifiés.
Les longs arceaux du cloître au loin sont déployés:
Le circulaire enclos des étroites cellules
Se partage, tandis que les hauts vestibules
Annoncent au regard l'aspect plus imposant
De l'habitacle auguste où Dieu sera présent.
La chapelle bientôt verra la croix dorée
Éclater au-dessus de l'ardoise azurée;
Bientôt la flèche aiguë, ornement de ses toits,
Dépassera dans l'air le front même des bois.
Industrieuses mains, redoublez de courage!
A la voix de la reine achevez son ouvrage.
Marbre éclatant, revets le sol poudreux encor;
Temple, fais rayonner les candélabres d'or;
Autel, couronne-toi de pieuses reliques;
Cellules, ornez-vous d'images symboliques!
Et toi, descends du ciel, jour de solennité

Où, dédiant son cloître à la Divinité,
Clotilde, des vertus religieux exemple,
Viendra par sa présence inaugurer le temple,
Et d'un premier encens allumé de ses mains
Embaumer jusqu'au soir l'arche du saint des saints!

C'est là qu'à sa douleur comme à ses vœux fidèle
Ildegonde avant peu réunira près d'elle
Plus d'une vierge en deuil, humble et simple de cœur,
Qui n'a plus pour abri que le toit du Seigneur;
La veuve au désespoir, l'épouse abandonnée,
Plus triste que la veuve et plus infortunée,
Et ces filles du sort qui, sans biens et sans nom,
Vivent dans le malheur, meurent dans l'abandon.
C'est là que, chaque nuit, à l'heure solitaire
Où d'Hélénor brisé le sang teignit la terre,
Ildegonde, quittant l'asyle du sommeil,
Les pieds nus, l'œil en pleurs, jusqu'aux feux du soleil
Ira gémir au temple; et lorsque rassemblées
Ses sœurs par la prière y seront rappelées,
La royale récluse, étouffant ses sanglots,
Entonnera le chant de l'éternel repos.

FIN.

LA FÊTE

DES MARTYRS.

LA FÊTE

DES MARTYRS[1].

ONZE heures avaient sonné à l'horloge de la Sainte-Chapelle : une heure encore, et minuit allait séparer les deux années. Je marchais lentement aux bords de la Seine, dont la lune blanchissait les flots : derrière moi s'élevait la statue rétablie d'Henri IV, devant moi le palais restitué de ses descendants, et je me trouvais ainsi placé entre le souvenir et l'espérance.

Quand je fus arrivé à la grille du château, je m'arrêtai; et, levant les yeux vers les hautes fe-

(1) Nous avons cru devoir placer dans le volume des pièces inédites ce petit poëme peu connu, ainsi que la *Vision de la nuit du* 31 *décembre* 1814 dont il était accompagné.

nêtres de la demeure royale, encore éclairée de quelques flambeaux, je me dis : « En ce moment peut-être, notre bon roi embrasse paternellement la fille de son frère; ils songent qu'ils ont vu plus de vingt fois finir et renaître l'année sur une terre étrangère; ils songent que Janvier doit ramener pour eux une journée... Alors ils pleurent ensemble, et ensemble ils prient pour les auteurs de leurs maux. » Je continuai ma route vers cette place d'où le char du monarque se détourne; et j'entendais encore une voix inspirée, qui répétait: *Fils de Saint Louis! montez au ciel.* Je laissai échapper un soupir, et je passai.

Mes pas s'étaient tournés involontairement vers l'enclos (1) où un pieux courage a recueilli ce qui reste du dernier roi de France. J'observais froidement sur ma route les colonnes commencées de ce prétendu *Temple de la Gloire*, bâti dans un cimetière, et dont les bases devaient en effet reposer sur les ossements des hommes. Alors un

---

(1) Le terrain où le respectable M. DESCLOSEAUX a religieusement conservé les dépouilles royales.

inconnu m'aborda, et me dit : « Que regardez-vous ? — Rien, lui répondis-je, que des colonnes brisées, image du conquérant qui voulut s'ériger en fondateur. — Venez, me dit-il à voix basse, quoique personne ne fût près de nous ; venez, je vous montrerai de plus précieuses ruines. » Je le suivis sans crainte, car il y avait dans l'accent de ses paroles quelque chose de triste et de touchant qui bannissait la défiance. Une porte s'ouvrit ; une petite lampe veillait dans un enclos : elle éclairait les dépouilles mortelles du martyr qui fut mon roi. Je serrai fortement la main de mon conducteur : il m'entendit ; et, se retirant à quelque distance, il me laissa, dans l'effusion de mes souvenirs, m'agenouiller, et m'entretenir en silence avec cette cendre, que je crus sentir doucement s'émouvoir en reconnaissant un Français.

D'instant en instant ma rêverie devint plus profonde, et je tombai par degrés dans cet état d'abandon qui participe de la veille et du sommeil. Je crus revoir, ou plutôt je revis les traits du vertueux monarque ; ils étaient empreints de toute la majesté du ciel, du trône et du malheur.

Il tenait à la main l'olive de la paix et du pardon; il l'agita trois fois, et j'entendis ces mots, qui ne sortiront plus de ma mémoire :

« France, que j'ai tant aimée, et que j'aime encore! l'an se renouvelle; voici le jour où le père de famille confond dans ses embrassements ses enfants soumis et fidèles et ses fils un moment égarés. Vous, Français, qui êtes aussi mes enfants, je vous bénis tous, sans en excepter un seul. Déja le Dieu qui console vous a bénis lui-même : mon frère est sur le trône.

« Les vœux qui sortent du tombeau sont sacrés. Écoutez les miens, écoutez-les pour votre bonheur, et ce bonheur ajoutera, s'il se peut, à mes félicités célestes.

« Plaignons le cœur dur, dont la haine recommence avec l'année. La haine ne produit que la haine, et la vengeance perpétue l'injure et le malheur. La cloche solennelle de vos temples va vous rappeler aux prières. Allez visiter ces enceintes de paix, où tout vous parlera d'affronts oubliés et de crimes remis. L'Évangile est sur l'autel près de l'hostie; et le Rédempteur, du haut de la croix,

crie encore sous les clous qui le déchirent : *Mon père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

« Sujets, ralliez-vous autour du trône. Que chacun de vous apprenne à sacrifier ses intérêts d'un jour aux intérêts de sa vie entière, au bonheur de ses enfants, au repos de son pays!

« Soutiens de la gloire des arts! le ciel vous rend un digne appréciateur; il fera pour vous tout ce que j'aurais voulu faire; il protégera ce qui l'a consolé.

« Français! je vous recommande ma fille. Effacez de son souvenir la trace des longues douleurs, et l'aimez pour ses vertus et pour ma mémoire. O mon peuple! je te bénis encore une fois; reçois mes vœux pour ton éternelle prospérité. Ces vœux de mon cœur, tu les aurais entendus le jour de ma mort, si une cruelle prudence n'eût étouffé ma voix dans le bruit des tambours funèbres. Adieu, chère France! je vais bientôt retourner au ciel, et prier pour toi. »

Minuit sonnait. Il me sembla que l'Ombre auguste gardait un instant le silence, et qu'ensuite,

se tournant vers le château des rois, elle ajoutait :

« O mon frère ! j'entends sonner la dernière heure de l'année ; et je t'adresse pour celle qui commence le tendre salut d'un frère et les souhaits d'un ami. Si, comme le Sauveur du monde, tu as posé sur ton front la couronne d'épines, console-toi. Ta bonté, aussi paternelle, mais plus ferme que la mienne, garantira ta puissance et l'héritage de nos descendants. Plus heureux que moi, tu donnes à la France cette charte tutélaire, balance entre les deux pouvoirs, gage d'alliance entre le peuple et le roi. Ah ! mon cœur était prêt à l'accepter comme un présent, quand on me l'imposa comme une chaîne.

« Au lever du jour, presse pour moi sur ton cœur ma fille qui est devenue la tienne. Ne me pleurez pas : j'ai connu l'ineffable joie des Élus. Tous mes désirs ne sont-ils pas satisfaits ? J'ai pris place à côté de Saint-Louis, au pied du trône de l'Éternel, et je te vois sur le trône de mes Français. »

A ces mots, je sortis de ma vision ; mais avant de me relever du tertre où j'étais prosterné, je

le pressai de mes lèvres ; et, retrouvant à quelques pas le maître de cet enclos religieux, je l'embrassai comme un vieil ami, et nous nous promîmes de nous retrouver au même lieu la vingtième nuit.

LA FÊTE

DES MARTYRS.

(JANVIER 1815.)

Écarte les cyprès qui flottent sur ta tête,
O muse! des Élus raconte-moi la fête.
Laisse gémir la voix de ce prophète en pleurs,
Qui seul put égaler les plaintes aux douleurs;
Le deuil a trop long-temps enveloppé la France.
Le tombeau d'un Martyr veut des chants d'espérance.
Chants nouveaux, éclatez! Par nos vœux obtenu,
Du côté de la mer un Sauveur est venu:
Entre son peuple et lui l'alliance est jurée;
La paix étend sur nous son olive sacrée,
Et les fils innocents et les enfants ingrats
A l'autel du pardon se sont tendu les bras.

Dans la Jérusalem à jamais fortunée,
Où le temps n'est qu'un jour de l'immortelle année,

Les saints Martyrs, autour de l'ineffable autel,
Célébraient de Louis l'avénement au ciel.
Déja pour le Monarque et sa famille aimée
S'exhalaient le cinname et la myrrhe embaumée;
Déja se rassemblaient, sous les palmiers en fleur,
Ces conquérants du ciel, ces héros de douleur,
Qui vinrent, glorieux, du milieu des supplices,
S'abreuver à jamais au torrent de délices;
Ces hardis Confesseurs, vieux soldats de la foi,
Qui, du dieu des chrétiens multipliant la loi,
L'invoquaient sous le fer, le chantaient dans la flamme,
Et trouvaient dans leur sang le baptême de l'ame.
Ils précèdent vos pas, ô Vierges du Seigneur,
Qui sur terre aspiriez à l'éternel bonheur,
Qui, des fléaux mortels courant subir l'épreuve,
Orphelines, serviez les enfants de la veuve,
Et dont le cœur fervent, d'un feu chaste allumé,
Sans les pauvres et Dieu n'aurait jamais aimé.

Du sentier de lumière alors on voit descendre
Le roi qui dans Tunis expira sous la cendre.
Il conduit triomphant ce généreux Martyr,
Qui, touché de nos maux et d'un long repentir,
Effaça par ses pleurs du livre de colère
Le peuple à qui le ciel avait gardé son frère.
La joie épanouit son visage serein :
Tel il fut dans la tour, sous les verroux d'airain,

Lorsque de l'échafaud recevant le message,
Il traçait de sa main le testament d'un sage,
Et quand, à la lueur des sinistres poignards,
Il relisait la mort du dernier des Stuarts.

Dans l'imposant éclat de sa beauté première,
S'avance des Césars la puissante héritière :
Les roses du martyre embellissent encor
Les nobles lis, flottant sur sa couronne d'or.
Près d'elle, ÉLIZABETH, dont la bouche si pure
Proféra, pour mourir, sa première imposture (1),
De sa royale sœur doux et constant appui,
Semble un Ange exilé que Dieu rappelle à lui.
Et toi qui, par le fer en lambeaux déchirée,
Effrayas les remparts où tu fus adorée,
Malheureuse LAMBALLE! enfin console-toi,
Tu ne quitteras plus l'épouse de ton roi.
La Reine avec amour contemplait sa famille;
Elle embrassait son fils, et priait pour sa fille,
Sa fille, qui toujours la pleurant ici-bas,
A dit comme Rachel : « Ne me consolez pas. »
Un apôtre, un vieillard ferment l'auguste marche.
Est-ce toi, LAMOIGNON, vertueux patriarche,
Qui pour des jours sacrés plaidas en cheveux blancs

(1) « Emmenez-moi à la mort; c'est moi qui suis la Reine. »

Devant l'urne de mort et les licteurs sanglants?
Edgeworth! est-ce vous, dont la voix salutaire
Promit le saint royaume à ce roi de la terre,
Et qui, lassé d'un monde où Louis n'était plus,
Songiez à le revoir au palais des élus?

Mais l'orient des cieux tout à coup s'illumine.
Un trône est descendu de la voûte divine :
Les Anges l'ont formé d'un métal inconnu
Que la terre en ses flancs n'avait pas contenu.
Le diamant, éclos dans l'abîme de l'onde,
L'escarboucle d'Ophir, le rubis de Golconde,
Comparés à l'éclat du métal lumineux,
Seraient l'impur limon et le roc sablonneux.
Sur ce trône éclatant, qui devant lui s'arrête,
S'est assis le Martyr, monarque de la fête.
Notre reine, à la voix de son époux divin,
S'y place; mais son cœur veut éloigner en vain
Un souvenir mêlé de tristesse et de charmes ;
Elle songe à la France, et répand quelques larmes :
Car, dans le séjour même où cessent les douleurs,
Dieu conserve aux Élus le don sacré des pleurs.

Aux pieds des deux époux déposant leurs guirlandes,
Les Vierges, les vieillards joignent à ces offrandes
Le rameau d'olivier qui, dit-on, autrefois
Fleurit sur le Calvaire à côté de la croix.

O fils de Saint Louis ! ton aïeul te destine
La palme de douleur cueillie en Palestine;
Et la palme, garant des maux qu'ils ont soufferts,
Ombrage les deux rois qui bénirent leurs fers.

On vit en même temps la flamme transparente
S'élever sur l'autel en colonne odorante,
Baume délicieux, sept fois plus doux encor
Que le nard et l'encens qui parfument Tadmor.
Il semblait que le ciel, en ce moment auguste,
Acceptât de nouveau l'holocauste du juste.
L'immortel Hosanna retentit dans les cieux;
L'hébraïque cinnor, le sistre harmonieux
S'unirent aux accords des harpes prophétiques;
Isaïe entonna ses sublimes cantiques :
Il redisait au ciel la fin de nos malheurs.
Jérémie à ces chants ne mêla point ses pleurs.
Il allait commencer les accents de vengeance.....
Mais Dieu mit dans son cœur la pieuse indulgence :
Il s'arrêta; saisi d'un salutaire effroi,
Il craignit de troubler la fête d'un bon Roi.

Et parmi les apprêts d'une fête plus sombre,
Au bruit du char funèbre au loin roulant dans l'ombre,
Au bruit des habitants en foule rassemblés,
Assiégeant les parvis de nos temples voilés;
Lorsqu'aux os du Martyr la vieille cathédrale

Ouvrait, après vingt ans, la couche sépulcrale,
Du ciel il descendit une imposante voix,
Qui, sous les hauts lambris du palais de nos rois,
Disait : « J'ai pardonné. Console-toi, mon frère !
« Notre France orpheline a retrouvé son père.
« Du trône des Capets tu seras le soutien ;
« Oui, ma fille est ta fille, et mon peuple est le tien.
« Sous les rochers d'Hartwell un dur apprentissage
« D'un prince fit un roi, d'un proscrit fit un sage :
« Accomplis tes destins. Ferme dans ta bonté,
« Conserve désormais à ce peuple enchanté
« L'inestimable don, gage de ta puissance.
« Adieu, je te confie à sa reconnaissance,
« Et te rends, en ce jour de clémence et de deuil,
« Les bénédictions qu'il donne à mon cercueil. »

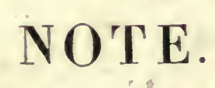
FRAGMENT.

LA FOI, L'ESPÉRANCE,

ET LA CHARITÉ.

INEFFABLES vertus, filles de la prière,
Trois chastes sœurs, au pied du trône de lumière,
Attendent que le ciel, ensemble ou tour à tour,
Les envoie en message au terrestre séjour.
A la vive clarté dont sa tête rayonne,
La Foi, trésor des cœurs, dut le nom d'Hélione.
Elle parcourt le monde, elle franchit les mers;
Sa course ne finit qu'où finit l'univers :
Au pâle désespoir elle ferme la tombe,
Ouvre l'éternité quand le juste succombe,
Cueille pour lui les fleurs de l'immortel printemps,
Et vient le recevoir sur les confins du temps.
La tendre Charité, sous le nom d'Eucharide,
Secourt la veuve en pleurs et l'orphelin timide,
Visite en son réduit le triste prisonnier,
Et pour lui du passant recueille le denier;
Amenant le pardon sur les pas de l'offense,

De l'absent qu'on outrage elle prend la défense;
Elle bannit des cœurs la sombre inimitié :
Dans Athènes jadis elle fut la Pitié.
L'espérance la suit, déité bienfaisante
Sans qui les longs malheurs seraient la mort présente.
Les yeux dans l'avenir, mais aveugle au passé,
Elle ne vit qu'aux jours qui n'ont pas commencé;
On la nomme Elpidie au céleste royaume.
Sur les maux de la terre elle épanche un doux baume,
D'Hélione sa sœur emprunte le flambeau,
Et nous montre la vie au-delà du tombeau,
Comme un pilote, après l'orageuse journée,
Signale aux matelots une île fortunée.



NOTE.

NOTE.

Dans les premiers chapitres du *Génie du Christianisme*, M. de Châteaubriand avait peint ces vertus du Chrétien avec une perfection désespérante ; mais l'illustre auteur s'est, pour ainsi dire, surpassé lui-même dans ce fragment du XXIII chant du poëme des *Martyrs*.

« Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main; quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grace de son

sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent : ma sœur, et elle se nomme l'Espérance. »

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMMES.

LE COURTISAN.

(JUILLET 1815.)

Disant blanc et noir tour à tour,
Le jeune courtisan Fonrose
Pour le *départ* écrit en prose,
Écrit en vers pour le *retour*.
Tout enchanté de son adresse,
Aux deux paquets il met l'adresse;
Mais notre novice intrigant
Est sujet aux étourderies :
Le dithyrambe arrive à Gand,
Et le libelle aux Tuileries.

L'INDÉPENDANT A LA MODE.

« Je ne veux rien de la faveur des cours :
« Places, honneurs, ne me font point envie.
« Suivant l'adage : il faut cacher sa vie,
« Je ne suis plus qu'un vieil hermite, un ours ;
« On me croit mort... » Propos, pures grimaces !
Je le revis au bout de quatre jours ;
Mon ours avait trois cordons et deux places.

LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE.

« Fauteuil vacant à la deuxième classe...
On meurt beaucoup parmi ces immortels.
A vous le dé. Vous méritez la place
Quelque peu mieux que messieurs tels et tels.
— Ce n'est pas tout. — Vous aurez des suffrages.
— On m'en promet. — Vous avez vos ouvrages.
Qui du succès peut vous faire douter?
— S.... (1) m'a dit que j'y pouvais compter. »

(1) M. S.... était alors secrétaire-perpétuel de l'Académie française.

SUR UN POETE IGNORANT.

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne
Dont Phébus lui promit le don.
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

SUR UN CALOMNIATEUR

REFUSANT UN CARTEL.

Cléante, prudent personnage,
Élude, et prétend qu'à son âge
Un cartel n'est plus de saison.
Économe de son courage,
Il est jeune pour faire outrage,
Il est vieux pour faire raison.

A UN LECTEUR DE SOCIÉTÉ.

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc de grace,
Afin qu'on n'en parle plus.

SUR UN PÉDANT.

« Je sais l'hébreu, le latin et le grec;
« Je sais l'arabe et la langue d'Usbeck (1);
« Je sais l'algèbre ainsi que feu Delambre;
« Je sais le droit comme la double chambre.
« Physicien, je sais, et mot pour mot,
« Que tels effets viennent de telles causes.... »
« — Homme érudit, qui savez tant de choses,
« Sachez de plus que vous êtes un sot. »

(1) Principal personnage des *Lettres Persanes*.

SUR UNE ACADÉMIE DE PROVINCE.

Dès que l'un d'eux tient l'immortel brevet,
Dès que, prenant le fauteuil pour chevet,
En tapinois il s'est glissé dans l'arche,
Il vit alors âge de patriarche.
Toujours dispos, alerte, bien portant,
Il dîne en ville, et digère pourtant!
Même il tient bon contre l'épidémie.
Or à présent, dites-moi par quel sort
Dans l'heureux sein de cette académie
On ne meurt plus. — C'est qu'on est déja mort.

SUR UNE FEMME POÈTE.

Dites-moi donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés.
—Vous l'ignorez?—Oui.—C'est qu'elle commande
Ses vers présents à ses amants passés.

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE.

Zélis disait, non sans douleur :
« Mon front des lis eut la couleur;
« Ma bouche eut l'incarnat des roses printannières.
« — Vous n'avez rien perdu; consolez-vous, Zélis;
« L'incarnat est sur vos paupières,
« Et sur vos cheveux sont les lis. »

ÉPITAPHE DE....

S.... n'abusa point du beau talent d'écrire;
Mais il se fit un nom, mais il se fit citer :
Et du reste il passa trente ans à méditer
Ce que durant trente ans il ne devait pas dire.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Livres de Fonds.

Chefs-d'œuvre de P. et Th. Corneille,

Avec les examens de La Harpe, précédés de la vie de P. Corneille par Fontenelle, et de son éloge par Gaillard. 4 vol. in-8. papier fin satiné.......................... 14 fr.

Lettres de Madame de Sévigné,

De sa famille et de ses amis, avec les notes de tous les commentateurs. 12 volumes in-8, papier fin satiné, impression de Jules Didot.................................. 42 fr.

Histoire de la Vie et des Ouvrages de Molière,

Par J. Taschereau. 1 volume in-8°, orné d'un beau portrait de Molière, et du *fac-simile* de son écriture.... 7 fr. 50 c.
Pap. vél. épreuve triple.............................. 14 fr.

Collection de 18 Vignettes pour les Œuvres de Molière,

Dessinées par Desenne, et gravées par Bein, Bosc, Devilliers, Leroux, P. Adam, Sisco, etc. Prix.................. 14 fr
Sur pap. de Chine, premières épreuves.............. 21 fr.

Collection de six Vignettes et un Portrait pour les œuvres de Boileau,

Dessinées par Desenne et gravées par Burdet, Chollet, Ethiou, Jehotte, Pelée, Lorichon.

Prix.. 7 fr.
Sur papier de Chine premières épreuves. .... 10 fr.

Avant la lettre.

Sur papier velin in-4.......................... 14 fr.
Id. sur papier de Chine. .... 20 fr.